

Mario *** (Marie Trolliet)

LE GÉNIE DES ALPES VALAISANNES

1893

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Mario *** (Marie Trollet)

LE GÉNIE DES ALPES VALAISANNES

1893

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Mario (Marie Trollet)

**LE GÉNIE DES ALPES
VALAISANNES**

1893

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

I

INTRODUCTION.

Aujourd'hui, c'est sur une figure légendaire, à demi voilée par la brume des hauts sommets, que j'appelle votre attention, – un vieillard à barbe blanche, dont le manteau, effiloqué par les siècles, s'en va en lambeaux, – le génie des Alpes valaisannes, ou si vous aimez mieux, l'Esprit de la montagne.

Il vient de loin. Sans père, sans mère, sans généalogie, son origine se perd dans la nuit des âges. Nul ne peut dire quand il a pris naissance.

Êtes-vous curieux de le connaître ? Hâtez-vous ; – et avant qu'il ait disparu, gravez bien son profil dans votre mémoire, car il s'en va comme tout ce qui est vieux. Il s'en va où s'est envolé l'âge d'or, où s'en vont les vieux récits, les vieux refrains, les vieilles croyances et les pieux débris du passé. Il s'en va où s'en vont toutes choses, pour disparaître avec elles, et sans retour.

*

* *

Le voyez-vous, fantôme aérien sur un paysage de grisaille, de moins en moins distinct à mesure qu'il s'élève, tour à tour caché ou mis en lumière, selon que gagnent les nuées ou que reculent les grandes ombres ? Sans regarder en arrière, pressé, on le dirait, d'échapper à l'atmosphère accablante de la plaine, il s'éloigne rapidement, emportant sous son bras

une gerbe de fleurs odorantes, espèces rares ou disparues, toutes filles du sol et au parfum du terroir, que le vent éparpille de côté et d'autre tout le long du sentier.

Mais lui ne se retourne point pour les ramasser, et c'est ainsi que les plus belles fleurs s'effeuillent et se perdent, car, sauf les chasseurs de chamois, personne ne se hasarde sur ces sentiers perdus. Toutefois, si, par aventure, quelque vieux pâtre passe par là, les voyant éparses sur le sol, et encore fraîches, il se baisse pour en faire un bouquet qu'il suspend sous la cheminée, aux parois noircies du chalet, à côté des pieuses images devant lesquelles matin et soir il récite le *Pater* et l'*Ave*.

Et tel que l'aigle s'enlève en des régions ignorées, le génie de la montagne défie les dernières cimes. Il escalade à pas de géant les flancs ardu des rochers, il pose le pied sur leur croupe, et franchit les grands espaces solitaires que nul être humain n'a foulés. Son front touche aux plaines immaculées des névés, leurs glaces le couronnent, de molles vapeurs l'enveloppent de buées incertaines ou rosées, et, dans les plis irisés de cette gaze transparente, sa forme fugitive apparaît plus idéale, insaisissable et voilée comme le crépuscule.

Vers le soir il atteint les sommets, son suprême refuge. C'est le moment où le soleil une fois couché, dans le ciel devenu clair, les Alpes se font plus sombres, l'heure où les bergers serrés autour de l'âtre regardent danser la flamme, l'heure où la lune qui monte derrière les sapins, inonde d'une clarté pâle le rigide amphithéâtre où quelque lac enfermé dans les rocs reflète les étoiles, – l'heure traditionnelle où les hôtes mystérieux du sépulcre et des airs, n'attendent qu'un signal pour peupler la montagne.

Soudain le génie, secouant sa gerbée, d'un élan vigoureux la lance dans l'espace... Tout un monde aérien répond à cet appel ; esprits légers, gnomes et lutins, fantômes et spectres, sortis on ne sait d'où, – fées au pied léger, belles filles aux cheveux blonds, à la voix de sirène, *follatons*⁽¹⁾ et sorciers, surgissent à la fois, toujours prompts au rendez-vous, qu'il soit macabre ou joyeux, sarabande fantastique ou sabbat infernal.

Les pauvres âmes aussi... N'entendez-vous pas leurs soupirs monter des profondeurs de leur prison de cristal ? – En longues files, à la suite les unes des autres, elles sortent des crevasses et de toutes les fissures des glaciers pour respirer l'air des vivants. Les alpages s'animent de formes indécises, et

dans les chalets, parfois, l'on entend d'étranges rumeurs : la toiture sans cause apparente tout à coup secouée, des craquements sinistres, ou bien un frémissement subtil, indéfinissable, plus lugubre encore et qui fait passer le frisson dans les os. Au contact de ce souffle glacé, les pâtres, saisis de peur, se signent par trois fois.

Chassés de la plaine, tous ces hôtes de la nuit hantent les lieux élevés et déserts. Tandis que des *mayens*⁽²⁾ inhabités, tantôt il sort des gémissements plaintifs, tantôt des airs de danse vertigineux, musique suave, entraînante, mais fatale à quiconque, fasciné par le son lointain de ces accords féeriques, ose pénétrer dans l'habitation pour prendre part à la danse ; – ailleurs, dans les clairières et les parcs abandonnés, on entend des cris affreux, un épouvantable vacarme. Loups et démons ensemble tiennent la *synagogue*, et s'en donnent à plein gosier tant que la nuit dure. Le premier coup de l'*Angélus* les met en fuite, et impose silence à leurs assourdissantes clameurs.

Voilà pour la nuit.

Avec le jour, rien de pareil. Les puissances des ténèbres se sont évanouies. Mythes gracieux, fantômes aériens, revenants et diabolins, tout a disparu. La montagne seule se dresse devant nous, majestueuse ou sauvage, verdoyante ou d'une blancheur immaculée, mais toujours vierge, toujours austère. Soit que l'aurore toute flambante la frappe de ses feux, soit que la tempête y promène ses rafales, elle a son cantique immuable, éternel, hymne de foi et de liberté, le *sursum corda* d'une colossale nature. Dans ce chant indompté, ni défi téméraire, ni langueurs malsaines. À l'écouter, notre cœur devient plus fort. Ému, palpitant, il sent comme il n'a jamais senti – et le génie bravant l'abîme et les roches nues s'élève, et de son doigt montrant le ciel, d'une voix surhumaine nous crie aussi : *Sursum corda* !

Et tandis que, ferme et debout sur le roc, il grandit avec l'immensité, les nuées qui passent le dérobent au regard, mais après lui tous les échos de la montagne nous redisent en chœur les mêmes paroles : *Sursum, corda* !

Le Valais.

Sur le revers des Alpes, entre deux remparts de pierre, il est une vallée qu'arrose un grand fleuve et que baigne un lac bleu. Elle commence au glacier et s'achève à la plaine. Les sapins lui font une garde d'honneur.

Belle, mais pauvre. Dieu qui la créa, pour la mieux garder, la fit solitaire. Il l'entoura de murs, il lui fit des créneaux ; et pour tout joyau, comme pour toute parure, il lui donna les neiges, les forêts et les eaux.

Et pour qu'aucun ne lui portât envie, il la fit sauvage, hérissée et abrupte ; et l'étranger qui passe ne voyant ni grasses prairies, ni riches moissons sur ce sol sablonneux, s'étonne qu'on puisse y vivre, et qu'on y vive heureux.

Pourtant il la dota de sublimes harmonies. Avec un doux climat, il lui donna un ciel clair. Il éleva ses cimes par-dessus les nuages, et plus blanches que les ailes d'un ange, elles voient passer l'éclair et la tourmente.

Il la couvrit de solitudes où coulent des ruisseaux tout blancs d'écume, et dans la paix des hauts alpages comme sur les roches dentelées, en été dès le matin, on entend les clochettes des troupeaux et les doux sons de la cornemuse.

Et, quand le ciel au couchant s'embrase comme une flamme, que la plaine s'emplit d'ombre et que le jour s'éteint, – dans la vallée encore, avec le bruit des feuilles, avec le bruit des eaux, – une voix grave passe qui parle d'*au-delà*.

Coup d'œil sur le pays.

Pour bien comprendre un pays, il faut le connaître, pour le connaître, il faut l'étudier non seulement dans sa physionomie extérieure, mais dans son histoire, sa civilisation, ses mœurs et son langage. Il faut surtout se bien pénétrer de son génie, car tout pays a le sien, bon ou mauvais, poétique ou farouche – comme il a ses voix, comme il a son âme, – et le génie est tout cela à la fois. C'est sous ce point de vue que nous avons entrepris de vous montrer le Valais.

*
* *

Peu connu, mal connu, il l'a toujours été, vu à vol d'oiseau et pas autrement. Pas un comme lui n'a été plus décrié et moqué, si bien que pendant longtemps ceux qui le traversaient avaient coutume de lui jeter une pierre en passant. C'était comme un parti pris, tant la pauvreté est impopulaire, et l'on se contentait de le regarder de haut et de loin. Le bon ton l'exigeait.

Pour être juste, il faut bien dire aussi que c'est un pays qui ne se livre pas à première vue. De quelque côté qu'on le prenne, dans son abord comme dans ses aspects, il a quelque chose qui déconcerte le regard, et frappe l'esprit comme un problème.

Un mot le caractérise : – C'est là, a-t-on dit, que « Dieu s'est exercé à créer le monde. » Si ce dicton ne renferme pas toute la vérité, il en a du moins la couleur.

Un pays de contrastes, impétueux et exubérant, où la nature réunit toutes les saisons dans le même instant. Ici, sous un air chauffé à blanc, il se montre arrosé et feuillu comme un jardin ; ailleurs calciné, aveuglant de poussière, ou rouillé par le soleil à l'égal d'un paysage de la Calabre. Plus loin, resserré et rembruni, hérissé de sapins, ou bien dévêtu et froid, immobile sous les glaces de l'hiver, offrant un étonnant mélange de nature sauvage et de nature cultivée, et en tout l'image de quelque chose d'inachevé, de convulsé, comme l'ébauche d'une œuvre colossale compliquée par l'abondance de la matière, et abandonnée de malerage par l'artiste impuissant à réaliser son idéal. – Un pays qui ne ressemble à rien – et pas même fait, semble-t-il, pour la demeure de l'homme.

Que si le premier coup d'œil vous laisse stupéfié, à mesure que l'on avance cela ne se raccommode point. Même étrangeté, mêmes contrastes, les mêmes alternatives de verdure et d'aridité. La nature, une sauvagesse, toujours en lutte avec l'homme, dresse son front plus haut que lui.

Mais parce qu'un pays a été ravagé par l'eau des torrents, bosselé par les convulsions du sol, raviné par les avalanches ; parce que la terre est couverte de blocs venus on ne sait d'où, il n'est pas pour cela fatalement

condamné à rester dans l'ombre. Sachons donc le voir tel que le bon plaisir de Dieu l'a fait. Si le sol est pauvre, du moins il a gardé son parfum.

Mais loin d'ici ceux qui ont le culte du banal. Ce terrain caillouteux, ces profils déchirés et sombres ne sont pas faits pour eux, pas plus que pour les amateurs de clinquant. Pour nous, au contraire, ce qui nous enchante, c'est d'y marcher loin des chemins battus, et même la désolation des sites, leur tristesse sans merci, nous parlent le langage des cieux. Le papillon voltige au bord de l'abîme parce qu'il se sent des ailes. L'homme, placé comme lui entre le ciel et l'immensité, ne peut se rabattre sur soi-même.

Arrêtons-nous sur cette vieille terre ; elle porte la poussière de ce qui a longtemps vécu. À la remuer, peut-être lui découvrirons-nous plus d'un titre de noblesse.

Car cette poussière, on la trouve partout du plus au moins, parfois en couche épaisse, ailleurs plus menue, mais toujours perceptible. Elle subsiste en dépit du courant exotique qui chaque été sur les deux rives du Rhône emplit la vallée, comme elle subsiste en dépit même des efforts qu'on fait pour l'enlever, et en dépit de tout. Polissez, nivelez, ratissez tant que vous voudrez ; elle reviendra toujours à la surface, parce qu'elle tient de la nature du sol, et qu'elle est dans l'air. C'est ce qui fait la couleur du pays.

Ici, on a le respect des vieilles choses, – et des vieilles vertus ; et l'on ne s'en cache point malgré les sourires de plusieurs qui le jugent suranné. Mais à ceux qui y trouvent à redire, pourrait-il jamais tomber dans l'esprit que ces vertus qu'ils trouvent démodées, sont noblesse native et respect filial ?

Aussi ce sont ces physionomies de gens et de choses d'autrefois, et les gaietés paisibles toutes faites de dévotion qui ont fait dire à un poète national⁽³⁾ :

Croyances simples et sublimes,
Régnez encore, durez toujours
Dans les hameaux et sur les cimes,
Près des flots bleus et des bois sourds !
De vos candeurs on peut sourire...
Laissez railler et laissez dire !
Le doute pèse au genre humain,
L'homme a besoin d'aimer, de croire !
Si Dieu sortait de sa mémoire
Il s'en ferait un de sa main.

La religion a de profondes racines en Valais. On a un Dieu, celui que les ancêtres ont invoqué dans la prospérité comme dans la détresse. On le tient pour puissant, et le dispensateur des biens et des maux. Nos montagnards n'en demandent pas davantage. Le doute ne vient point effleurer leur esprit. Ils croient, et tout est dit, – foi solide, tout d'une pièce, qui leur affermit le cœur. Le ciel s'effondrerait que cela n'y changerait rien. Que voulez-vous ? On n'est pas impunément le fils d'un pays pauvre et grand, si désert et si grand que l'homme y disparaît. Il se sent petit en face de ces montagnes arides et de ces rocs énormes. Qu'il soit blotti dans leurs fentes, ou perché sur leurs sommets, tout lui parle d'un être plus grand que lui. – *Sursum corda*, murmurent à son oreille les harmonies de la terre. – *Sursum corda*, lui disent les cimes altières. – *Sursum corda* ! lui crient l'abîme et la tourmente. La nature qui l'écrase ne lui laisse qu'une échappée, – le ciel... et si ses durs labeurs le rabattent au sol, le jet de son âme le porte en haut, comme l'alouette du côté du soleil.

N'était le rayon qui l'illumine et lui montre le paradis tout au bout, dure vie serait celle du montagnard ; car c'est bien plus que de travailler qu'il s'agit..., c'est batailler qu'il faut dire, et arracher sa subsistance à une terre où le roc perce partout ; c'est pourquoi vivre ici veut de la vaillance, et le pain ainsi chèrement acheté, un pain noir et racorni qui, pour l'ordinaire, compte son âge non seulement par les jours, mais par les mois, est un pain bien gagné.

Et tous ces gens, les uns cloués aux solitudes où le sort les a fait naître, les autres nomades comme jadis les patriarches, marchant avec leurs troupeaux d'étape en étape, partout où il y a un coin vert à fourrager, une poignée d'herbe à brouter, – ont malgré tout, sous la rudesse de l'écorce, le caractère gai, l'esprit ouvert, la verve poétique, les trois traits distinctifs de leur physionomie morale.

Veut-on se bien pénétrer du génie de ce peuple paisible, il faut le considérer dans les débris de son passé, dans les coutumes antiques pieusement conservées, et surtout de la poussière des âges remettre au grand jour les traditions fictives et les croyances légendaires accréditées naguère chez les anciens. De nos jours, les jeunes en font fi, ou feignent de n'y plus croire, bien qu'à l'ouïe de ces récits fantastiques ou lugubres, ils ne puissent pas toujours se défendre du frisson qui leur passe dans les veines.

Quoi qu'il en soit, dans leur réelle originalité, ces gracieuses superstitions caractérisent trop bien le génie de la montagne, pour ne pas captiver l'attention de tous les amis de la vieille mythologie de nos Alpes.

Nées pour la plupart d'une pensée religieuse, les légendes valaisannes ont par cela même quelque chose de plus intime, une poésie plus saisissante que celle des pays circonvoisins ; et bien que les unes autant que les autres soient sœurs et de la même famille, comme les plantes de la flore alpine qu'on rencontre partout à la même altitude, celles que nous avons recueillies ici se distinguent entre toutes par une grâce plus naïve, un charme plus pénétrant ; – il s'en émane quelque chose de grave qui laisse l'âme rêveuse. Pas n'est besoin de chercher longtemps pour comprendre qu'elles ont germé en un sol plus propice, attendu que les mêmes traditions populaires qui se retrouvent avec de légères variantes dans d'autres parties de la Suisse, et principalement dans les Alpes vaudoise, sont dépouillées de l'auréole poétique que leur imprime ici le sentiment religieux. La donnée est la même, l'action aussi, à la seule différence que sur chaque versant l'esprit a suivi la pente qui lui était propre.

Mais si en Valais comme ailleurs, à mesure que l'instruction gagne du terrain, la croyance aux récits merveilleux va se perdant de plus en plus, si les gnomes et les esprits diaboliques ne se trouvent plus que dans quelques forêts inaccessibles et les endroits embroussaillés, où de mémoire d'homme personne ne s'est jamais aventuré ; si les fées ne viennent plus comme jadis, s'asseoir à la veillée des fileuses, et si les maisons hantées se font plus rares, la poésie au moins, cette fille du sol, est restée dans les chalets à côté de l'âtre, comme elle demeure dans l'âme et dans le langage, poésie native d'autant plus frappante qu'elle est naïvement exprimée, et coule de source.

Telle qu'on la respire dans le parfum des prés, telle aussi on la retrouve dans le parler imagé du montagnard. Disert et bon enfant, celui-ci veut-il exprimer son admiration, il donne sans s'en douter un tour poétique à sa prose. Cela lui vient comme il le pense ; il ne vise point à l'effet, et ce qu'il dit, il le sent. Saine poésie et de bon aloi, que celle qui se dégage des cœurs primitifs, et qu'elle est bienvenue sur des lèvres rustiques.

Pourrait-il en être autrement ? De même que les plantes, l'homme participe du sol qui l'a vu naître. Au milieu de cette nature toute vibrante, l'âme mieux dilatée s'ouvre à l'idéal. Ce peuple alpin a le sentiment du

beau, du vrai, j'entends de ce qui dure, – associant ainsi dans une même pensée d'ordre moral l'éternelle beauté aux harmonies d'ici-bas.

Les simples, qui ne le sait, voient souvent plus haut et plus clair que tous les philosophes. Leur foi les mène tout droit, sans détours, ni ambages, à la source de toute poésie.

Il y a bien des sortes de musique, comme il y a bien des sortes d'existence. Il y a des musiques à grand effet, discordantes à force d'être tapageuses ; il y en a d'autres monotones et discrètes comme un bruissement d'ailes, harmonieuses pour qui sait les saisir. Il y a des vies brillantes, il y a des vies cachées, des plaisirs faciles et de rudes labeurs. Pour les uns la note haute, pour les autres les tons mineurs. Il y a des hommes sceptiques, l'ironie aux lèvres, qui mènent la vie à grandes guides et s'endorment au son d'une musique assourdissante ; il y en a d'autres au contraire qui vont sans bruit, vivant de peu, peinant pour le pain quotidien, et qui, le soir, entendent de doux accords et des voix sereines ; tels sont nos montagnards.

Ils n'ont pas vu, mais ils ont cru. Tout le secret de ces humbles vies est là.

II

MYTHOLOGIE ALPESTRE.

Je n'en fais point mystère : c'est pour vous montrer ce qu'on ne voit plus nulle part ailleurs, que je vous ai amenés en Valais. – Des vieilleries, ni plus ni moins, – et d'emblée je le dis, pour que ceux que ce mot effraie puissent en détourner leurs regards ; – aussi bien ce n'est pas pour eux que j'écris.

Êtes-vous au contraire du nombre plus restreint de ceux qui aiment à respirer la senteur qui s'exhale des siècles évanouis ? Alors suivez-moi ; – et puisque j'en étais à parler de poésie, jugez plutôt vous-mêmes.

Pendant plusieurs années – cela a commencé il y a quelque chose comme un quart de siècle – une nuée de vautours s'est abattue sur le Valais, sous la forme d'archéologues, d'amateurs d'antiquités, de marchands de bric-à-brac, à la recherche de tous les objets anciens de quelque valeur, chasse fructueuse où plus d'un a rencontré de véritables bijoux d'art et de rareté. Ils ont fait main basse sur tout : meubles antiques, bahuts de chêne ciselé, coffrets armoriés, tables massives aux pieds chantournés, étains ouvrés, aiguières comme on n'en fait plus, verrières, bijoux, tapisseries à médaillons, vestes de satin à ramages, brocards, dentelles, bronzes, candélabres, serrures à secrets, clefs tréflées, voire même des crémaillères monumentales, – une razzia – rien ne leur a échappé. Ils ont tout emporté – tout, excepté ce qui ne se vend pas, et que même au prix de l'or on ne saurait acheter, le cachet *sui generis* qui a fait du Valais un pays à part, les coutumes patriarcales ou naïves venues on ne sait d'où, séculaires et passées dans les mœurs, choses de l'autre monde, traditions de race, affaire d'habitude ou besoin des âmes... *Chi lo sa ?* peut-être tous les deux.

Eh bien, c'est cela qu'il faut voir.

Avoir un caractère est déjà quelque chose. Le conserver est plus rare. Ce stéréotype des vieilles races me plaît. Un sentiment filial s'y mêle. Ainsi faisaient nos pères dans ces temps primitifs où le monde n'était pas encore éclairé – à l'électricité et aux journaux à un sou. Sans en savoir aussi long que nous, et point aussi habiles en analyses, vivant de peu en leurs agrestes retraites, ils ne savaient que prêter l'oreille aux deux voix les plus proches, celle du ciel et celle de la montagne.

Pour eux, amarrés comme ils l'étaient à leurs rochers, ils avaient jeté l'ancre. Mais nous, que le courant d'une activité fiévreuse emporte, avons beau faire de vouloir nous retenir à la rive. Ne la sentons-nous pas glisser avec nous ?

Rien que de reporter ma pensée à ces temps paisibles, repose mon esprit de tout le bruit que font autour de moi les idées nouvelles.

Les légendes et leur origine.

Allons au fond, et dans ces profils d'un autre âge, prenons ce qu'il y a de plus vieux, les légendes.

Filles des hauteurs et de la solitude, écloses le plus souvent au bord des glaciers, en ces temps reculés où, sans relations suivies avec le dehors, le Valais demeurerait pour ses voisins un livre fermé, elles nous font saisir les traits les plus caractéristiques de ce génie de la montagne que chaque jour maintenant éloigne davantage de nous.

Ici les légendes furent légion. Durant le cours des siècles, à l'abri derrière les remparts naturels, fossés et bastions, que leur faisaient les hauts monts, elles y germèrent et foisonnèrent à l'aise. Mais aujourd'hui que, refoulées dans leurs derniers retranchements par le souffle montant de l'esprit moderne, le plus grand nombre en est perdu, les autres déflorées ou éparpillées ça et là ; à l'égal de certaines plantes alpestres curieuses et rares, on ne les retrouve guère que dans quelques endroits écartés et obscurs, où il devient de plus en plus malaisé de les recueillir.

Néanmoins, nous ne nous sommes pas laissés rebuter par les difficultés de cette tâche, et profitant de la dernière heure, avant que le sifflet des locomotives ait mis en fuite les derniers *follatons*, avant que les *kobolds*⁽⁴⁾ aient déserté les sommets rocheux, et pendant que les nains et les fantômes hantent toujours les masures et les vieux mayens – glanant tout ce qui était à notre portée, – rameaux bénits, épis perdus, fleurs desséchées, – nous en avons composé une gerbe pour l'instruction et le délassement de ceux qui gardent le culte du passé, et prennent plaisir aux récifs de ces temps anciens « où l'esprit était encore naïf et le cœur innocent. »

Mais en présentant le résultat de nos recherches au public, il nous appartient de payer un tribut de reconnaissance à la mémoire du patient collectionneur des *Walliser Sagen*, M. le curé Tscheinen, à Grächen, pour

l'autorisation gracieusement accordée peu de temps avant sa mort, de détacher de son ouvrage pour la donner ici telle ou telle légende qu'il nous conviendrait de traduire en français, – car pour ce qui est des traditions fictives de la partie allemande du pays, c'est au soin qu'il a pris de réunir ces récits naïfs que nous sommes en mesure d'offrir à nos lecteurs les derniers lambeaux de la mythologie Haut Valaisanne.

La plupart de ces légendes reposent sur une donnée morale et portent le reflet des préoccupations populaires. Trois points significatifs s'en détachent : 1° la ferme croyance à un lieu de purification pour les pauvres âmes ; 2° la nécessité d'expier les fautes où entraîne la passion de la danse ; 3° la malédiction qui retombe sur ceux qui négligent d'exercer la charité.

Ceci veut une explication.

Autrefois une croyance, très accréditée dans la vallée de Conches, voulait que les défunts allassent faire pénitence dans les glaciers. « Si grand, disait-on, était le nombre des âmes dolentes qui peinaient dans le glacier d'Aletsch, qu'il était comme pavé de leurs têtes. » Aussi ce serait peine perdue que de demander aux légendes des glaciers le récit de quelque une de ces apparitions gracieuses ou fantastiques qu'on rencontre ailleurs. Ces plaines azurées, leurs névés, leurs moraines, et toutes ces régions vouées au silence, n'ont éveillé dans l'esprit des montagnards que l'idée d'un royaume funèbre, aussi ne les ont-ils peuplées que d'êtres malheureux, torturés par le remords, tremblants de froid et d'épouvante. Et comme dans la plainte du torrent ils ont cru reconnaître celle des trépassés, de même, dans le souffle du glacier, ils n'ont vu autre chose que le soupir des âmes angoissées.

Cette tradition fort ancienne paraît être la même que celle à laquelle le Dante fait allusion dans son *Enfer* en assignant aux traîtres le supplice de la glace :

Lo imperador del doloroso regno
Da mezzo il petto uscia fuor délia ghiaccia.

Inferno. Canto XXXIV, Terzina 10.

À ce propos, écoutons aussi ce qu'en dit M. le curé Tscheinen dans la pittoresque description qui ouvre les *Walliser Sagen* :

« Le glacier est d'une nature si chaste qu'il ne souffre rien d'impur dans son sein, mais il rejette tout ce qui lui est étranger. Avec une force

irrésistible il se fraie un chemin, et renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Doit-on s'étonner que dans les âges reculés où les esprits jouaient un si grand rôle, on ait peuplé de fées, de reines, et de vierges, les grottes de cristal et les demeures souterraines de ce royaume des frimas ? Quoi de surprenant que dans l'imagination des populations simples et pieuses de notre Valais, cette merveilleuse mer de glace ait été destinée à servir de séjour aux âmes qui ont encore besoin d'être purifiées ? Combien sont belles et mélancoliques les légendes, ces fleurs alpestres que nous offre le glacier d'Aletsch ? Quiconque aime ces fleurs croit entendre souvent dans le bruit du torrent, dans le murmure du vent qui fait frémir les branches des sapins, comme dans le zéphyr qui caresse son front et effleure ses oreilles, une voix douce qui lui dit : Regarde, c'est ici que jadis se trouvaient tant d'âmes souffrantes qu'on n'aurait pu y poser le pied sans marcher sur leurs têtes. C'est ici qu'on voyait deux belles femmes, dont l'une assise au soleil peignait ses longs cheveux d'or, et pleurait amèrement parce qu'elle devait geler encore plusieurs mois avant d'être délivrée. L'autre était plongée dans la glace jusqu'au cou, ce qui ne l'empêchait pas de chanter, car elle prévoyait son prochain affranchissement. Elle avait une voix céleste, si merveilleuse que tous ceux qui l'entendaient en étaient ravis. C'est de là que la belle et joyeuse Emma, avec ses compagnes, courait à la danse des morts aux jours des Quatre-temps. De là aussi sortaient de pauvres âmes pour venir se chauffer chez la vieille et bonne Schmidja. C'est de ce glacier que venait le *Lachergeist* (l'esprit rieur) et que sortit le pâtre intrépide qui vainquit le chevalier Urnavas ; – aussi là que s'abritait le *Rollibock* (le bouc roulant) qui en brisant avec un fracas terrible les barrières du lac de Merjelen, a maintes fois inondé le Valais. Là encore se trouvaient plusieurs communes d'où quinze conseillers à manteaux et vingt-cinq couples de fiancés tous habillés de toile blanche du pays, venaient à Naters à la Fête-Dieu. On y avait planté le blé et la vigne.

« Oui, ajoute l'auteur, dans mon enfance, la poésie de cette vallée⁽⁵⁾ où tant de légendes étaient sur les lèvres du peuple, exerçait déjà son charme sur moi. Plus tard, je la ressentis encore davantage. Ces pâturages, ces bois et ces glaciers me semblaient encore retentir de voix mystérieuses, et le mugissement de la Massa me racontait de vieilles histoires d'esprits qui paraissaient se trouver ici chez eux, et continuer leurs excursions nocturnes. Malheureusement de tout ce trésor de légendes il n'est resté que fort peu de chose dans la mémoire des vieilles gens qui m'en ont parlé.

« Maintenant, que vois-je ? – sur l'Aletschbort (le bord du glacier) se dresse un hôtel immense rempli d'étrangers. La splendide forêt d'Ebenen a disparu. Des messieurs et des dames de haute naissance traversent à cheval le glacier sur lequel autrefois les pâtres seuls osaient s'aventurer.

« Des voyageurs de toutes les parties du monde font l'ascension des Aletschhœrner (les plus hauts pics de l'Aletsch) ; ils fourmillent sur les rochers que jadis les chamois possédèrent en maîtres, et chaque été une nouvelle invasion cosmopolite se déverse sur cette zone où dans mon jeune âge on ne voyait âme qui vive. Un autre monde, un autre temps et d'autres idées.

« Adieu, temps des idylles ; l'attrait de ton monde légendaire s'est perdu dans le cours des siècles. Le progrès a déraciné cette fleur magique du peuple, car de nos jours on ne la rencontre plus que çà et là sur les montagnes et dans le fond des vallées, et même bientôt elle sera fanée et morte. »

Le soir, au bord des eaux, est-ce vous qui pleurez,
Passants mystérieux de l'ombre et du silence ?
Et, quand l'espoir des nids aux rameaux se balance,
Est-ce vous qu'on entend chanter dans les forêts ?(6)

*

* *

Très nombreux, nous disent les légendes, ceux qui durent expier dans les plaines glacées d'Aletsch les péchés que leur avait fait commettre l'amour immodéré de la danse.

Bien que de prime abord ceci paraisse une plaisanterie, pour l'intelligence de ces légendes il faut savoir que la danse est, sinon le péché mignon, du moins le péché originel du peuple valaisan. Mais en même temps qu'il fût doté de ce don naturel et charmant, on dirait qu'il s'y est mêlé un peu de magie, et que ni plus ni moins c'est un sort qui lui a été jeté... Car tout valaisan, qu'il le veuille ou non, naît danseur, avec le goût et les aptitudes de la danse, – plaisir vertigineux à coup sûr, et sur lequel on raconte des histoires à vous glacer le sang.

Car la danse, comme toute médaille, a son revers. À force d'user des meilleures choses, on finit par les gâter, à force de danser et de gigoter, on en vient à oublier ses devoirs, – une vérité à laquelle nos montagnards ne voulurent pas croire, ou qu'ils feignirent d'oublier ; – et l'on dansa tant et si bien, en temps et hors de temps, que force fut à la fin de porter la peine de son péché... Au dire des légendes, on tourne quelquefois plus longtemps qu'on ne voudrait, non par plaisir... mais par pénitence. C'est le côté macabre de l'affaire, ou, comme nous le disions, le revers de la médaille.

Une particularité à noter, c'est que la vanité n'a rien à voir dans ces sauteries rustiques. Le génie de la danse possède trop bien ces infatigables tourneurs pour qu'ils songent à prendre souci de leur accoutrement, ou du plus ou moins de belle prestance à déployer dans cet exercice. Pas n'est besoin non plus d'aller quérir les violons ; on valse, on se trémousse au son d'un fifre, d'un flageolet, ou tout simplement d'un harmonica. Et, si à défaut d'instruments on ne joue pas les danses, – on les siffle – ce qui revient au même, quitte à époumoner le maître siffleur. Encore s'il le faut, on se passe de lui. On est fait à tout, et tout est bon.

Et comme on ne recherche ni l'effet ni les applaudissements, le nombre ou l'âge n'y font rien. Que l'on soit quatre ou que l'on soit deux, que l'on ait seize ans ou qu'on en ait quarante, peu importe, pourvu que l'on tourne. Le clergé a beau tonner contre la danse, et les lois réprimer ses abus, rien n'y peut. Ferrés comme ils sont sur l'avant-deux et le rigodon, nos gens n'en veulent pas démordre. Faut-il néanmoins avoir le diable au corps pour braver ainsi de cœur joie ordonnances et règlements ? Sans tenir compte des temps où ce divertissement est interdit, – en dépit des menaces, en dépit de la loi, on dansa et l'on danse encore.

Dans ce fatal engouement, le sexe fort ne le cède en rien au sexe faible dont à l'occasion il sait fort bien se passer, à preuve les bals masculins, ou comme on dirait officiels, – auxquels, dans les paroisses de montagne, la fête patronale donne lieu, et où les femmes n'osent figurer qu'à l'état de simples spectatrices. Dans les montagnes du Simplon, ce pays hérissé et froid, que l'hiver tient les deux tiers de l'année enseveli sous les plis de son linceul glacé, il n'est pas rare non plus de voir les hommes, fanatiques aussi de la danse, tourner entre eux, lorsque le hasard en réunit quelques-uns dans les relais de poste, ou les refuges échelonnés sur la route.

Mais si danser est ici besoin de nature, encore faudrait-il s'arrêter à temps, et prévenir l'excès... Par malheur, sur ce point, le Valaisan s'étant toujours montré récalcitrant, la danse lui est devenue une épine dans la chair. Les abus qu'on en fit fournirent ample matière à légende. La mythologie alpestre abonde en exemples de ce genre ; c'est un de ses côtés les plus frappants.

*

* *

D'autres légendes sont nées des cataclysmes, qui en plusieurs circonstances changèrent en déserts des lieux peuplés et prospères. L'imagination populaire y a vu un châtiment du ciel, et l'a attribué à l'inhospitalité ou à l'avarice de ceux qui les habitaient.

On cueillait des pommes, nous disent les traditions locales, et l'on cultivait la vigne à des hauteurs où maintenant on ne voit que glaces et éboulis. On y avait bâti des villages, voire des villes ; et aux fêtes solennelles leurs habitants descendaient en cortège dans le bas pays pour assister aux offices et prendre part aux processions. Mais tous ces villages ont disparu sous les décombres des montagnes, ou dorment dans les replis du linceul sépulcral que leur font les névés.

Il est pourtant à présumer que tout n'est pas fictif dans ces récits, et que quelques-uns sont basés sur des faits réels, dont l'impression lugubre s'est transmise de génération en génération jusqu'à nos jours. Car non seulement les légendes et les traditions, mais aussi d'anciens documents témoignent de l'existence de paroisses à une altitude où maintenant nous chercherions en vain trace d'habitation. Dans quelques endroits des anneaux de fer rivés au flanc des rochers, des grottes en partie naturelles, en partie taillées dans le roc, ainsi que des tombeaux antiques, nous fournissent la preuve qu'à une date ignorée, des êtres humains, troglodytes et autres, ont vécu dans les régions dévastées où aujourd'hui l'œil ne rencontre pas même un sapin. En tout cas, il est hors de doute que les premiers habitants des vallées latérales s'établirent de préférence sur les hauteurs qui, par ce fait, présentèrent des cultures avant les versants inférieurs. Telle fut par exemple celle de Bagnes, où le haut plateau de Verbier fut peuplé antérieurement au fond de la vallée.

Là habitait une race de géants, comme l'a montré à diverses reprises la découverte de sépultures anciennes formées de larges dalles, dans lesquelles, couchés à côté de puissantes épées, reposaient des squelettes de dimension peu commune. Selon la tradition, Verbier fut aussi plus tard le siège de la paroisse primitive.

Une autre version dépouillée du voile légendaire, nous apprend que dans les premiers siècles qui suivirent l'établissement du christianisme en Valais, les gens de Zermatt allaient chaque année, lors de la fête de Saint-Théodule, en pèlerinage à Sion, en passant par le col d'Hérens, le passage habituel à cette époque de Zermatt à la capitale.

Que devons-nous en conclure, si ce n'est que jadis, avec un climat plus doux, les Alpes offraient des passages plus faciles que de nos jours.

Une découverte qui date de l'année dernière (1891), vient d'ailleurs de donner raison à cette opinion. Nous la transcrivons ici telle que nous l'ont apportée les journaux :

« Au col de Saint-Théodule, à 3'322 mètres d'altitude, on a trouvé en creusant au-dessous du glacier, environ vingt médailles romaines en bronze et en argent. Elles sont à l'effigie d'Auguste et de Dioclétien. À la même place, on avait déjà trouvé en 1887 un fer à cheval, ce qui laisserait à supposer qu'à l'époque romaine le col était libre de glace. Il devait être traversé par une route militaire et commerciale. (7) »

De là toutefois à la croyance qu'une fois le col de Saint-Théodule était un lieu fertile, et portait sinon une ville, du moins un village considérable, il y a loin.

Pour bien saisir l'esprit des légendes qui attribuent à l'ire divine la disparition de tel ou tel autre lieu habité, il faut pénétrer dans les mœurs antiques d'un peuple où l'hospitalité était traditionnelle et la charité en honneur. Y manquer, ou user de brutalité envers les pauvres, c'était attirer sur soi la malédiction du ciel.

Veut-on juger de l'empressement que l'on mettait à accueillir les pèlerins, très nombreux au moyen âge, qui traversaient le Valais pour se rendre dans les divers sanctuaires de la chrétienté, il suffit de parcourir l'intéressante *Chronique de la vallée de Saas* (*Die Chronik des Thales Saas*, von Peter Joseph Ruppen⁽⁸⁾) où il est fait mention des chambres que soit à Grund, soit à Almagel (*die Pilger-Zimmer*) on tenait à leur disposition. En

outre, à leur arrivée, il était d'usage de leur laver les pieds, et à table on leur donnait la place d'honneur, comme il y eut même des personnes qui en mourant firent des donations en faveur de cette hospitalité.

Cette affluence de pèlerins à travers la vallée de Saas, s'explique par le fait qu'autrefois le Monte-Moro était une des voies les plus fréquentées par ceux qui se dirigeaient sur l'Italie. Un chemin pavé qu'y avaient tracé les Romains était encore praticable, et à l'égal de plusieurs cols de nos Alpes, celui-ci n'offrait pas les difficultés qu'il présente aujourd'hui.

Avec ces traditions-là, et des vertus patriarcales aussi fortement ancrées, on conçoit sans peine que dans les effroyables catastrophes dont les montagnes sont si souvent le théâtre, éboulements, avalanches, secousses volcaniques, etc., les alpicoles aient cru reconnaître la voix d'un Dieu en courroux, ainsi que l'accomplissement de ses menaces sur ceux qui avaient méprisé sa loi.

Que devant cette nature hostile et ces immenses solitudes vouées à d'éternels frimas, ainsi qu'au souvenir des villages paisibles emportés comme un fétu par le souffle de la tempête, leur esprit ait cherché à sonder le sombre mystère, – ils l'ont fait avec la simplicité de ceux qui, prompts à s'accuser, ne craignent point de descendre dans les replis tortueux de la conscience. De là, dans des localités souvent fort éloignées les unes des autres, l'éclosion de légendes identiques, présentant sous quelques variantes toujours la même donnée, et nous montrant également au-dessus des puissances colossales de la nature, la main de l'Éternel récompensant pour le verre d'eau donné en son nom, ou châtiant avec la dernière rigueur ceux qui n'ont pas usé de charité envers le prochain.

Les glaciers, lieu de purification.

Le professeur et ses élèves.

Un religieux, qui était aussi professeur, vint un jour avec ses élèves dans la vallée d'Aletsch pour voir le glacier. Mais à peine eurent-ils tous ensemble mis le pied sur la glace, qu'il les rappela et ne voulut plus leur permettre d'avancer. Et comme, surpris de cette défense, ils lui en demandaient le motif, il leur répondit :

– Si vous saviez ce que je sais, et si vous pouviez voir ce que je vois, vous n'oseriez faire un pas en avant.

De plus en plus intrigués par cette réponse, ils le pressèrent de s'expliquer.

Alors le religieux mettant un doigt sur sa bouche pour leur imposer silence, murmura avec effort :

– Parce que le glacier est rempli d'âmes en peine...

Puis voyant que quelques-uns secouaient la tête d'un air de doute, il dit à l'un d'eux :

– Place-toi derrière moi, et pose ton pied droit sur mon pied, et regarde par-dessus mon épaule...

Mais aussitôt le jeune homme recula d'épouvante. La crevasse azurée était remplie de tant de têtes qu'on n'aurait pu poser un pied entre elles.

(Walliser Sagen)

La vieille Schmidja.

On voyait autrefois non loin du glacier d'Aletsch une petite maison en bois noircie par le temps. C'était là qu'habitait la vieille Schmidja, la bonne et pieuse veuve, l'amie des âmes infortunées et de tous ceux qui avaient péri sur le glacier. Lorsque, pendant les longues nuits d'hiver, elle filait active et recueillie, une prière fervente montait de son cœur pour les pauvres âmes attirées par la lumière de sa lampe qui, chaque soir, se pressaient affolées et transies autour de son chalet, et dont elle reconnaissait la présence sous ses fenêtres à un bruissement mystérieux et plaintif.

Bien plus, dans sa compassion, au moment d'aller se coucher, elle laissait la porte entrouverte pour que la dolente cohorte pût entrer et se chauffer à son feu. Ainsi consolées, les âmes repartaient au son de l'Angélus du matin.

Quand Schmidja, qui était parvenue à un grand âge, vint à mourir, les deux femmes qui l'avaient soignée virent tout à coup une vive lueur illuminer la maison ; et courant à la fenêtre, elles aperçurent comme une longue file de cierges qui cheminaient du côté du glacier, et s'éteignaient un à un aussitôt qu'ils y arrivaient. « Ce sont les pauvres âmes, firent-elles, qui accompagnent l'âme de leur amie, et lui rendent le feu qu'elle leur a prêté pendant sa vie. »

(Walliser Sagen)

La noble Milanaise.

Sur une alpe tourbeuse voisine de l'Aar, au Grimsel, un berger qui cherchait une génisse perdue aperçut à son grand étonnement, dans la région la plus sauvage où l'on ne voit que glaces et rochers nus, une dame de distinction qui, tout en poussant des cris plaintifs et pleurant à chaudes larmes, se dirigeait vers le glacier.

Supposant qu'elle s'était égarée, il doubla le pas pour lui offrir ses services. Elle était jeune et belle, mais ce qui le surprit beaucoup, c'est qu'elle marchait tête et pieds nus. La pluie ruisselait sur ses magnifiques cheveux qui tombaient en longues boucles sur ses épaules.

Il parvint à l'atteindre, et l'aborda en lui demandant si elle avait perdu son chemin. Sans cesser de sangloter, la belle inconnue lui raconta qu'elle venait d'une grande ville, où son vrai corps était enfermé dans un tombeau de marbre. Fille unique d'une riche famille de Milan, tant qu'elle avait vécu, ses parents, et après eux son mari, n'avaient jamais rien su refuser à ses caprices, mais immédiatement après sa mort Dieu l'avait condamnée à faire expiation de sa mollesse sur le glacier. C'était son purgatoire.

– Allez, priez pour moi, ajouta-t-elle, pour que Dieu me pardonne et hâte ma délivrance.

Le roi Roborah.

Dans la vallée d'Hérens, là où se trouve maintenant le glacier de Ferpècle, étaient jadis de belles prairies et des villages. Le roi Roborah y vivait avec sa fille. Comme les temps menaçaient de devenir plus rudes, le roi, qui était vieux et aveugle, ordonna à sa fille de l'avertir dès qu'elle verrait l'eau commencer à se couvrir de glace. Celle-ci, pour ne pas troubler le repos d'esprit de son père, jugea bon de ne pas tenir compte de cette recommandation. Or, depuis un certain temps l'eau montrait de la glace, lorsqu'un terrible ouragan se déclencha sur le pays, qui fut enseveli sous la neige et la glace avec tous ses habitants.

Roborah, irrité d'avoir été trompé par sa fille, la maudit, et elle fait pénitence dans le lac de Lona.

L'aubergiste des Tavernes.

Autrefois dans le Ganterthal, au Simplon, on voyait une petite hôtellerie généralement désignée sous le nom des « Tavernes ». – L'aubergiste, ayant voulu s'enrichir trop vite, revient dans la nuit des Quatre-temps. On entend sa voix plaintive sortir des ravins du torrent des Eaux-Froides, et crier :

Je m'appelle Johannit,
J'ai été aubergiste aux Tavernes,

J'ai donné de l'eau pour du vin,
Et je dois maintenant rester dans les Eaux-Froides.

Le fruitier infidèle.

Entre Grimentz et Vercorin, il y avait anciennement un alpage appelé Lona, qui appartenait à des allodiateurs d'Anniviers et de Vercorin. Lors de l'élection des employés de la montagne, un pâtre ayant réussi par ses promesses à corrompre le suffrage d'un certain nombre d'allodiateurs, fut nommé « maître fruitier. » Quand vint l'époque du partage du *fruit*⁽⁹⁾ pour récompenser ceux qui l'avaient ainsi favorisé, il leur fit une part plus forte au détriment de la généralité des allodiateurs, après avoir préalablement détourné à son profit une portion non moins grosse des produits de la montagne.

Comme il était soutenu par ses complices, il continua ses fraudes jusqu'à sa mort. Par la suite, ce pâturage fut peu à peu abandonné, ainsi que beaucoup d'autres, en raison de son aridité. Les montagnes, comme on le sait, diminuent de valeur à cause du déboisement des forêts.

Le vendredi des Quatre-Temps d'automne, un chasseur de chamois, s'étant aventuré dans les ravins qui dominent le lac de Zemp, fut surpris d'y trouver un pâtre portant un costume très ancien, qu'il aborda en lui disant : Loué soit Jésus-Christ.

Le pâtre lui répondit :

– *Dieu est juste*⁽¹⁰⁾, – à quoi le chasseur comprit qu'il avait affaire à un revenant...

Mais tout aussitôt l'autre reprit :

– Je suis un tel, mort il y a trois cents ans, et depuis ce temps le Bon Dieu m'accorde de venir annuellement, en ce jour consacré à la prière pour les défauts, demander aux vivants de réparer les injustices que j'ai commises au préjudice des allodiateurs d'un alpage qui existait ici. Je suis condamné à *fruiter*⁽¹¹⁾, sans trêve ni repos, avec l'eau du glacier, jusqu'à ce que j'arrive à faire du fromage. Vous qui avez prié ce matin pour les âmes abandonnées et pour lesquelles on ne prie pas, vous m'avez obtenu la

faveur de parler à un vivant... Je vous en conjure, allez au village, et faites des aumônes pour qu'au moins je ne sois pas obligé de fruster en hiver...

Le chasseur fit ce que le mort lui demandait, et comme d'année en année les eaux de la Navizance se font moins blanches, on a reconnu par là qu'à mesure que les injustices du malheureux pâtre se réparaient, il travaillait moins.

Les trois Françaises de la Tine d'Er.

L'alpage ou montagne d'Er, sur le territoire de Lens, regarde le versant des Alpes bernoises. On y voit dans un roc un « puits de glacier », soit un trou circulaire au fond duquel se trouve une pierre également ronde, et pareille à une meule de moulin. Dans la contrée on l'appelle le « Puits des Géants », et aussi la « Tine d'Er ».

Selon la tradition, autrefois ce puits contenait de l'eau, et trois dames blanches – trois Françaises, avaient été condamnées à s'y baigner continuellement, en punition de leur manque de pudeur, et pour avoir pris trop de satisfaction à se contempler dans leur miroir.

*
* *

Beaucoup d'autres récits légendaires, tant dans le Haut que dans le Bas Valais, se rapprochent des précédents. La plupart nous parlent des lugubres processions d'âmes souffrantes, qu'à la date fatidique de la nuit des Quatre-Temps on pouvait voir cheminer en silence sur les sentiers des montagnes. Ces traditions sont les plus tenaces. Superstitions ou visions, elles ont la vie dure, aussi n'est-il pas rare encore aujourd'hui d'entendre des gens d'âge mûr affirmer la réalité de ces défilés macabres, et leur croyance aux spectres.

À ce propos, et dans le même ordre d'idées, nous devons mentionner ici un fait surprenant à bien des titres, qui nous a été raconté par une personne

d'esprit cultivé, et dont la véracité ne pouvait être mise en doute :

« À Bramois, il y a une quarantaine d'années, parmi ses cousins germains, elle comptait une fillette de sept à huit ans, qui à plusieurs reprises, se trouvant en plein jour devant la maison paternelle, interpella ses parents pour leur faire remarquer les « morts » passant à quelques pas d'elle sur le sentier qui longe la rivière. Souvent même, impatientée de ce que ni son père ni sa mère ne pouvaient discerner aucun de ceux sur lesquels elle voulait appeler leur attention, elle les leur montrait du doigt au fur et à mesure qu'ils défilaient, les nommant tous en disant : Voici un tel ou une telle, tous pour la plupart des gens dont jamais on n'avait entendu parler. Néanmoins, comme leurs noms de famille appartenaient à la localité, le curé fit des recherches dans les archives de la paroisse, et constata que non seulement les personnes citées par l'enfant avaient bien réellement vécu dans le village, mais que la mort de plusieurs d'entre elles remontait à deux ou trois siècles en arrière.

« À mesure que la jeune fille grandissait, ces visions se faisaient plus rares, et finirent par cesser complètement. »

Il est de fait que la croyance à ces lugubres cortèges des âmes en peine est loin d'être éteinte. Plusieurs vous diront avoir sinon vu, du moins reconnu, à un bruissement sourd, ainsi qu'au murmure des psalmodies, le passage sous leurs fenêtres de ces processions nocturnes. En pareil cas, la curiosité qui pousserait quelques-uns à s'approcher des vitres pour regarder au dehors, est ordinairement réprimée par la crainte d'être « le dernier de la procession », – la tradition voulant que celui qui en est le témoin oculaire en reçoive l'avertissement de sa mort prochaine.

Dans les montagnes d'Anniviers, quelquefois aussi le soir, on entend ces pauvres âmes venir en foule s'abattre contre les fenêtres, et s'accrocher avec des efforts désespérés aux vitres qu'elles voient éclairées. Ce sont celles qui ont de pesants remords. Il faut alors bien se garder de prier pour elles, autrement on ne s'en débarrasserait plus, mais au contraire leur crier d'un ton rude : « Allez-vous-en à l'Illgraben !... » ce ravin désolé et sauvage ayant toujours été réputé comme un lieu d'expiation pour les âmes tourmentées.

« C'est à l'Illgraben que les magistrats et les hommes d'église doivent faire pénitence. On y a vu plusieurs messieurs en habit noir à califourchon sur une avalanche de limon rouge.

« On raconte en outre que beaucoup de choses terribles sont arrivées il n'y a pas si longtemps dans ce lugubre ravin. »

(Walliser Sagen)

La procession des morts à Belwald (Vallée de Conches).

Un homme de Belwald, Fabien Ritz, rencontra un soir, après l'Angélus, la procession des morts dans laquelle il reconnut parfaitement son beau-frère et plusieurs autres personnes. En avant de tous les autres marchait un mort portant une croix blanche qui resplendissait comme le soleil. Les autres suivaient deux à deux, et la procession pouvait avoir un quart de lieue de longueur. Elle était divisée en quatre groupes, et chaque groupe avait un prêtre en surplis, avec barrette et manipule.

(Walliser Sagen)

Procession des morts (Ein Volchgang).

Une année qu'une épidémie meurtrière désolait la vallée de Viège, elle emporta beaucoup de monde à Grächen. *An den Eggen*, près de ce village il y avait une maison sous les fenêtres de laquelle la procession des morts passait, surtout pendant les Quatre-Temps.

Or, un soir que le propriétaire de cette maison, en train de se déshabiller, tenait encore à la main le bas qu'il venait d'enlever, il entendit un bruit sourd qu'il reconnut pour être celui de la procession. Il s'avança sur la pointe des pieds vers la fenêtre, et vit une grande procession où il n'eut pas de peine à reconnaître un grand nombre de ses connaissances, ainsi que

plusieurs personnes décédées peu auparavant. Derrière toutes les autres, marchait un homme qui n'avait qu'un bas et tenait l'autre à la main.

Comprenant par là que son tour allait venir, il se prépara à sa fin, et fut en effet la dernière victime de l'épidémie.

(Légende recueillie par le *Chapelain Mooser*, à Zermatt.)

La même tradition se retrouve dans les montagnes du Bas-Valais, à preuve la légende suivante qui nous a été contée au village du Trient :

La fête des âmes à Martigny.

La fête des « âmes » (le jour des morts), beaucoup plus encore que celle de la Toussaint, est en grande dévotion dans le district de Martigny. Au temps où les gens du Trient n'avaient pas encore de paroisse, ils descendaient à Martigny pour ces fêtes, et ne remontaient que le lendemain. Mais voici qu'un jeune homme des Jeurs, moins dévot que les autres, s'avisa de repartir le soir de la Toussaint. Comme il approchait des Jeurs, qui est un hameau du Trient, il vit s'avancer de son côté, avec gonfanons et bannières, une longue procession de gens qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vus nulle part. Et comme cette procession ne finissait pas, il exclama : – Mais, qui êtes-vous donc ? – Quelqu'un lui répondit : Le dernier te le dira. – Le dernier arriva en se roulant comme une boule. À sa vue, le jeune homme sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, car c'était un de ses amis mort depuis peu de temps. Celui-ci le regarda :

– Eh ! comment tu ne peux pas seulement prier pour nous, tandis que nous sommes condamnés à faire le même chemin avec des « souliers de fer » ?

Inutile de dire que le jeune homme reprit incontinent le chemin de Martigny.

Les lumières des morts.

Aujourd'hui, comme autrefois, plusieurs assurent avoir vu sans cause apparente dans des nuits sombres, sur les champs ou bien dans le voisinage des demeures, des lumières bleuâtres qui, tantôt hautes, tantôt basses, brillent en vacillant et disparaissent tout à coup. On les nomme « lumières des morts. » Elles doivent annoncer la mort d'un des membres de la famille à laquelle appartient le terrain où on les voit surgir.

En 1867, un homme de Zermatt tomba gravement malade, et contre toute attente se remit complètement. Un dimanche, à quelque temps de là, il prenait part à une assemblée nombreuse où se trouvait aussi le chapelain Mooser de qui l'on tient ce récit.

Tandis que tout le monde le félicitait de sa prompte guérison, un homme qui entra dans ce moment le salua en lui disant : Je ne pensais pas que tu te remettrais, parce que j'ai vu les lumières des morts briller sur ton pré.

L'événement donna raison à ces paroles, car il tomba de nouveau malade et mourut peu après.

Le tambour des morts (Die Todtentrommel).

Beaucoup de personnes veulent également avoir entendu le « tambour des morts. » Il doit ressembler au tambour ordinaire, mais ses sons sont beaucoup plus mélancoliques, et les marches qu'il joue ont passé de mode. Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'on entend beaucoup mieux ses coups quand on ne leur prête qu'une oreille distraite, et que leur son a toujours l'air de se perdre dans le lointain comme s'il accompagnait une procession. Au dire du chapelain Mooser, un homme mort il n'y avait pas longtemps devait l'avoir entendu si souvent qu'il pouvait aisément en siffler les airs. À plusieurs reprises le même narrateur l'a prié de les lui faire entendre, ce que l'autre faisait sans la moindre hésitation.

Le Joueur de violon.

Un paysan, très adonné à la boisson et joueur de violon de son état, demandait avec instance à un aubergiste, qui était son parent, une chopine de vin. Et comme celui-ci prétextait qu'il en avait déjà trop bu, – il insista en lui disant :

– Pour l'amour de Dieu, apporte-moi encore une chopine, et je fais le serment de te jouer un air après ma mort.

– Bon, répondit le parent ; – si tu veux me jouer après ta mort, je t'apporterai encore une chopine, mais il faut que tu me tiennes parole...

– Oui, si Dieu le permet, je tiendrai ma parole, répondit le musicien.

Un soir qu'il se faisait déjà tard, l'aubergiste, étant seul dans sa chambre, entendit jouer devant sa maison une danse très gaie sur le violon. Après avoir écouté un moment avec surprise, il sortit pour voir qui pouvait jouer à une heure aussi avancée, mais ni lui, ni ses gens n'aperçurent âme qui vive.

Le jour suivant il reçut la nouvelle que son parent, le joueur de violon, était mort dans la même nuit, et précisément à l'heure où il avait entendu de sa chambre jouer cette danse.

(Walliser Sagen)

Punition de la danse en secret.

Dans le Wisperzehen, on dansait en cachette dans une vieille maison inhabitée, dont la porte était percée d'une petite lucarne. Une mère, qui avait un de ses enfants à la danse, inquiète de le savoir en si mauvais lieu, prit sur son bras le cadet des siens, petit innocent de quelques mois, et s'en fut chercher l'autre.

Arrivée devant cette maison, elle s'arrêta pour regarder par la lucarne. Ce qu'elle aperçut au milieu des danseurs la glaça d'effroi... un petit homme vert avec une longue queue dansait aussi, mais seul. À peine les musiciens avaient-ils fini un air, que le diable s'arrêtait aussi, et dès que recommençait la danse, il se remettait à sauter. Tout effrayée, et serrant

toujours contre elle son nourrisson, la pauvre mère entra dans la chambre, et raconta à haute voix ce dont elle venait d'être témoin.

Il s'en suivit une panique générale, chacun voulant être le premier à s'échapper. Au même instant le malin esprit s'écria : – Courez seulement, l'un de vous me restera et m'accompagnera en enfer, pour recevoir la récompense de sa danse...

En effet, on entendit un grand cri, et l'une des personnes présentes ne fut jamais retrouvée.

(Walliser Sagen)

La danse des morts (Der Todtentanz).

Sur les hauteurs de Naters⁽¹²⁾, à l'endroit appelé *auf der Eggen*, se trouve un hameau habité seulement à certains moments de l'année par les gens de la plaine, quand ils viennent y faire pâturer leur bétail ou que les hommes y montent soit pour faire des coupes de sapins, soit pour arroser les prés. C'est là qu'un jeune homme, occupé aux Quatre-Temps à faire du bois dans la forêt, eut l'aventure suivante.

Un soir que, mis en appétit par une forte journée de travail, il rentrait à la nuit tombée dans son chalet, il vit avec surprise dans l'habitation qui faisait face à la sienne toutes les fenêtres éclairées, en même temps qu'il en sortait de vieux airs de danse.

– Qu'est-ce que cela ? se dit-il en lui-même, pouvant à peine en croire ses oreilles. – Ces gens ont donc le diable au corps pour danser ainsi pendant les Quatre-Temps ? Moi qui pensais être seul ici, et voilà que j'y rencontre des danseurs. Aussitôt que j'aurai soupé, j'irai regarder qui sont ceux qui s'amusent là-dedans.

Il fit comme il l'avait dit. Son repas achevé, il se faufila sans bruit dans la maison voisine, et, marchant sur la pointe des pieds, il arriva sans rencontrer personne jusqu'à la chambre dont la porte n'était fermée qu'à demi. Par cette ouverture il vit des lumières sur la table, et tout au bout le joueur de violon avec plusieurs autres personnes, hommes et femmes, vêtus à l'antique. Ceux qui dansaient portaient aussi des habits à l'ancienne mode,

et tandis qu'ils tournaient, il se faisait un bruit singulier comme le choc de plusieurs morceaux de glace. En les observant plus attentivement, il fut stupéfait de voir que ce bruit venait des petits glaçons qui pendaient à leurs habits, et que leurs doigts ressemblaient à des cierges de glace.

Tout à coup il aperçut une jeune femme qu'il crut reconnaître à son vêtement.

– Mon Dieu !... pensa-t-il, elle ressemble comme une goutte d'eau à ma bien-aimée, ma danseuse inoubliée, morte il y a quelque temps. Dans quelle société je la retrouve...

À cet instant, elle se retourna, et de la main lui fit signe d'entrer. Alors il la reconnut tout à fait. C'était Emma, – une amie morte quelque temps auparavant. Il frissonna comme si on lui eût jeté un seau d'eau froide dans le dos, et s'enfuyant aussi vite que ses jambes le lui permettaient, il courut s'enfermer dans sa demeure. Glacé d'effroi et tremblant la fièvre, il se mit au lit, mais ne put s'endormir. Vers minuit, la porte de la maison s'ouvrit et on frappa à celle de la chambre. Le pauvre jeune homme cacha son visage sous la couverture, car il n'avait pas le courage de dire : entrez. Cependant, comme la porte s'ouvrit, force lui fut de relever la tête. C'était une figure de femme, autant qu'il en put juger.

– Emma !... se disait-il avec des battements de cœur, et il se blottit de nouveau sous sa couverture. Mais entendant le bruit des glaçons s'approcher du lit, et ne pouvant maîtriser sa terreur, un cri s'échappa de sa poitrine, et il s'écria :

– Jésus, Maria, Joseph !... Qui es-tu ?

Ce fut alors comme si une ombre froide se penchait sur lui et se posait sur ses lèvres, et l'esprit lui répondit :

– Je suis Emma, ton amie d'autrefois. Je viens du glacier d'Aletsch, et je dois danser ici avec les autres aux jours des Quatre-Temps, car il faut expier ses péchés par ce qui les a fait commettre.

Puis elle ajouta : Ah ! qui sait combien de temps encore j'aurais dû danser, si tu ne m'avais pas interpellée. Mais maintenant j'espère la délivrance pour moi comme pour les autres. Le veux-tu ?

– Oui, répondit le jeune homme.

- C’est que ce sera difficile pour toi, reprit-elle.
- Dis-le toujours, je ferai mon possible.

Mais de l’entretien qu’il eut avec elle jusqu’à l’Angélus du matin, ce qu’elle lui dit encore, et ce qu’il lui promit, on ne sut jamais rien, il n’en voulut jamais parler. Seulement, à partir de là, il parut tout changé, ne se maria pas, et fut un ami des pauvres âmes, comme si un mariage spirituel l’unissait à Emma. Elle fut sa seule pensée pendant tout le reste de sa vie, et l’on dit qu’à ses derniers moments, au nom d’Emma prononcé devant lui, son visage s’est encore éclairci comme s’il lui avait rappelé une bonne action dont il eût attendu une glorieuse récompense.

(Walliser Sagen)

Château Supersaxo, ou sur le roc, à Naters.

Ce château était autrefois la résidence d’été des évêques du Valais. Plus tard, lorsqu’ils renoncèrent à en faire leur villégiature, il demeura inhabité, et peu à peu tomba en ruines. On y voyait de larges corridors et de vastes salles dont les jeunes gens se servaient pour leurs danses clandestines.

Deux garçons, venus à cette intention de deux lieues en arrière dans la montagne, arrivèrent un soir devant le vieux manoir. Guidés par la musique et le piétinement des danseurs, ils s’engagèrent gaiement dans le sombre corridor qui conduisait à la salle de danse. Mais tout à coup, ils sentirent leurs cheveux se dresser sur leur tête, et reculèrent d’effroi, car devant la porte était couché un grand bœuf noir, avec un œil flamboyant au milieu du front, et cet œil était de la grandeur d’une assiette. Dans leur épouvante ils se prirent par la main, et mirent tant de précipitation à s’enfuir qu’il leur semblait ne pas toucher le sol.

À la suite de cette aventure, ils tombèrent tous deux gravement malades, et comme on peut bien le penser, le goût des danses nocturnes leur passa complètement.

(Walliser Sagen)

Le clocher et les cloches de Naters.

La tour du clocher de Naters date, dit-on, du temps des païens. Ses deux plus grandes cloches passent aussi pour être les plus anciennes du Valais. La grande pèse cinquante quintaux, et a reçu au baptême les noms de *Moritz Antonia*. – Moritz, parce que le chef de la légion thébéenne est le patron du pays et de l'église, – Antonia, parce que la marraine était une comtesse de Blandrate.

La tradition rapporte que la comtesse, qui était présente à sa fonte et entendait le fondeur se désespérer de ce qu'il avait trop peu de métal, courut chez elle, remplit à la hâte son tablier de toute l'argenterie qui lui tomba sous la main, et vint la jeter dans la fusion.

Ce sacrifice assura le succès de l'opération qui réussit au-delà de toute espérance, car en raison de ce mélange, la cloche reçut un son beaucoup plus majestueux qu'aucune autre en Valais.

Bien plus. Aussi loin qu'elle pouvait se faire entendre, elle avait, disait-on, la vertu d'éloigner les orages et l'esprit malin. C'est ainsi que pendant un formidable ouragan, deux *Kobolds* ayant eu la fantaisie de faire rouler sur le village la montagne voisine, connue sous le nom de *FuchsGufer*, un esprit criait de toutes ses forces à son compagnon : « Pousse ! Pousse ! » – Mais l'autre lui répondait : « Je n'en puis plus, je suis à bout, la grande cloche sonne », – ce qui voulait dire : J'entends la grosse cloche Antonia ; elle m'enlève tout pouvoir de nuire.

La seconde cloche passe pour avoir cinq siècles, et s'appelle pour cela la *vieille*. Elle porte des inscriptions grecques et hébraïques, et pèse vingt quintaux.

(Walliser Sagen)

La légende du dragon.

Dans le flanc d'un rocher, au-dessus du village de Naters, s'ouvre *le trou de la vipère*. C'est une petite grotte, autrefois la demeure d'un monstre

dont l'haleine empoisonnée attirait infailliblement à lui le bétail et les hommes qui avaient le malheur de s'approcher de ce lieu fatal. L'horrible bête, moitié dragon, moitié vipère, les dévorait ensuite.

À différentes reprises, les plus habiles chasseurs du pays réunis en groupe, avaient tenté la périlleuse entreprise de débarrasser le pays d'un hôte aussi dangereux. Tout avait été inutile. Les dards et les javelots glissaient sur ses écailles sans lui faire le moindre mal, et la situation avait fini par devenir intolérable.

Mais il arriva qu'un condamné à mort, – au dire de quelques-uns, habile forgeron de son état, – fit à la veille de son exécution appeler les magistrats, et se déclara prêt à combattre le dragon, à la condition d'avoir la vie sauve en cas de réussite.

Cette demande lui ayant été accordée, il se fit confectionner un vêtement complet en cuir, garni extérieurement d'armes tranchantes. Puis, au jour fixé pour l'attaque, après avoir passé la nuit en prières dans l'église, il endossa ce costume embarrassant, et muni d'une épée et d'un poignard, il s'achemina vers la caverne du dragon. Une foule immense accourue des hameaux d'alentour, stationnait sur les hauteurs voisines d'où elle suivait anxieusement tous ses mouvements.

La bête furieuse se jeta en avant. Un hurlement formidable s'échappa de sa gorge enflammée. L'homme ne recula pas ; il leva son épée et lui en asséna un coup terrible. Toutefois, vaincu bientôt par l'haleine empoisonnée du monstre, il perdit l'équilibre, et fut avalé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Mais le ciel qu'il implorait avec ferveur ne l'abandonna pas. Les armes et les piquants dont il était entouré transpercèrent les intestins de son ennemi, de sorte qu'il put, à l'aide de son poignard, se créer une issue pour sortir de cet affreux tombeau.

En se retrouvant à l'air libre, le nouveau Jonas, saisi de transports de joie à la vue de la vipère morte à ses pieds, ôta ses gantelets, et en manière d'actions de grâces, éleva vers le Ciel son poignard encore trempé de sang. Par malheur, dans ce mouvement, une goutte de l'horrible poison coula sur sa main et le fit tomber raide mort.

En souvenir de ce combat à jamais mémorable, le village reçut le nom qu'il porte actuellement, Naters, – de *Natter*, vipère.

Le chamois blanc.

Au temps où résidait à Naters un certain curé Biderpost, vivait aussi un fameux chasseur de chamois ordinairement appelé le grand Lerjen.

Passionné de son côté pour la chasse, le curé avait une grande amitié pour lui, et un jour que Lerjen lui parla d'un beau chamois aussi blanc que neige, qu'il avait poursuivi sans réussir à l'abattre sur les hauteurs abruptes de Gredetsch, il lui enjoignit avec instances de renoncer à cette chasse. Ce qui n'empêcha pas que peu après, comme le curé revenait de Brigisch, où pendant la nuit il avait été appelé pour donner les derniers sacrements à un malade, il rencontra au petit jour le grand Lerjen son fusil à l'épaule et dans l'attirail d'un chasseur de haute montagne. Il était tout en nage, et courait comme s'il eût été très pressé.

– Où vas-tu, Lerjen, en si grande hâte ? lui demanda-t-il.

– À Gredetsch... Il me faut cette bête blanche à tout prix... fut sa réponse.

– Ce n'est pas sérieux ? fit le curé tout effrayé.

– Très sérieux.

– Alors adieu, lui dit tristement le prêtre, nous ne nous reverrons plus...

Le même soir, des pâtres apportèrent au village la nouvelle qu'un chasseur, victime de sa témérité, avait trouvé la mort dans les montagnes de Gredetsch, en s'acharnant à la poursuite du chamois blanc.

Ce ne pouvait être que Lerjen, aussi se mit-on incontinent à sa recherche. Son corps fracassé fut retrouvé au fond d'un abîme, et apporté dans un drap à Naters pour y être enseveli.

(Walliser Sagen)

Le Rollibock.

Une des légendes les plus anciennes de Naters est celle du *Rollibock*.

On raconte que c'était un esprit terrible et puissant. Mal en prenait à l'imprudent qui osait le braver, l'évoquer, ou tout simplement mal parler de lui. Il sortait tout à coup, avec une violence inouïe et un bruit effroyable du glacier d'Aletsch, brisant ce qu'il rencontrait, de sorte que le plus habile ne pouvait lui échapper. Seuls, ceux qui à son approche avaient la chance de gagner une chapelle ou d'entrer dans une maison où l'on conservait du « bénit », étaient à l'abri de sa fureur, tandis que les malheureux qui tombaient en son pouvoir étaient écrasés « comme de la poussière au soleil. »

On dit qu'il avait la forme d'un énorme bouc aux grands yeux flamboyants, et que son corps, au lieu d'être revêtu de poils, était entièrement couvert de glaçons qui rendaient un bruit formidable à chacune de ses gambades. En outre, la force de ses cornes était telle qu'à ses heures de courroux, il s'en servait pour soulever et lancer à distance, non seulement des mottes de terre, mais des pierres et des sapins.

C'est à ce redoutable Rollibock, que les anciens, avec leur imagination poétique, attribuaient les irrutions dévastatrices du lac de Merjelen. De tout temps la terreur des montagnards, ce petit lac, le joyau des Alpes valaisannes, devait, par ses crues intempestives et l'écoulement subit de ses eaux, fournir ample matière à la légende.

Rien d'étonnant à ce que les âmes simples et crédules de nos ancêtres aient cru voir, dans les assauts répétés de l'élément en furie, l'œuvre d'une puissance infernale. N'y avait-il pas un sombre mystère dans le singulier spectacle de ce lac endormi pendant de longues années sous le grand silence des régions mortes, se réveillant tout à coup pour rompre des barrières jugées infranchissables, en se frayant un passage à travers les crevasses et les voûtes limpides du glacier d'Aletsch, avec des craquements qui retentissaient aux oreilles des pâtres comme le bruit d'une sonnerie effrayante, et finir par se jeter sur les champs et les forêts de la vallée, en répandant partout l'épouvante et la mort !

La sombre allégorie à laquelle ces cataclysmes ont donné naissance, n'est-elle pas la fidèle image de la mélancolique fantaisie des anciens montagnards du Haut Valais, toujours disposés à attribuer les phénomènes de la nature à une cause surnaturelle ?

Qui donc, autre que le bouc diabolique, le redoutable Rollibock, pouvait ainsi transformer en un instant la nappe paisible du Merjelen en un débordement d'eaux furieuses, portant l'inondation jusque dans le bas pays et sur les deux rives du Rhône⁽¹³⁾ ?

Née du terroir, la légende en avait l'âpre senteur.

(Walliser Sagen)

Munkistein⁽¹⁴⁾.

À deux lieues dans les montagnes qui s'étagent à l'ouest de Naters, et un peu au-dessus du village de Mund, se trouve un grand rocher noir presque circulaire surmonté d'une croix. La tradition porte que le diable avait tenté de le jeter sur le village pour empêcher ses habitants d'y construire une église. Mais ses forces l'ayant trahi dans ce criminel dessein, il ne put le transporter au-delà de l'endroit où on le voit aujourd'hui.

Néanmoins, pour lui ôter l'envie d'y revenir une seconde fois, les gens de Mund ont eu la précaution d'y planter la croix.

(Walliser Sagen)

Le trésor des Bleickinen.

Au-dessus de Brigue, à l'endroit appelé Bleickinen où est, dit-on, enfoui le trésor de quatre-vingt-dix-neuf chevaliers, une pauvre fille de Temper doit avoir eu un jour une apparition féerique.

Comme elle y passait au soleil couchant, elle vit sur le sol plusieurs grandes caisses ouvertes et remplies d'or rouge, auprès desquelles deux personnages imposants, un homme de noble apparence et une très belle fille, se tenaient debout. Il lui aurait été impossible de décrire l'éclat de ces trésors et celui des singuliers vêtements de cette femme. Elle portait un petit chapeau noir de forme étrange, garni de belles plumes qui cachaient en

partie son visage. De magnifiques boucles noires se jouaient sur ses joues et sa nuque. Un large col de dentelles retombait sur son corsage, laissant à découvert une gorge et des épaules éblouissantes. La robe en satin foncé faisait ressortir la blancheur de sa jupe. De riches manchettes de dentelles entouraient ses bras, et de belles broderies ornaient sa jupe. Les bijoux qui couvraient son cou et sa poitrine défiaient toute description.

À deux reprises cette dame lui avait fait signe d'approcher, et elle, toute rougissante, s'était déjà avancée de quelques pas, mais de plus en plus intimidée autant par la beauté de l'étrangère que par la richesse du trésor, elle était demeurée immobile, irrésolue pendant quelques minutes, et, par là, avait perdu un temps précieux.

Car tout à coup, au moment où le soleil disparaissait derrière la montagne, elle entendit un bruissement très fort, et vit descendre des deux versants de la colline un torrent impétueux dont le seul aspect ôtait toute envie de le franchir. Force lui avait donc été de rester en arrière. Et lorsqu'après avoir couru un peu, la pauvrete se retourna, toute cette belle vision avait disparu, il n'en restait plus trace.

Une autre fois, un pauvre homme, passant aussi par là, y trouva un gros tas de vieux cuir coupé en petits morceaux ronds. Il en prit quelques-uns et les emporta avec lui. Le lendemain, à sa grande stupéfaction, lorsqu'il ouvrit son sac, il reconnut que ce qu'il avait ramassé pour du cuir était bel et bien des vieux louis d'or d'Espagne. Alléché par cette trouvaille il retourna plusieurs fois au même endroit, mais n'y trouva plus rien.

(Walliser Sagen)

Le Juif errant au Saint-Théodule.

La tradition valaisanne nous apprend que plusieurs siècles en arrière, dans cet âge d'or où les plus hautes cimes n'étaient pas encore couvertes de neiges éternelles, une ville populeuse s'élevait au pied du col élevé appelé aujourd'hui *Augssthalsgletscher* ou *Théodule Pass*, entre le Monte-Rosa et le Cervin.

Avant d'atteindre le niveau du col qui est la frontière entre le Piémont et la Suisse, on traverse une plaine couverte de neige. Elle recouvre, dit-on, l'emplacement de la ville disparue.

L'homme qui souffleta notre Seigneur sur le chemin du Calvaire, le Juif errant, y arriva un jour, mais comme on l'avait reconnu, personne ne voulut lui donner l'hospitalité. Irrité de ce mauvais accueil, il maudit la ville et ses habitants en disant :

« Maintenant c'est encore une ville, mais lorsque je reviendrai, il n'y aura plus ni maisons, ni rues, ni tours. La terre sera stérile ; il n'y poussera plus d'herbe ; la vigne, les moissons, tous les arbres fruitiers auront disparu, et à leur place on ne verra plus que des pierres...

« Et quand je passerai ici pour la troisième fois, il ne s'y trouvera plus de sapins, ni même aucun vestige humain, mais un désert, de la neige et des glaciers..., et cela durera aussi longtemps que je dois parcourir le monde sans trêve ni repos... »

Et tout est arrivé comme il l'avait dit.

Aussitôt après son départ, le climat se fit plus rude. Le même automne, la neige tomba en abondance et fut suivie d'une froidure extraordinaire. On dit qu'alors un vieillard aveugle, assis derrière le poêle, demanda si cette masse de neige était blanche, ou encore rougeâtre comme elle avait toujours été auparavant. – Quand on lui répondit qu'elle était blanche, il secoua la tête :

– Allons-nous-en, fit-il tristement. C'est l'heure de quitter les montagnes pour une contrée mieux abritée, la neige ne disparaîtra jamais plus...

Selon qu'il l'avait dit, la neige ne fondit pas, mais au contraire forma bientôt un vaste glacier qui d'année en année a fini par s'étendre sur un espace de trois lieues, et de nos jours encore gagne du terrain.

Mille ans après, le Juif errant revint. Pas un homme dans ce désert, pas une âme à qui se plaindre. Une immense tristesse s'empara de lui. Il s'assit sur une roche, se prit la tête entre les mains, et pleura. Ses larmes formèrent le *Lac Noir* qu'on voit au-dessus de Zermatt à côté d'une chapelle, Notre-Dame-des-Neiges.

En regard de la légende que nous venons de dire, il n'est pas inopportun de placer celle qui se rapporte au pieux évêque, dont cette partie des montagnes porte toujours le nom.

Saint Théodule et les serpents.

Saint Théodule, évêque du Valais, avait deux saints frères dans le Val d'Aoste, l'un saint Évence, l'autre saint Julien.

Chaque année, le prélat allait voir ses deux frères par le col qui conduit de Zermatt à Breil. Nul n'y avait passé avant lui, sauf le Juif errant. Du côté du Valtournenche, il trouvait des cabanes, et des bergers qui lui offraient un banc pour qu'il pût se reposer, et le restauraient avec du lait, du fromage et de la *polenta* (sic).

Au retour d'un de ses voyages, s'étant arrêté de nouveau dans l'un de ces chalets, il y trouva tous les habitants en larmes. Un enfant venait d'être mordu par un serpent, et sa mère poussait des gémissements à attendrir les pierres. Le bon saint murmura une prière sur la blessure, et l'enfant fut guéri. Puis, sortant de la hutte au milieu des cris de joie des montagnards, il leva l'index et dit à toutes les bêtes venimeuses :

– Allez-vous-en de l'autre côté de la Vieille !

La Vieille est un petit torrent qui sort du col, et voilà que sur-le-champ les serpents, les scorpions et les crapauds s'en allèrent de l'autre côté. Depuis lors, on ne les trouve plus que de l'autre côté de l'eau.

C'est à partir de ce moment que le col s'est appelé Saint-Théodule.

À la suite de ce miracle et pour en perpétuer le souvenir, les gens de Valtournenche érigèrent à Crépin une chapelle en l'honneur de saint Théodule. Sur la façade de ce modeste sanctuaire, on voit le saint en habits sacerdotaux, qui d'une main jette un serpent et du pied écrase un serpent. Il porte une cloche à l'autre main.

Saint Théodule et sa cloche.

Plusieurs légendes se rattachent encore à l'histoire de saint Théodule, entre autres celle de la cloche qu'on raconte comme suit.

L'évêque, ayant fait construire une église à Sion, s'en alla jusqu'à Rome pour se procurer une cloche digne de l'édifice. À cette époque ce transport ne s'opérait pas aussi aisément qu'on peut le croire, et au retour, malgré sa bonne volonté, il suait sang et eau.

Ce que voyant, le diable s'approcha, et lui proposa de se charger de l'affaire, promettant d'arriver avant que le coq eût chanté, mais exigeant, pour prix de ses peines, l'âme de la première personne qu'il rencontrerait aussitôt après avoir déposé son fardeau.

Saint Théodule, n'avisant pas d'autre moyen plus pratique, consentit à ce pacte, tout en se réservant toutefois de l'annuler, au cas où le porteur n'arriverait à destination qu'après le chant du coq.

On peut se représenter quelle célérité le diable y mettait, – et sans doute il aurait gagné sa récompense, si un peu avant d'atteindre la ville, le saint, qui ne voulait pas lui faire la part si belle, n'eût crié :

– Chante coq ! ou bien jamais plus tu ne chanteras...

Immédiatement celui-ci fit entendre un puissant *coquerico*.

Ainsi joué, le diable poussa un rugissement effroyable, laissa tomber la cloche et disparut.

De là la coutume de représenter saint Théodule avec une cloche.

Les nains.

À Embd, dans la vallée de Viège, on voit une pierre qui porte l'empreinte du pied d'un nain, comme à Géronde les grottes où ils s'abritaient jadis. Serviabes, pleins de charité envers les pauvres et les malheureux, ils pratiquaient l'art de guérir au moyen d'herbes salutaires, et indiquaient aux indigents des trésors cachés, en même temps qu'ils leur rendaient des services tant à la maison qu'à la campagne.

Il y avait entre autres, et cela n'est pas si ancien, puisque plusieurs disent que leurs grands-pères et leurs arrière-grands-pères l'ont connu, un

nain qui habitait, dans la vallée de Bietsch, un moulin sur la hauteur. Il était si complaisant que les habitants de la plaine n'avaient qu'à apporter leurs sacs de grain devant sa porte, et vingt-quatre heures après pouvaient aller les retirer bien loyalement remplis de bonne farine, car le nain n'exigeait pas de rétribution pour son travail.

En reconnaissance de ses services, les gens de Rarogne se cotisèrent pour lui faire cadeau d'un vêtement complet de drap gris, dont il se trouva si fier que, lorsqu'il l'eut essayé, il passa les montagnes dans la direction de Berne, et on ne le revit jamais en Valais.

Légende de Tørbel.

On racontait naguère la légende suivante à Tørbel.

Chaque fois qu'un président⁽¹⁵⁾ de la commune devait mourir, sa mort était annoncée la nuit précédente dans la maison bourgeoise par un bruit pareil à celui qu'on fait en comptant du pain, ou en faisant les comptes de la commune.

Une fois que le Président en fonction se trouvait gravement malade, un paysan demanda au curé Zehnhæusern :

- Que pensez-vous du président ? S'en tirera-t-il ?
- Il ne mourra pas encore, lui répondit le curé, car je n'ai pas entendu faire les comptes de la commune.

Il arriva en effet qu'il en réchappât, et ne mourut que beaucoup plus tard.

(Walliser Sagen)

La destruction de Tøesch.

En remontant la vallée de Viège, à une lieue au-delà de Randa, on traverse un village de peu d'importance : c'est Tøesch.

Autrefois il était bien plus grand. Là vivait un riche paysan qui fit un jour un grand fromage. Le même soir un pauvre homme frappa à sa porte, et supplia qu'on lui fit l'aumône d'un morceau de fromage, car il mourait de faim. Mais loin de l'accueillir avec bonté, la maîtresse du logis, qui était avare, le renvoya avec des injures.

– Ô femme insensée, lui dit le mendiant, tu ne m'aurais donné pour aumône qu'une bonne parole, qu'elle serait retombée en bénédiction sur ta tête et sur ta maison ; mais parce que tu as été impitoyable, tu seras maudite avec tes biens et tout le village.

Là-dessus, sans attendre de réplique, il sortit, et trouva à se loger chez de pauvres gens de l'endroit. Quand le moment de se coucher fut venu, il dit à ses hôtes :

– Si cette nuit vous entendez un grand bruit, n'en ayez point d'émotion, il ne vous arrivera aucun mal.

La même nuit, il se fit un fracas épouvantable qui ébranla tout le pays. La montagne descendait, et le village fut enseveli sous ses décombres avec tous ses habitants.

Aujourd'hui, quand on traverse le Töeschgufer, on peut voir une source qui doit jaillir de l'endroit où était l'autel de l'église. L'eau qui en sort est considérée comme sacrée, et passe pour avoir des vertus particulières. Les vieilles gens disent encore qu'un peu plus loin, à la place où coule la Viège, existaient anciennement un village et une commune qu'on appelait « Schalli ». – Le jour de la Fête-Dieu, douze conseillers à manteaux, et vingt couples de fiancés tous vêtus de toile blanche du pays, figuraient à la procession.

Le mort de l'Almagel.

On trouva un jour à Saas, dans un chalet de l'Almagel, le cadavre d'un inconnu qui sans doute avait tenté de traverser les montagnes pendant l'hiver, et, saisi par le froid et la tourmente, s'était réfugié dans ce chalet où il avait dû s'endormir pour ne plus se réveiller.

Comme on ne savait pas si c'était un chrétien ou un hérétique, on l'ensevelit non loin de là dans le sable. Mais quelque temps après, les passants remarquèrent qu'une main du mort sortait du sol, en même temps qu'un oiseau faisait entendre un chant merveilleux. Quand on eut recouvert la main, ce fut alors un pied qui vint au jour. On eut beau creuser une fosse plus profonde, et entasser du sable par-dessus, il en sortait toujours un pied ou une main, et le même oiseau reprenait sans se lasser son admirable mélodie.

Alors seulement on eut l'idée d'exhumer le cadavre et de le transporter jusqu'à la paroisse pour le placer sur le mur du cimetière, qui avait le don d'indiquer si les morts étrangers trouvés dans la montagne étaient catholiques, ou appartenaient à une autre confession.

L'épreuve n'était pas longue. Le mort déposé sur ce mur, était-il pendant la nuit jeté hors du cimetière, on le regardait comme un hérétique. – Était-il au contraire le matin sur terre bénite, on tenait pour certain qu'il était catholique.

Le lendemain, à la joie universelle, le cadavre fut trouvé au milieu du cimetière.

(Walliser Sagen)

Le tombeau du Sarrasin.

Il y a quelques années, un particulier de Grimentz (vallée d'Anniviers) en creusant un champ à quelque distance du village, déterra un squelette humain auprès duquel se trouvait une petite pioche. Il fit part de sa découverte à ses voisins qui furent unanimes à déclarer que le squelette mis au jour ne pouvait être que celui d'un « Sarrasin », la pioche trouvée à côté de lui en faisant foi.

Pour l'intelligence de ce récit, il faut savoir que par le terme général de « Sarrasins » les Anniviards entendent parler des premiers habitants de leur vallée ; et ce squelette gisant à côté de sa pioche, n'était à leurs yeux que la confirmation de la tradition légendaire que voici :

Au temps où les Sarrasins possédaient la vallée, les vieillards, que leur âge ou leurs infirmités rendaient incapables de travail, étaient inexorablement ensevelis vivants. Au moment de l'exécution de cette sentence, on les soumettait néanmoins à une dernière épreuve en plaçant dans la fosse à côté d'eux un peu de nourriture et une pioche... Si l'infortuné ainsi calfeutré avait encore la force de se servir de cet outil pour soulever la terre qui le recouvrait, cela constituait pour lui un nouveau bail avec la vie. On le laissait subsister.

Typique, et de couleur locale.

Ce récit se passe de commentaires. Si la légende n'est pas de l'histoire, elle en a du moins la couleur.

Les pieds de la sainte Vierge.

Un peu au-dessus du même village de Grimentz, dans la direction du col de Torrent, il se trouve un espace désert en partie couvert de rocailles.

On y remarque entre autres un bloc énorme, fortement incliné sur la pente, et qui ne semble garder l'équilibre que par miracle. À sa base, sur un bloc de petite dimension, il est aisé de reconnaître la forme de deux pieds, pareille à celle qu'aurait laissée dans de la cire molle l'empreinte parfaitement naturelle de deux pieds de moyenne grandeur.

Or, il existe à ce propos une légende qui dit qu'à l'époque où le pays comptait encore des idolâtres, une femme, mère chrétienne, demeurait dans cette partie de la vallée. Un jour, voyant un terrible éboulement se détacher au-dessus de sa tête, elle implora le secours de la sainte Vierge que tout aussitôt elle vit apparaître debout sur la pierre qui porte cette empreinte, retenant de ses deux mains et arrêtant dans sa chute le bloc gigantesque qui excite aujourd'hui l'étonnement des passants.

Le nain missionnaire.

Une tradition fort accréditée veut que les habitants de la vallée d'Anniviers aient été les derniers à embrasser le christianisme. Les diverses peuplades qui s'étaient établies, soit dans la plaine du Rhône, soit dans les vallées latérales, avaient déjà reçu le baptême, et Sion était depuis longtemps le siège d'un évêché, que les farouches Anniviards immolaient encore aux divinités païennes les missionnaires assez hardis pour oser franchir le seuil de leur vallée.

Séparés du monde entier par leurs rochers, sans autre ambition que celle de vivre libres et solitaires à l'ombre des montagnes où leurs ancêtres, une tribu de Huns ou de Sarrasins, (l'on n'est pas encore d'accord sur ce point), avaient trouvé un refuge ; ces barbares n'avaient aucune relation avec les gens de la plaine.

Ils se vêtaient de peaux d'animaux. Les produits de la terre et ceux de leurs troupeaux auraient suffi amplement à leurs besoins, si une chose nécessaire – le sel – ne leur avait manqué, leur territoire n'en présentant aucun vestige.

Pour s'en procurer, de temps à autre, ils faisaient irruption dans la plaine, de préférence à Sierre, qui se présentait à eux au débouché de la vallée, et le réclamaient comme un tribut, prêts la massue à la main à l'obtenir de force, si on ne le leur accordait pas de bon gré.

Ce fut dans l'une de ces sorties que, trouvant dans la rue un enfant difforme, espèce de nain qu'ils prirent pour un animal curieux, ils s'en emparèrent sans plus de façon que si c'eût été un sac de sel, et l'apportèrent au chef de leur tribu qui le garda parmi les siens et le traita avec bonté. Néanmoins, au bout de trois ans, le pauvre enfant, désireux de revoir les siens, parvint à s'échapper et regagna Sierre.

Plus tard, parvenu à l'âge d'homme, le même nain, dont le nom était Zacheo, conçut le désir d'amener à la foi chrétienne les sauvages habitants de la montagne, comptant sur la connaissance qu'il avait de leur idiome pour être favorablement reçu par eux, et leur faire connaître les vérités révélées par Dieu aux hommes.

Mais comme tous les efforts tentés jusque là pour convertir ces barbares avaient misérablement échoué, les premiers à qui Zacheo fit part de son projet l'accueillirent par des risées et des moqueries. Loin de se décontenancer, le courageux petit nain se borna simplement à prier le sire

de Rarogne, seigneur de Sierre, de lui prêter un beau livre d'Évangiles orné de lettres d'or et de gravures, que plus d'une fois il lui avait vu feuilleter, – et muni de ce précieux volume, dès le lendemain, après avoir passé la nuit en oraisons, il s'enfonça résolument dans l'étroit défilé que forme l'ouverture de la vallée. On n'y pénétrait qu'en remontant le cours de la Navizance, et en escaladant les quartiers de roche entassés dans son lit. Par bonheur, cette année-là, un été très chaud avait réduit ce torrent à l'état d'un ruisseau de peu d'importance.

Pour un être d'aussi chétive complexion que Zacheo, l'entreprise était ardue. Dans les endroits les plus escarpés, il poussait son livre devant lui sur le rocher, auquel il s'accrochait ensuite des pieds et des mains, et c'est en glissant ainsi de bloc de bloc, que vers le soir il atteignit, exténué de fatigue, l'entrée de la vallée. L'homme de garde, – car il y avait toujours une vedette à cet endroit, – le reconnut sans peine. Il le réconforta avec du lait, et le conduisit vers les anciens de la tribu qui tenaient précisément conseil ce jour-là. Tous se réjouirent du retour du nain, dont après dix-sept ans d'absence, la difformité était devenue encore plus frappante. Seul, le vieux chef aveugle, qui, assis sur une pierre élevée, présidait le conseil, fronçait le sourcil.

Après quelques instants de réflexion, il rappela aux siens que selon l'ancien usage, le nain, comme tout étranger qui s'introduisait dans la vallée sans y être appelé, devait être sacrifié au géant du glacier ; – et il ajouta : « Quand Zacheo a été apporté ici, je ne l'ai pas fait mourir, je l'ai nourri avec mes chiens ; mais aujourd'hui qu'il vient de lui-même, d'après la loi de nos pères, il doit mourir. Que son sang retombe sur lui ! »

Les ordres du vieillard, Zacheo le savait, étaient irrévocables. Par conséquent, il ne lui restait d'autre espoir que celui d'obtenir un sursis à cette sentence. Il déploya son trésor qu'il avait gardé jusqu'à ce moment, dans les plis de son écharpe, et se tournant vers son juge :

– Maître, lui dit-il, avant de me sacrifier au dieu du glacier, accordez-moi encore le temps de vous lire une des belles histoires contenues dans le livre que j'ai apporté. Puisque vous ne pouvez voir les images dont il est orné, il vous sera agréable sans doute que je vous en donne l'explication...

Cela dit, et sans attendre la réponse, d'une voix que l'émotion rendait plus pénétrante, le petit apôtre se mit à lui traduire le texte sacré en

commençant par *le onzième chapitre de l'Évangile selon saint Jean*.

L'impression fut complète. À la demande générale le vieux chef consentit à laisser vivre le nain jusqu'à ce que celui-ci eût lu le livre entier, dans les jours consacrés, devant l'assemblée réunie.

Ainsi, des semaines et des mois, voire une année, s'écoulèrent sans que Zacheo fût inquiété en aucune manière. Bien au contraire, sa sagesse et sa douceur lui avaient gagné l'affection des barbares qui, d'ailleurs captivés par la lecture de la Parole divine, n'étaient point pressés d'en voir la fin.

Mais comme il n'est point de chose si belle qu'elle n'ait son terme, à peine eut-il achevé la dernière page que, sur l'ordre formel du vieux chef qui, bien que prenant plaisir aux récits évangéliques, se reprochait intérieurement d'avoir enfreint la loi établie, en prolongeant l'existence du petit missionnaire, celui-ci dut se préparer à marcher à la mort, soit, ainsi que cela se pratiquait en pareil cas, à être précipité dans l'une des crevasses du Weisshorn.

Pendant que Zacheo, fléchissant sous le poids du volume qu'on avait fortement lié à son cou, s'avavançait d'un pas inégal vers le lieu du supplice distant de plus d'une lieue, le glacier, comme s'il eût été impatient d'engloutir sa victime, faisait entendre des craquements sourds et prolongés.

Loin d'être abattu par cette perspective, l'héroïque petit nain ne manifestait aucune crainte, et par des haltes fréquentes où, s'asseyant sur quelque bloc de roche pour être entendu des bergers qui lui faisaient cortège, il profitait des derniers instants pour graver dans leur esprit les maximes de la Parole de vie.

À mesure qu'il approchait du fond de la vallée, le nombre de ceux qui l'accompagnaient allait toujours grossissant, et sur tous les visages il pouvait lire la compassion que son sort inspirait.

De plus en plus aussi le glacier se faisait menaçant. De sinistres grondements faisaient trembler sa surface azurée, et répandaient l'effroi dans les cœurs... ; il semblait que le géant, las d'attendre sa proie, la réclamât à grands cris.

On pressa donc le condamné, et après l'avoir jeté dans la première crevasse venue, tous les assistants s'enfuirent sans regarder derrière eux,

pour ne pas être engloutis avec lui.

Ô miracle ! La crevasse venait seulement de se former par les craquements qui avaient fait hâter l'exécution. Elle se resserrait à une petite profondeur, et la première secousse passée, Zacheo y glissa sans en ressentir aucun mal, à peu près dans la même posture qu'un ramoneur dans une cheminée.

Il arriva ainsi sans lâcher son trésor jusqu'au vide que laisse l'eau fondue du glacier. Après un moment de réflexion, étonné d'être encore en vie, il suivit en rampant le courant jusqu'à la voûte qui lui sert d'issue, et se retrouva à ciel ouvert, trempé de la tête aux pieds, mais sain et sauf.

Lorsque, son livre sous le bras, il reparut au milieu des barbares, un immense cri de stupeur accueillit sa venue. D'un commun accord tous tombèrent à genoux devant lui... Mais il leur fit signe de la main, et les prenant à témoin de sa délivrance, il ne leur en fit que mieux comprendre la puissance du Sauveur qui l'avait si miraculeusement préservé.

À l'ouïe de ce récit, même le cœur du vieux chef s'amollit. Il se fit conduire sur la place, et, au milieu de tout son peuple, il s'écria les mains étendues : « Jésus de Nazareth est notre Dieu, et Zacheo est son grand prêtre ! »

Et après lui, toute l'assemblée répéta les mêmes paroles.

Zacheo déclina cet honneur, auquel selon l'usage des barbares était attachée la charge de chef du pays ; mais il s'offrit à conduire une députation des habitants de la vallée à l'évêque de Sion, pour lui annoncer que la tribu tout entière avait résolu de se mettre sous sa houlette, en se réservant toutefois ses droits de franchises civiles.

Ainsi fut fait. Les païens d'Anniviers firent, à la stupéfaction générale, leur entrée dans la capitale, et furent reçus sur le seuil de la cathédrale par l'évêque qui étendit sur eux son bâton d'argent, et les bénit.

Peu après, Zacheo, extraordinairement consacré prêtre, entra dans la vallée avec quelques diacres pour commencer l'instruction des idolâtres que l'année suivante il eut la joie de baptiser dans les eaux de la Navizance le jour de Pentecôte.

Riborrey à l'Arpitetta.

Au fond de la vallée d'Anniviers, et sur son versant oriental, à 2 260 mètres d'altitude, se trouve la « montagne d'Arpitetta » dernier espace gazonné de cette haute région, entre le glacier Durand, la masse sombre du Moming, le Weisshorn et son glacier.

Cet alpage était habité autrefois par un homme et sa fille. Le père s'appelait Riborrey. Il était riche et laborieux. Dans toute la vallée on le tenait en grande estime non seulement pour sa droiture, mais aussi pour sa sainteté qui se manifestait par des prodiges.

Il possédait de nombreux troupeaux et de gras pâturages. Jamais il n'avait vu geler l'eau de sa fontaine, ni aucun névé se former sur les sommités d'alentour, car en ce temps d'heureuse mémoire, les montagnes n'étaient pas nues et arides comme elles le sont aujourd'hui. L'Arpitetta montrait alors de riches moissons et même de la vigne. Les récoltes étaient toujours abondantes et les greniers de Riborrey toujours débordants de provisions. Le père et la fille vivaient à l'écart des gens de la vallée, mais heureux dans cette paisible retraite. Ils ne voisinaient qu'avec le meunier de Cotademeya et le propriétaire de l'Allée, un alpage situé vis-à-vis de l'Arpitetta, où ils allaient cuire leur pain.

Pour le culte religieux, ils montaient ordinairement sur le roc de la Vache, où ils s'associaient aux offices qui se célébraient à Morasse, petit hameau maintenant détruit, entre Ayer et Grimentz. Aux fêtes solennelles, Riborrey se rendait à l'église de la paroisse, distante de quelques lieues, où par sa ferveur et son recueillement il apportait grande édification aux fidèles.

On raconte même qu'il était rare que sa présence n'y donnât pas lieu à quelque miracle, – comme celui de voir pendant le culte son manteau, un vêtement de lourde étoffe de laine, suspendu aux rayons de soleil qui traversaient le sanctuaire.

Mais à ce propos, il eut un jour à subir une grosse humiliation.

À peine la messe commencée, comme il priait dévotement, il fut stupéfait de voir à quelques pas de lui le diable qui annotait sur une peau de chèvre toutes les fautes et distractions des assistants. Avant la fin de l'office

il se trouva que le parchemin ne pouvait déjà plus y suffire. Pour y remédier et gagner de la place, l'inférieur contrôleur essaya d'étendre sa peau. La prenant d'un bout entre ses dents, et de l'autre par ses griffes, il y mit toute sa force. Mais ses dents ayant lâché prise, il tomba à la renverse, et frappa si rudement la muraille qu'il faillit se décorner.

On laisse à penser quelle fut sa grimace... Ce que voyant, le pauvre Riborrey ne put garder son sérieux. Il éclata de rire... Au même instant son manteau tomba, ce qui l'affligea beaucoup. Il fit alors humblement pénitence de sa faute, et offrit force dons au Seigneur à cette intention.

La Melkfassalpe.

De même que la vallée d'Anniviers, celle d'Hérens est riche en traditions sur le refroidissement graduel du climat. Pour n'en donner qu'un exemple, nous citerons la suivante :

Sur la montagne, dans des temps meilleurs, il existait un si gras pâturage que chaque vache y donnait une « seille de lait. » – On l'appelle encore aujourd'hui *Melkfassalpe* – l'Alpe du Seillon.

La Ouibra.

La Ouibra⁽¹⁶⁾, l'une des plus connues entre toutes les légendes qui ont cours en Valais, doit à ce succès de popularité l'honneur d'avoir toujours corps et vie.

S'il faut en croire ceux qui affirment l'avoir vue, la Ouibra n'est ni plus ni moins qu'un immense dragon ailé, « long comme une perche et large comme une beurrière » (sic) dont la tête est ornée d'une couronne de diamants, et qui a établi sa demeure sur les hauteurs escarpées du pays. Selon son caprice, tantôt elle se réfugie dans les éboulements de Chandolin, non loin de la Bella Tola ; tantôt traversant la vallée, elle va se percher sur le Hat de Ballaloë, à quelque distance du village de Lens ; ou bien plus haut encore, sur la croupe du Mont Bonvin à l'endroit où le rocher forme une

large crevasse. C'est au fond de cette ouverture que s'ouvre une grotte où coule perpétuellement de l'or en fusion. Elle en a fait son gîte favori, et y passe même des années entières.

Il advint une fois qu'un montagnard des environs, poussé par le désir de s'enrichir, voulut profiter d'un jour où il avait vu la Ouibra prendre son vol, pour descendre dans son antre, et avoir sa part du précieux métal. À cet effet, il se suspendit à une corde, mais celle-ci s'étant rompue avant qu'il fût arrivé au fond, il se trouva dans l'impossibilité de remonter comme il était venu. La Ouibra, à son retour, eut pitié, semble-t-il, de cet hôte inattendu, car sept ans durant ils vécurent ensemble, respirant la même atmosphère et partageant la même nourriture, lui ne mangeant comme elle absolument autre chose que de l'or et des minéraux. Cependant notre homme, qui avait la nostalgie du grand air, et qui, depuis longtemps, ruminait un moyen de s'échapper de cette prison dorée, eut un jour l'idée de se cramponner à la queue de sa compagne au moment où celle-ci prenait son élan pour sortir. Il se retrouva ainsi sain et sauf au sommet du Mont Bonvin et se hâta d'aller retrouver les siens. Mais n'ayant plus d'or à ses repas, et son estomac ne pouvant plus s'accommoder du régime des montagnards, huit jours après il passa de vie à trépas.

Quand la Ouibra pond ses petits, elle serait infailliblement dévorée par eux, si elle n'avait pas la précaution de se placer sur la pointe d'un rocher, afin de pouvoir les précipiter du haut en bas des éboulis aussitôt qu'ils sont venus au jour. Le tempérament irritable de cette mère non moins féroce exigeant l'usage des bains froids, il lui arrive quelquefois pendant la nuit, de prendre sa volée pour venir sur le versant opposé se baigner dans le lac de Lona, au-dessus de Grimentz. Grâce à la force de locomotion dont elle dispose, ce trajet aérien s'accomplit d'un coup d'ailes. Au dire de ceux qui en parlent comme l'ayant vue, son passage est signalé par une grande clarté et par la gerbe d'étincelles qui se dégage de sa queue. Une fois au bord de l'eau, elle dépose sa couronne sur la rive, et disparaît dans l'onde. Mais malheur au téméraire qui oserait la troubler dans ses ablutions... Plus prompt que l'éclair, elle s'élancerait sur lui.

La grotte de Vissoie ou le rocher mystérieux.

Au-dessous du cimetière de Vissoie, il y a un rocher qui renferme, dit-on, un riche trésor, et s'entrouvre une fois l'an à date fixe, soit la nuit de Noël, pendant la messe, et seulement tant que dure l'Élévation. Il importe par conséquent, à quiconque veut s'enrichir, de ne point manquer ce moment.

Un Anniviard désireux de tenter l'aventure vint pendant la messe de minuit se poster devant le rocher. Au moment donné, il vit en effet le rocher s'entrouvrir sans bruit, et trois grottes s'offrirent simultanément à ses regards. La première était remplie de gros sous de cuivre, la seconde de monnaie d'argent, et la troisième de pièces d'or.

Le bonhomme, avide de ne rien laisser, se jeta sur les gros sous, que par poignées il enfonçait dans les poches de sa veste – à larges basques, comme on les portait autrefois. – Hélas ! il avait compté sans le temps... À peine en eut-il fini avec la monnaie de cuivre, que le rocher commença à se refermer. Pour ne pas y être pris, il se retourna brusquement, et avec un gros juron se précipita vers l'issue qui se faisait de plus en plus étroite... Autre malchance : ses poches gonflées par les gros sous l'arrêtèrent au passage... Dans cet instant suprême, il eut la présence d'esprit d'ôter sa veste, et réussit ainsi à s'échapper. Mais il n'en fut pas de même de son vêtement, car il eut beau le tirer à lui, il n'en arracha que les manches, – le rocher en se soudant avait retenu les poches et leur contenu.

Une mauvaise plaisanterie chèrement payée.

Un soir, dans une maison à Saint-Luc où quelques personnes étaient réunies, la conversation tomba sur « les morts. » Une fille nommée Philomène déclara que pour ce qui la concernait, elle ne craindrait pas d'aller prendre une tête de mort, à l'ossuaire, et de l'apporter à ceux qui l'écoutaient.

Et comme ceux-ci objectaient que ce serait un péché, à moins qu'elle ne fit dire une messe pour le défunt, elle s'engagea à faire le nécessaire.

La voyant si résolue, un jeune homme qui était présent voulut éprouver son courage. Il quitta la chambre sans mot dire, fila vers le cimetière, et

attendit.

Quelques instants après, Philomène arriva, et sans trembler s'empara d'un crâne.

– Laisse-moi ma tête, lui dit alors une voix caverneuse.

Et elle de déposer le crâne et d'en prendre un autre.

– Laisse-moi ma tête, répéta encore la même voix.

– Tu n'en as pas deux, répondit-elle hardiment, et elle repartit avec sa prise.

Il en fut bien autrement du jeune homme.

Lorsqu'il voulut à son tour quitter l'ossuaire, il ne le put. Une force surnaturelle l'y retenait cloué. Il appela au secours. Les voisins effrayés accoururent, mais en dépit de tous leurs efforts réunis, ils ne parvinrent pas à le faire remuer d'un cran. On alla chercher le curé, à qui il confessa sa mauvaise plaisanterie et promit de faire dire des messes pour les pauvres âmes.

À peine avait-il prononcé ce vœu que les attaches invisibles qui le retenaient sur place se rompirent. Il se hâta alors de quitter le caveau mortuaire, tout en jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Les mauvais pâtres de Ténébré.

Sur le large plateau que recouvre le beau glacier de la Plaine Morte, s'étendait jadis un riche et vaste pâturage, l'un des plus beaux du Valais.

On raconte que les vachers qui y montaient pendant la saison d'été, endurcis par l'abondance, étaient orgueilleux et inhumains. Ils avaient même renoncé à aller à la messe, et le dimanche, plutôt que de se rendre à la paroisse la plus proche, ils passaient le temps des offices à jouer aux quilles. En outre, pour plus de divertissement, ils fabriquaient les quilles avec du sérac, et se servaient de pelotes de beurre en guise de boules.

Un jour que, suivant leur habitude, ils se livraient à ce jeu, un mendiant inconnu s'approcha d'eux, et leur demanda quelque chose à manger. Tout

entiers à leur jeu, et ne voulant pas se déranger pour lui, ils le repoussèrent durement. L'inconnu n'insista pas, mais en se retirant, il leur prédit qu'en punition de leur avarice, la montagne ne *terrenerait plus*⁽¹⁷⁾.

Sa prédiction ne tarda pas à se réaliser. La même année, l'alpage disparut un matin sous l'immense champ de neige et de glace que pour cette raison on appelle la Plaine Morte.

La légende de Colombire.

Pas très loin du village de Saint-Maurice-de-Lacques, se trouve l'alpage ou « montagne » de Colombire.

Un pâtre, par sa négligence, y avait été la cause que quelques vaches s'étaient précipitées d'un rocher. L'année suivante, étant dans la même montagne, il dormait un jour sur le gazon, à quelques pas du chalet, avec le fruitier son maître, et les vachers. Le maître s'étant réveillé le premier, vit sur la hauteur voisine le pâtre qui portait une vache sur ses épaules, et s'apprêtait à la lancer dans le précipice.

Ne pouvant en croire ses yeux, il se retourna vivement, et vit le même pâtre toujours endormi à côté de lui, mais suant à grosses gouttes et paraissant fort angoissé. De plus en plus intrigué, il le secoua et lui demanda ce qu'il avait.

Le pâtre ouvrit les yeux, et lui répondit avec effort qu'il se sentait excessivement fatigué par suite d'un affreux cauchemar. Il venait de rêver, disait-il, qu'il avait porté une vache sur ses épaules pour la précipiter un peu plus loin.

Le maître le regarda fixement et lui dit :

– Je vois bien que tu as des remords, et que c'est par ta faute l'année dernière que les vaches ont été perdues. Hâte-toi de réparer les pertes que tu as fait subir aux intéressés, car certainement tu mourras dans l'année. Le songe que tu viens d'avoir, ainsi que l'apparition dont je viens d'être témoin, ne le prouvent que trop, mais au moins si tu suis mes conseils, tu mourras tranquille.

Le pâtre fit ainsi et mourut en effet peu de temps après.

Saint Martin à Fionnay. Légende du Val de Bagnes.

À Fionnay, au-delà de Lourtier, vivait autrefois dans la solitude un saint homme d'ermite qui parcourait les environs à cheval. Mais comme on ne le voyait jamais se rendre à l'église, ni accomplir ses devoirs religieux, un jour le prêtre le fit quérir pour l'interroger à ce sujet. À ce moment-là, un rayon de soleil traversa l'église, et le manteau de l'ermite, tombant de ses épaules, resta suspendu sur ce rayon lumineux.

– Tu es plus saint que moi, s'exclama alors le prêtre qui avait reconnu saint Martin.

Aujourd'hui encore, on montre près de Fionnay, sur un rocher, l'empreinte du sabot d'un cheval que l'on dit être celui du saint.

La Ouibra de la montagne de Louyo. Val de Bagnes.

Une « Ouibra » détruisait le bétail et échappait à toutes les battues. On imagina d'élever un taureau, et de le nourrir pendant six ans exclusivement avec du lait. On le lança alors à la poursuite de la Ouibra. Leur rencontre fut si impétueuse, et le choc qui en résulta si terrible, qu'ils en périrent tous les deux.

La fée fileuse. Val de Bagnes.

Pendant les longues soirées d'automne, les femmes qui, à cette saison de l'année, se trouvent dans les *mayens* de Verbier, ont l'habitude de se réunir

pour la veillée dans les écuries où elles apportent leurs rouets, et racontent des histoires très anciennes, entre autres celle d'une petite femme que personne ne connaissait, et qui, de temps en temps, se joignait aux fileuses.

Elle filait sa laine si vite et si bien que les autres en étaient émerveillées. Pour savoir d'où elle venait et ne pas perdre sa piste, elles s'avisèrent une fois d'attacher un fil à l'une de ses jambes, mais le même soir l'habile fileuse disparut, et on ne la revit plus.

Légende d'Émaney.

À propos du sabbat infernal qui, selon la voix publique, se tenait dans les chalets d'Émaney, un ancien militaire, esprit fort et fanfaron, fit le pari d'y aller coucher tout seul, et pour preuve d'en rapporter tel objet qu'on pourrait lui désigner.

Arrivé dans son chalet, il s'étendit sur le foin, et ne tarda pas à s'endormir. À minuit, réveillé par un bruit insolite, il s'approcha de la soupente, et vit autour du foyer des hommes qui faisaient rôtir sa propre vache.

Il n'était pas encore revenu de sa stupeur qu'il entendit l'un de ces étrangers dire à haute voix :

– Et celui qui dort là-haut, pourquoi ne vient-il pas avec nous ?

Plus mort que vif, il vint se joindre à cette étrange compagnie, et accepta un morceau de cuissot qu'il mangea séance tenante.

Le lendemain, sitôt après son réveil, il descendit au village avec « la passoire » pour témoigner qu'il était bien réellement monté à Émaney. Mais grand fut son effroi, lorsqu'il entra dans son écurie, en voyant que sa vache manquait précisément du morceau qu'il avait mangé.

Le lieu maudit.

Dans la gorge aride de Rawyll⁽¹⁸⁾, il y a un endroit connu sous la dénomination de *lieu maudit*. C'est là, dit-on, que les fées, lorsqu'elles veulent exercer leur vengeance sur quelque commune, fabriquent la grêle. À cet effet elles emploient de grandes chaudières où elles cuisent les grêlons, préparation dans laquelle elles font entrer de leurs propres cheveux.

Si du plus loin qu'on aperçoit la colonne dévastatrice on peut sonner les cloches, soit à Lens, soit à Montana, le territoire de la commune en est préservé, et le fléau prend une autre direction.

Ce qui fortifie le vulgaire dans la croyance à cette légende, c'est que si l'on brise un grêlon, il est rare qu'on n'y trouve pas un fragment de cheveu.

Le bisse de la Riouta⁽¹⁹⁾.

Lens et son territoire étant, comme on le sait, dépourvus de cours d'eau, depuis longtemps il était question d'établir un *bisse*⁽²⁰⁾ pour donner de la fertilité au pays. Sur ce, des fées qui habitaient dans le voisinage, comprenant les peines infinies que demandait cette entreprise et voulant éviter aux braves montagnards un si dur travail, vinrent gracieusement offrir aux honorables conseillers de Lens de se charger de la construction du bisse, à condition que dorénavant on les laisserait en paix, et agir à leur guise.

L'accord fut fait, et voilà comment, par magie, un beau matin, les gens de Lens eurent leur bisse et l'eau qui arrivait claire et abondante au milieu du village.

Dans les transports de leur joie et de leur reconnaissance pour un tel bienfait, leur première pensée fut d'en remercier le ciel, et tout aussitôt de mettre la grande cloche en branle... Les malheureux !... Ils n'avaient point songé que le son des cloches est antipathique aux fées qui y voient une injure contre elles. Aussi eurent-ils bientôt lieu de s'en repentir, car celles-ci, exaspérées par cette sonnerie, s'en vengèrent en détruisant leur ouvrage. Le lendemain, l'aqueduc n'existait plus.

Ce fut donc à refaire. Mais il se présentait une grave difficulté. La source qu'il fallait détourner pour amener l'eau à Lens était aussi convoitée par les communiers d'Ayent qui, de leur côté, travaillaient à la conduire

chez eux. Comme elle se trouvait sur la limite des deux communes, il importait par conséquent de décider à laquelle des deux elle appartenait en propre, quitte, après le verdict, à s'arranger à l'amiable pour que chacune d'entre elles eût sa part de l'eau.

Mais malgré toutes les recherches, rien ne pouvant trancher la question, puisqu'on ne possédait aucun document qui affirmât les droits de l'une ou l'autre partie, on s'arrêta à un autre moyen, celui d'un combat singulier ; et il fut décidé que soit d'Ayent, soit de Lens, on enverrait l'homme le plus fort de la commune pour terminer le différend par une lutte à la limite des deux territoires, sur le point en litige.

Ayent envoya un de ses ressortissants fameux par sa force et remarquable par sa haute stature, un colosse. Lens, au contraire, avait choisi pour champion un homme sec et musculeux, mais dont l'extérieur n'avait rien qui attirât particulièrement l'attention. Avant d'aller au combat, il alla couper dans une haie une baguette de cette sorte de liane qu'en patois on appelle *riouta*, et y fixa un caillou.

Quand son adversaire l'aperçut, il le toisa d'un air méprisant et lui cria :

– Avance seulement gringalet, que je n'ai pas peur de toi !...

Mais sans s'émouvoir de ces paroles, le Lensard s'approcha de lui à la distance de quelques pas, et, se servant de la *riouta* comme d'une fronde, il lui lança le caillou au front, et l'étendit raide mort.

Ce bisse coule sur un espace de sept lieues. Il est appelé aussi « le seigneur des bisses » parce qu'il a la priorité dans le partage de l'eau.

Sur le même versant, on distingue encore à une hauteur vertigineuse les derniers vestiges du « bisse des fées », soit des poutres de support, enfoncées dans le roc, et les traces d'un canal.

La fille de Riborrey, ou le trésor de l'ancien Sierre.

On raconte que, sur le déclin de sa vie, Riborrey, le vieux patriarche de l'Arpitetta, accablé d'infirmités et forcé de convenir que d'année en année les hivers devenaient plus rudes, se décida, bien qu'à contrecœur, à abandonner sa paisible retraite du fond de la vallée d'Anniviers pour un climat plus clément et vint s'établir à Sierre – non pas toutefois au village que nous voyons aujourd'hui aligné au bord de la voie ferrée, mais à l'ancien, qui existait jadis autour du château fort dont les ruines menaçantes peuvent se voir sur un pittoresque mamelon à peu de distance du lac de Géronde.

En quittant l'Arpitetta, Riborrey avait transporté à Sierre ses immenses trésors, qui faisaient de lui l'homme le plus riche du pays. Mais au lieu du repos qu'il avait espéré pour ses vieux jours, le séjour de la plaine ne lui donna qu'amertumes et tourments d'esprit.

Le malheur fut que sa fille, qui n'avait plus ni laine à filer, ni troupeaux à garder, commença à trouver monotone l'existence qu'elle menait avec son vieux père, et se prit à désirer des distractions. Elle écouta les avances d'un jeune Sierrois et entretint des relations avec lui, en dépit de la défense formelle du vieillard, résolu à ne donner son consentement au mariage qu'à la seule condition qu'elle épousât un homme de la montagne.

L'amour est ingénieux. Pour faciliter à son soupirant l'entrée de la place, un jour que damoiselle Riborrey envoyait cuire du pain, elle imagina de placer en manière de décoration, dans un morceau de pâte, les deux clefs de la maison afin qu'il en prît l'empreinte. Grâce à ce stratagème il en fit fabriquer d'autres et, à la faveur des nuits sombres, put ainsi arriver auprès de sa belle sans être inquiété.

Mis au courant des agissements de sa fille, Riborrey en fut tellement irrité que, dans le premier paroxysme de sa colère, il la maudit, et immédiatement elle fut transformée en serpent. Lui-même, peu après, mourut de chagrin, tandis que la malheureuse, condamnée à vivre et à garder sous cet aspect terrifiant les trésors de son père, n'a d'autre espoir que celui d'attendre qu'on vienne la délivrer.

Les conditions de sa libération sont celles-ci :

Un jeune homme doit se laisser embrasser trois fois par elle, qui à chaque fois doit s'offrir à lui sous une forme plus rebutante, la première

sous celle d'un serpent hideux, la seconde sous celle d'un horrible crapaud, la troisième sous celle d'un affreux dragon.

Qui affrontera victorieusement ces trois épreuves, aura droit aux trésors de Riborrey, et aussi, s'il le désire, à la main de sa fille qui reprendra au même instant sa beauté et ses charmes d'autrefois.

Plusieurs jouvenceaux, mais en vain, se sont présentés pour tenter cette entreprise. Au dernier moment, toujours leur courage a faibli.

Il n'y a même pas longtemps, à ce qu'on assure, qu'un certain Revilliod, de Sierre, en fit la tentative. Mais lorsqu'il sentit le serpent se dresser contre ses genoux, et de sa moustache lui effleurer le visage, il le repoussa vivement. Alors le serpent se retira en lui disant :

– Jamais un Revilliod ne deviendra riche. Et la prophétie paraît s'accomplir.

Depuis ce moment, le monstre ne s'est plus laissé voir. Quelques-uns pensent qu'il préfère attendre son expiation complète qui n'aura lieu qu'au jugement dernier, plutôt que de revivre dans le monde, et de courir le risque de s'y perdre encore une fois.

Anéantissement de l'ancien Sierre.

La dureté et l'inconduite des habitants de l'ancien Sierre causèrent la ruine de cette localité qui, – ainsi que le veut la tradition – avait alors, par sa population autant que par son étendue, l'importance d'une ville.

Un soir d'hiver où la neige couvrait la terre, un pauvre homme, épuisé de fatigue et de froid, vint de porte en porte implorer la compassion des gens de l'endroit. Repoussé de partout, et à bout de forces, il s'affaissa sur le pavé glacé. Une femme qui passait, émue de pitié à la vue de cet étranger à demi-mort, le recueillit chez elle, et l'ayant réconforté, le fit asseoir à son foyer.

Ainsi ragaillardi, il fut bientôt en état de continuer sa route, mais au moment de partir, il s'arrêta sur le seuil et dit à son hôtesse :

– Cette nuit, vous entendrez un bouleversement effroyable, des cris et des gémissements. Ayez garde de ne pas sortir de la maison, ni de regarder par les fenêtres, et il ne vous arrivera rien.

Vers minuit il se fit un fracas pareil à celui d'un monde mis en pièces ; des cris déchirants, des imprécations d'angoisse remplirent l'air. Négligeant le conseil de l'étranger, la femme jeta un regard hors de la fenêtre... Aussitôt une flammèche vint lui frapper le visage, et lui brûla un œil qu'elle perdit pour toujours.

Quand l'aube se leva sur cette catastrophe, la ville avait disparu... un lac, celui de Géronde, couvrait l'emplacement qu'elle avait occupé. La femme avec son avoir, et quelques habitations isolées, étaient tout ce qui avait échappé à la destruction de l'ancien Sierre.

La pierre du meurtrier (Der Møerderstein).

Dans la grande forêt connue sous le nom de bois de Finges, entre Sierre et Loèche, se trouve un rocher fendu du haut en bas, la *Pierre du meurtrier*, qui doit son nom à la légende que voici :

Un meurtrier, dans les mains duquel un enfant était tombé en traversant le bois, lui fit les questions suivantes :

- Qu'y a-t-il de plus beau que le jour ?
- Le regard de la mère.
- Qu'y a-t-il de plus précieux que l'or ?
- Le cœur de la mère.
- Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ?
- Le lait de la mère.
- Qu'y a-t-il de plus moelleux que l'édredon ?
- Le giron de la mère.
- Qu'y a-t-il de plus fort que la mort ?
- L'amour de la mère.

– Qu’y a-t-il de plus dur que la pierre ?

– Le cœur du meurtrier.

Alors le meurtrier jeta l’enfant avec une telle force sur le rocher, qu’il le fendit, comme on peut le voir aujourd’hui, – mais le plus miraculeux, c’est que l’enfant ne fut pas tué.

Fondation de la chapelle de Theel.

Un Lucernois, Peter Wicki, après avoir par une sage économie amassé quelque fortune, était venu s’établir à une lieue environ au-dessus de Loèche-la-Ville, dans la solitude de Theel, où il avait acheté un petit bien.

Pendant la nuit, il lui paraissait souvent entendre sonner une cloche, ainsi qu’une rumeur pareille à celle d’un peuple en prières.

Un soir qu’il était assis à côté d’un buisson épineux, il fut tout à coup saisi d’une maladie rhumatismale intense, que ni remèdes, ni pèlerinages, ne purent enrayer. Voyant que tout ce qu’il avait essayé était inutile, il fit alors le vœu de bâtir, s’il guérissait, une chapelle en l’honneur de la Sainte-Trinité. Peu après, il recouvra la santé, et aussitôt, selon sa promesse, se mit en devoir de creuser à côté de son habitation les fondements de sa chapelle. C’était en l’an de grâce 1773. Mais il arrivait que chaque nuit ses instruments, transportés par une main invisible, se trouvaient le matin auprès du buisson où il était tombé malade. Ne doutant pas que ce ne fût un avertissement du ciel, il brûla le buisson et se mit à défricher tout autour. Sa pioche ne tarda pas à mettre au jour une large dalle, sous laquelle se trouvait un squelette, et à côté de lui une clef.

Encouragé par cette découverte, Peter Wicki poursuivit son œuvre avec zèle, et bientôt il eut le bonheur de prier dans sa propre chapelle qui devint un lieu de dévotion, où l’on se rend de plusieurs lieues à la ronde, en toute saison de l’année, mais surtout le jour de la fête patronale.

Theel est tout spécialement le pèlerinage qu’accomplissent les jeunes mariés, désireux de se mettre sous la protection de la Sainte Trinité.

La femme-loup.

Dans le hameau de Bluche, paroisse de Saint-Maurice-de-Lacques vivait encore, il y a peu d'années, une femme connue pour faire partie de la « synagogue ».

Le soir, au moment où, à la sourdine, elle s'apprêtait à se rendre sur le traditionnel manche à balai au diabolique rendez-vous, elle ne voulait jamais expliquer à son mari le motif de son absence.

Une fois que celui-ci, inquiet de ces sorties nocturnes, l'avait suivie à distance, arrivé au-dessus de Loc, dans un carrefour réputé maudit, il s'était vu tout à coup entouré par une bande de loups. Il déchargea son fusil sur le plus proche, et lui emporta les deux pattes de devant.

Mais bien plus grande fut sa surprise, lorsque, peu après, en rentrant chez lui, il trouva sa femme au lit avec les deux mains coupées.

Ladite femme ayant causé beaucoup d'ennuis à un homme de Lens, il ne fut débarrassé des maléfices de cette sorcière que lorsqu'il eut acheté un mulet qui avait *une croix blanche sur le dos*⁽²¹⁾.

Âmes en peine.

On prétend dans l'Entremont que tous les notaires et avocats qui ont volé ou mal vécu, vont expier leurs péchés à la *Pierre à voir*, et que de là ils poussent des cris affreux chaque fois qu'ils voient passer un « honnête homme », ce qui n'est pas rare dans cette bonne vallée.

*

* *

Mais assez de légendes. Celles-ci suffisent à donner un aperçu de la mythologie valaisanne. À chaque âge sa couleur. Notre temps n'en verra plus naître, car nul doute que la gerbe que nous en donnons ici ne soit aussi la dernière.

Chaque année en emporte quelques-unes, – et ainsi que l’a déjà dit avant nous l’auteur des *Walliser Sagen*, – le moment n’est pas loin où, même sur le sol de ce « vieux pays », qui naguère en fut si riche, cette candide fleur n’existera plus qu’à l’état de souvenir.

III

TRADITIONS ET COUTUMES.

À côté des traditions purement fictives, il en est d'autres qui, en tant qu'elles ont passé dans les mœurs, ont ici âme et vie. Quelques-unes, il est vrai, ne sont pas sans quelque nuance de parenté avec telle ou telle des légendes que nous venons de citer. La même candeur, la même saveur rustique en émane, le même esprit s'y retrouve. Elles sont à cette vieille terre du Valais ce que sont les plantes alpines pour les hautes régions, – elles lui appartiennent en propre. On pourra, selon qu'on les considère, les trouver étroites, surannées, même parfois entachées de superstition, comme on pourra les trouver touchantes et sublimes dans leur simplicité patriarcale ; elles n'en constituent pas moins l'une des faces les plus caractéristiques du génie d'un peuple qui, libre du joug conventionnel, gardant du passé ce qui lui paraît bon, ne craint pas de rester soi à la face du soleil, et laisse les autres en sourire si cela leur convient.

*

* *

N'en déplaise aux esprits forts. L'habitude de se mettre ouvertement avec tout ce qu'on possède, foyer, terres et bestiaux, sous la protection du ciel, n'est point perdue. Pas encore façonné à affecter du dédain pour la sauvegarde du Tout-Puissant, le montagnard valaisan puise dans la lutte avec une nature ingrate et souvent hostile le besoin de s'appuyer sur plus fort que lui. Point de révolte. La résignation... non, plutôt une âpre énergie le cloue au sol où avant lui ont lutté ses pères. Il a des champs, des pâturages, les uns penchés sur l'abîme, les autres en des hauteurs écartées ; ses troupeaux, exposés à tous les caprices de l'atmosphère, paissent sur des pentes vertigineuses. Qui lui assurera la jouissance de ces biens ?

Demandez et vous recevrez. – Il demandera la pluie de la première et de la dernière saison, le soleil qui féconde et fait mûrir les moissons. Il priera pour écarter le gel de son vignoble, pour détourner l'avalanche de son toit. Il invoquera la bénédiction d'en haut sur ses troupeaux, sur le cours d'eau qui fertilise ses alpages... Il suppliera et ne se relâchera pas. – *Invoke-moi au jour de ta détresse.* – Les promesses de l'Éternel prises à la lettre ne donnent lieu ni à disputes, ni à controverses. Où les ancêtres ont prié, chaque génération à son tour fléchira le genou. De là, de nombreuses pratiques de dévotion, naïves ou poétiques, hommage lige de la créature à

son Créateur, qui est à la montagne le dernier trait du tableau, à ses formidables profondeurs le gazouillement de l'oiseau ; ils sont faits l'un pour l'autre.

Mais à ce propos, laissons la parole à une voix de la tombe, celle d'un poète national, M. Ch. L. De Bons :

Ô croyance des champs, humble foi des campagnes !
Simplicités des cœurs, vos sereines compagnes !
De l'alpe et du village, intime et pur encens !
Combien je vous admire et combien je préfère
Au doute qui discute, à l'orgueil qui diffère,
Vos charmes innocents.

Oui, vous réglez encor au sein de nos vallées !
Vous ne vous êtes point lentement exilées
Devant le flux montant d'un monde amer et froid.
Le scepticisme en vain vous dédaigne et vous raille ;
Dans les biens qu'il exalte est-il donc rien qui vaille
Le bonheur qu'on vous doit ?

Vous l'avez élevé ce pieux oratoire
Dont le porche élégant s'ouvre, dans l'ombre noire,
Au chasseur égaré, plein d'un doute cruel ;
Et vous l'avez construit le modeste ermitage
Dont la cloche d'airain sonne pendant l'orage
Pour apaiser le ciel.

Sur les coteaux brûlants, la plaine exténuée,
Votre ardente prière implore la nuée,
Et la pluie à longs flots descend à votre voix,
Vous placez la chaumière auprès du roc qui penche,
Et votre élan n'oppose au fleuve, à l'avalanche,
Qu'une fragile croix !

Vous marquez de ce signe antique et vénérable
Les lieux dont la bataille ensanglanta le sable,
Le carrefour du meurtre et les gouffres des morts ;
Et l'homme qui chemine au tournant des vallées,
À cet aspect voit fuir, sur leurs ailes troublées
L'essaim des noirs démons.

Vous donnez un langage à ces petites tombes
Où les mères, le soir, vont pleurer leurs colombes,
Aux tertres que l'enfant entoure de son deuil ;
Et vous faites parler ce qui n'est plus que cendre,
Et la douleur s'apaise à cette voix si tendre
Qui monte du cercueil !

Des feux de la Saint-Jean vous enflammez l'espace,
Brûlez le buis sacré lorsque l'ouragan passe,
Clouez les croix de fleurs aux agrestes parois,
Envoyez l'Angélus s'éteindre dans les plaines,

Et faites resplendir, au chevet des fontaines,
Quelques vieux saints de bois.

Et vous mêlez le ciel à ces choses sans nombre
Qui composent la vie et la font belle ou sombre :
Joie, amour, soins, travaux, souffrance, guérison,
Et tout s'emplit par vous de mystères suaves,
Dont n'ose murmurer, tant ils sont purs et graves,
L'inflexible raison.

(La prière sur la montagne)

L'Évangile de la Parole.

Dans les hauts alpages de la partie centrale du Valais, un usage séculaire réunit chaque jour, autour du *Mihre*, le maître fruitier, pour la prière en commun, tout le personnel du chalet, pâtres et vachers. Sur les montagnes de la chaîne des Alpes Pennines, cette oraison se fait le matin, tandis que sur les alpages du versant opposé, elle a lieu le soir au moment où, après la traite, les vaches se rendent aux pâturages.

« De votre colère, délivrez-nous, Seigneur ! Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous ! »

Après cette prière dite en chœur, le maître récite à haute voix, pour la protection des troupeaux, le commencement de l'Évangile selon saint Jean, soit les quatorze premiers versets, « l'Évangile de la Parole » ainsi qu'on l'appelle.

Les alpicoles attachent une grande vertu à ces paroles qu'ils récitent aussi dans les maladies et les accidents qui surviennent au bétail.

C'est ce tableau pastoral qui inspira au même poète les vers suivants :

En tête du troupeau qui s'éloigne à pas lents,
Un groupe de bergers, pasteurs à cheveux blancs,
S'avancent recueillis, austères, têtes nues,
Et les regards tournés vers le sommet des nues ;
L'un d'eux prie à voix haute et chacun lui répond,
Dans le secours divin leur espoir est profond.
Ils invoquent Celui qui, maître de la grêle,
Sauve de l'aquilon le toit du chalet frêle,
Qui chasse les frimas dont les monts sont couverts,
Convoque la génisse aux pâturages verts,
Défend les hauts sapins des pesantes ondées
Et donne leurs agneaux aux brebis fécondées.
Ô champêtre tableau, spectacle attendrissant !
Cette foule bruyante en ordre s'avancant,
La lune, des glaciers dorant le cirque immense,

Ce jour qui tombe et meurt, cette nuit qui commence,
Ces forêts secouant leur feuillage bruni,
Ces milliers de grands pics noyés dans l'infini,
Dieu contemplant du ciel ces humbles créatures
Exprimant leur foi simple en de pieux murmures,
Voilà ce qu'un recoin près des neiges caché
Présente chaque soir au spectateur touché.
Maintenant vous savez pourquoi, dans les ténèbres,
Le pâtre dort exempt de tous rêves funèbres.
Que craint-il ? Les troupeaux ne sont pas sans appui,
Sur les Alpes quelqu'un les gardera pour lui.

(La prière sur la montagne.)

Le départ des moutons.

Dans d'autres endroits, le départ des moutons pour la montagne donne lieu à une scène analogue. Nous en fûmes témoins une fois à Vercorin, sur les hauteurs de la commune de Chalais.

Les vaches étant parties quatre jours auparavant, vint le tour des moutons. Un grand jour aussi que celui-là, et qui rassemble non seulement les gens du village, mais aussi bon nombre de ceux du bas pays.

De tous côtés les moutons arrivaient, et blancs, et noirs, et bruns, et tachetés, avec des bêlements doux et plaintifs. Les bergers les amenaient au village pour y être parqués et marqués. Dans un carrefour, vis-à-vis de la maison communale, se trouve un enclos de pierres sèches dont les robustes piliers soutiennent une toiture. C'est le parc des moutons. On les y fait tous entrer. Il y en avait des centaines, entassés les uns contre les autres, se heurtant, se bousculant à qui mieux pour se jeter sur le sel que du dehors les gens qui les entouraient leur présentaient. Ils restent là quelques heures.

Quand ils sont tous réunis, chaque propriétaire vient reconnaître les siens, puis se met en devoir de les marquer. À chacun sa marque respective. Vite, de grands ciseaux, une entaille à l'oreille, et l'opération est faite. Appuyés contre la barrière, les bergers, un brin de rhododendron au chapeau, attendent immobiles, leur bâton à la main. On se dispose au départ. Les gens du village se pressent autour du parc. À un signal donné tout le monde s'agenouille, les hommes se découvrent, et l'un des conseillers de la paroisse récite dévotement les prières d'usage (cinq *Ave* et

cinq *Pater*). Il implore la bénédiction du ciel sur l'innocente cargaison qui va être livrée aux hasards des intempéries, sur les solitudes escarpées où chaque été la ramène.

Et les moutons s'en vont à la garde de Dieu.

Cette simple scène est d'un grand effet ; les lignes en restent bien gravées dans la mémoire. Mieux qu'une vision des premiers âges, c'est une page de la Bible qui se déroule devant nous.

Les Rogations dans la vallée d'Anniviers.

Le lundi des Rogations, la procession fait le tour de la vallée. Elle part de Vissoie et fait halte à Ayer, où la commune a l'obligation d'offrir à chaque participant une ration de pain, fromage et vin. Pour le retour, elle prend de l'autre côté de la rivière en passant par Saint-Jean. Le lendemain, c'est l'inverse qui a lieu ; elle se rend à Saint-Jean où de nouveau on sert à boire et à manger, puis le troisième jour la même réception a lieu à Grimentz.

Il y a peu d'années, on pouvait voir l'homme le plus âgé de la paroisse, le seul qui portât encore des culottes courtes, porter la bannière, et marcher d'un pas robuste à la tête du cortège.

On prend note de toute famille qui ne serait pas représentée à la procession par un de ses membres, et plus tard le procureur d'église fait une tournée pour réclamer, de ceux qui ont été pris en défaut, une offrande pour l'autel.

Les prémices.

Aussitôt, après *l'inalpation*⁽²²⁾, le curé de la paroisse va bénir chaque alpage. S'il est âgé ou infirme, les propriétaires de la montagne viennent le chercher avec un mulet. Il reçoit en retour la dîme, soit un nombre déterminé de fromages, que dans certains endroits et principalement dans la

vallée d'Anniviers on désigne sous le nom de *prémices*, et pour la manutention desquels on consacre tout le lait recueilli le surlendemain de l'arrivée sur l'alpage. On imprime sur chacun d'eux une marque représentant un calice. Tous ces fromages sont apportés à l'église à la mi-août ou le dimanche suivant. La messe terminée, commence le défilé des pâtres. Chacun tenant son fromage, ils s'avancent solennellement vers le chœur où ils baisent les reliques, et déposent leur charge entre les mains du sacristain. Ils sont ensuite reçus à la cure, où selon l'usage le dîner a été préparé pour eux.

À Vissoie, en raison du grand nombre d'alpages, et du chiffre respectable de fromages qu'ils sont tenus d'offrir, la présentation des prémices revêt une importance qu'elle ne présente pas ailleurs au même degré.

L'élection des vachers.

Les bergers d'un alpage obéissent à un chef, appelé le *maître* – ou plus communément, dans le patois du pays, le *mihre*. De même que ses subordonnés, il est élu chaque année par les consorts propriétaires de l'alpage, réunis en assemblée primaire. Dans les villages valaisans, ces élections ont souvent plus d'importance que les scrutins politiques.

La bénédiction de l'aqueduc.

Dans les communes qui ont la fortune de posséder un *bisse*, expression locale par laquelle, ainsi que nous l'avons dit plus haut, on désigne les aqueducs ou canaux d'irrigation d'où dépend souvent la fertilité de toute une zone, il est d'usage au commencement de l'été de s'y rendre processionnellement pour la bénédiction du canal. Celui-ci étant parfois à une grande distance des villages, les participants se réunissent au point du jour dans l'église de la paroisse où ils entendent la messe. Aussitôt après, la procession se forme, et croix et étendards en tête, elle se met en marche au

chant des litanies. D'un bon pas, celui des montagnards, elle serpente sur les pâturages ou le flanc précipiteux des ravins, s'enfonce sous la sombre ramée des forêts, pour reparaître un peu plus loin pareille à un long ruban bigarré sur le velours des clairières. Au bord de l'eau, à l'endroit où d'ordinaire se dresse une croix de bois enguirlandée pour la circonstance, le prêtre lit les paroles sacramentelles et bénit l'aqueduc fertilisateur, source de prospérité pour les montagnards. Avant eux, ainsi ont toujours fait leurs pères. À Dieu seul tout honneur ! N'est-il pas Celui qui commande à la foudre et aux éléments ?

Les corvées.

La coutume de faire cultiver en commun les biens communaux s'est perpétuée dans les localités rurales du Valais, sous le terme primitif de corvées, auxquelles chaque famille est tenue de fournir un représentant sous peine d'une amende de trois francs pour chaque journée d'absence.

Les Anniviards apportent aux corvées un entrain exceptionnel, en même temps que l'esprit de solidarité dont ils ne se départent jamais.

Ainsi peut-on les voir dans la plaine au temps de leurs émigrations périodiques, lorsque les travaux de la vigne les réunissent pour ces journées communales. Au lever du jour, le tambour et le fifre sonnent la diane. À six heures, appel et départ. Musique et drapeau en tête, ils défilent deux à deux, le front haut, l'œil résolu, la pioche crânement posée sur l'épaule. Quand ils arrivent au pied du vignoble, chacun d'eux dépose sur le gazon la gibecière qui renferme les provisions de bouche pour toute la journée. Le drapeau, lestement hissé sur un arbre, leur sert de point de ralliement.

Avant d'attaquer le sol que vont féconder leurs sueurs, tous plient le genou, et le président de la commune, d'une voix énergique, dit les prières auxquelles les autres répondent de même.

Ce devoir accompli, nos gens prennent leurs positions et s'alignent. La terre durcie résiste, elle cède et tremble sous l'effort de leurs bras ; les visages ruissellent, les poitrines sont haletantes. N'importe. On y met tout son cœur, tout son honneur, faudrait-il dire – et le tambour va toujours,

marquant par ses roulements le rythme que le fifre égaie de ses notes sautillantes. Le vin de la commune abreuve les travailleurs, et, cela va de soi, nul ne s'en fait faute.

Au son de l'Angélus du milieu du jour, ils laissent tomber leurs outils, et la prière de nouveau dite en commun, est le signal de la halte et du repas qui se fait au pied de l'arbre au sommet duquel clapote le drapeau.

Puis sur un autre signal, tous se remettent à l'œuvre jusqu'au soir, où ils rentrent en cortège au village en remplissant l'air de retentissantes *yolées*.

On reconnaît bien là l'esprit entier et tenace de ces montagnards de vieille foi et de vieille roche, énergiques, durs à eux-mêmes, tout à leurs idées, orgueilleux de leur force. Car c'est à ce système de corvées, autant qu'aux traditions de bonne entente et d'indépendance qui les caractérisent, qu'en dépit de tous les changements que le progrès a apportés autour d'eux, ils offrent l'exemple d'une peuplade autonome, jalouse de ses privilèges, et bien déterminée à ne vivre que de ses propres ressources.

Un seul trait en dit long sur leur réserve altière, cette superbe quasi farouche des natures primitives, conscientes de leur valeur.

En 1835, par suite de la fonte subite des neiges du glacier de Zinal, la Navizance causa des dommages considérables. Les propriétés riveraines furent dévastées, et non seulement les ponts, mais aussi des habitations, furent emportés par la crue prodigieuse de son courant. On ordonna une corvée. Les gens de la vallée se rassemblèrent immédiatement sur les lieux menacés. Ils élevèrent des barrages, déblayèrent les pâturages des rocailles et des débris de toutes sortes qui les recouvraient, et réparèrent autant qu'il était en leur pouvoir les dégâts qu'avait occasionnés ce dégel intempestif.

D'autres contrées de la Suisse ayant été dans le même temps désolées par des inondations, on fit des collectes dans les cantons, et la Confédération accorda des subventions pour venir à leur secours. Lorsque les délégués fédéraux offrirent des subsides aux Anniviards, ceux-ci refusèrent d'en accepter aucun, alléguant qu'ils étaient en état de se suffire à eux-mêmes. Frappés de cette preuve de désintéressement, ils en firent un rapport qui ne demeura pas sans effet, car en retour il fut décrété de perpétuer le souvenir de ce fait en offrant à l'église de Vissoie un riche calice de vermeil. Exécuté à cette intention, il est orné de pierres fines et de peintures sur émail, dont l'une représente sainte Euphémie, la patronne de

la paroisse, et porte en outre une inscription latine qui peut se traduire ainsi : *Aux magnanimes riverains de la Navizance, les dispensateurs des subventions fédérales. 1835.*

La grappe de saint Théodule.

Dans les églises du vignoble, le jour de la fête de saint Théodule⁽²³⁾ (16 août), subsiste toujours le vieil usage de suspendre une grappe de raisin en maturité à la crosse du saint, en mémoire du miracle qu'on lui attribue comme protecteur de la vigne.

Selon la tradition populaire, voici ce miracle.

Alors que vivait le saint évêque, il arriva une fois que par suite de circonstances désastreuses, la récolte de la vigne se trouva quasi réduite à néant, car les grappes que l'on parvint à réunir dans tout le pays suffirent à peine à remplir une cuve.

Saint Théodule ordonna néanmoins que chaque propriétaire préparât comme dans les années d'abondance ses vases et ses tonneaux, et ayant béni cette maigre récolte, il en prit quelques grains qu'il jeta au fur et à mesure dans tous les vases et récipients qu'on faisait passer devant lui, et qui se remplirent immédiatement de belle et bonne vendange.

Tinter.

– Tinter ?

L'expression étant aussi primitive que la chose, ceci veut deux mots d'explication.

Tinter voulait dire en appeler en justice contre la vente illégale d'une propriété de famille. Dans la commune de Lens où cet usage s'est conservé jusqu'à ces dernières années, lorsque quelqu'un, pensant être lésé dans ses droits, se décidait à « tinter », il se rendait chez le juge, et déposait devant

lui une pincée de froment, une pincée de seigle, un peu d'or et un peu d'argent.

– Contre qui tinte-*vous* ? demandait invariablement celui-ci.

Et le requérant déposait alors sa plainte.

Si le juge décidait en sa faveur, la vente était annulée, et il pouvait racheter la propriété au prix du précédent marché.

Les rentiers de bois.

Non moins bizarre et primitif était l'usage des montagnards, entre créanciers et débiteurs, de n'inscrire leurs dettes et leurs comptes sur aucun livre.

On se contentait de part et d'autre d'un rentier de bois long à volonté, mais dont la largeur n'excédait pas un pouce. Puis l'on se bornait à inscrire d'un côté la marque du débiteur, sur l'autre le chiffre de sa dette, et l'on y marquait par des entailles au couteau les acomptes et les reçus.

Vu la probité de ceux qui le pratiquaient, ce système ne donna jamais sujet à contestations. La bonne foi réciproque des intéressés lui tenait lieu de garantie, et il n'est tombé en désuétude que depuis la seconde moitié de ce siècle.

Les repas de funérailles.

Les vieilles chroniques nous donnent des détails curieux sur l'importance que, dans certaines localités, on mettait aux repas de funérailles.

Dans quelques endroits reculés, et notamment dans la vallée de Saas, ils donnaient lieu à de tels abus, qu'on en était venu à les considérer comme l'une des principales causes de l'appauvrissement de la population. Le luxe qu'on déployait à cette occasion offrait un frappant contraste avec la frugalité habituelle des gens de la montagne, qui économisaient pendant

toute leur vie pour être en état de se faire honneur à leur repas d'enterrement.

« Ces jours-là, nous dit l'historien Schinner dans son naïf langage, on n'épargne rien, aussi semble-t-il qu'on prenne à tâche d'absorber toutes les épargnes du défunt. Tout abonde dans ces sortes de festins ; le bon vin vieux y pétillait dans les verres ; des bouillis, des rôtis, des plats de toute espèce couvrent les tables autour desquelles est une populace de bon appétit. On commence le repas par le fromage rôti et on le finit de même. Les viandes sont assaisonnées avec du miel qu'on étend par-dessus. Tout est à profusion. »

À Saas, à plusieurs reprises, et de crainte que ces ripailles n'attirassent sur la vallée les châtiments du ciel, on dut les interdire, car outre qu'elles entraînaient à des dépenses exagérées, en excitant à la bonne chère et à la boisson, elles devenaient des occasions de péché.

C'est ainsi que la chronique de Saas relate qu'en 1680, « le glacier d'Allalin ayant fini par envahir l'alpe et les pâturages, les habitants de la vallée, saisis de remords, firent vœu de ne plus danser, ni jouer, ni d'avoir de grands repas pendant quarante ans. »

En 1690, on abolit les repas d'anniversaires et de noces, « pour augmenter le bien-être. »

Toutefois le goût de ces festins homériques était si fortement ancré dans la population que, sitôt après avoir par quelques années d'économie recouvré un peu d'aisance, elle revenait à ses vieilles habitudes et aux repas prohibés, jusqu'à ce qu'une nouvelle calamité vînt l'arrêter dans ses réjouissances. Et aussitôt l'église de tonner pour prévenir les excès résultant du retour aux anciennes coutumes. Aussi, selon la même chronique, voit-on en 1745 « qu'à la suite d'une sainte mission les repas d'enterrement furent absolument défendus ».

Ce qui n'empêche pas que l'usage de faire fête aux funérailles se soit perpétué dans la vallée de Saas, où du reste il n'est pas près de s'éteindre. Comme au temps passé, les jours d'enterrement y sont encore jours de bombance, à la seule différence qu'aujourd'hui se faisant dans des conditions plus modestes, ils ne sont plus l'occasion des mêmes abus.

Dans la vallée d'Anniviers où il en était de même, et où chaque particulier lésinait toute sa vie pour être en position à son décès de « faire

honneur à sa mémoire » par des beuveries et mangeries dignes de Pantagruel, les fêtes d'enterrement ont été tout récemment défendues. Toute contravention sur ce point est passible d'amende, en même temps que ceux qui s'en rendraient coupables, sont responsables des scandales qui pourraient résulter d'une infraction à cette ordonnance.

Ténacité montagnarde.

L'attachement outré des gens de Saas aux us et coutumes de leurs ancêtres, a fait dire, et avec raison, qu'ils résistaient avec la même opiniâtreté à toutes les innovations, « qu'elles vinssent du pape ou du sultan ».

C'est ainsi que pendant soixante et treize ans, de concert avec les Hauts-Valaisans, ils refusèrent obstinément d'adopter le nouveau calendrier, et ne l'acceptèrent qu'en 1656.

Avec la même ténacité ils se refusèrent longtemps à diminuer le nombre exagéré de parrains et de marraines qu'ils étaient en usage de donner à leurs enfants, ainsi qu'à abolir un certain nombre de leurs fêtes.

Sur cette dernière question, ils se sont montrés rénitents, et plutôt portés à augmenter le nombre des fêtes religieuses qu'à le restreindre à des limites raisonnables, car ils ont beaucoup de fêtes accessoires, en dehors de celles que l'Église impose d'observer.

À ce propos leur chroniqueur, le chapelain Ruppen, déplorant le grand nombre de fêtes chômées, ajoute finement qu'il en sera probablement longtemps ainsi, « attendu que le diable tient à ces jours de fête qui sont ses meilleurs jours de récolte » parce que s'ils sont considérés comme trop sacrés pour vaquer aux occupations ordinaires, ils ne le sont pas assez en ce qui concerne les bonnes œuvres, mais bien au contraire les jours les plus commodes pour les jeux et la fréquentation des cabarets, aussi serait-il mieux d'observer consciencieusement les anciennes fêtes, que d'en instituer de nouvelles.

Cette *festomanie* se manifestait plus spécialement après que de grandes crises et des désastres, tels que les épidémies, les inondations et les

avalanches, avaient porté le deuil et l'effroi dans les âmes.

C'est encore ce qui arriva en 1849, après la terrible catastrophe de la semaine sainte, où la nuit du 3 avril une formidable avalanche tomba sur le village de Grund, et détruisit un bâtiment habité par vingt-six personnes. Sur ce nombre, dix-neuf dont cinq enfants, périrent surprises dans leur sommeil. La pression de l'air jeta hors de leur logement avec leur lit, un père, une mère et deux enfants en bas âge. On retrouva ces derniers sains et saufs, tandis que les parents avaient été étouffés. Lancées dehors de la même manière, deux jeunes filles qui dormaient ensemble furent séparées pour toujours. Une seule échappa.

L'ossuaire fut détruit, l'église eut ses fenêtres brisées, ses ornements endommagés, et l'on perdit beaucoup de bétail dans toute la vallée où les avalanches causèrent beaucoup de mal, écrasant partout des hommes et des bâtiments.

Lugubre jour de Pâques que celui de cette année-là !

Aussitôt, pour apaiser le ciel, on pensa à instituer des fêtes nouvelles pendant le temps pascal, et ce projet s'empara si bien des esprits que l'on en fit un sujet de grief contre ceux qui n'entraient pas dans les mêmes vues. Car les hommes d'expérience doutaient de l'efficacité de ce moyen, n'y voyant au contraire qu'un motif à divertissement, et une occasion d'oisiveté préjudiciable aux intérêts communs. En revanche, pour l'édification générale, ils demandaient l'interdiction des sociétés de jeux et de danse, et par-dessus tout, qu'on fermât les cabarets, ce genre d'établissements n'étant à leur avis qu'un « monstre qui engloutissait les biens. »

Cette judicieuse manière de voir fit néanmoins du chemin, et, la réflexion aidant, on se rangea à leurs conseils ; aussi, le 25 février 1850, les communes décrétèrent à l'unanimité la fermeture des cabarets, sage mesure dont par la suite la population n'a eu qu'à se féliciter.

*

* *

Le même esprit d'entente s'était déjà manifesté précédemment à plusieurs reprises chez les gens de Saas. L'un de ces exemples, peut-être

unique, est à citer pour son originalité.

Vers le milieu du XVII^e siècle, la vallée, éprouvée par de grandes calamités, songea à se relever. Aux grands maux, les grands moyens. On y mit de l'énergie.

En 1633, le débordement du lac de Mattmark avait eu les conséquences les plus désastreuses. Le choc impétueux de ses eaux détruisit les digues et descendit dans la vallée, où les cultures furent ensablées et les pâturages dévastés, ce qui obligea la moitié de la population à émigrer.

Loin de perdre courage, les gens demeurés au pays se mirent avec ardeur à déblayer le sol, et à établir de nouveaux champs à la place de ceux qui avaient été ravinés. Pour cela, la terre dut souvent être apportée sur les rochers à dos d'homme. Ils commencèrent aussi à apprendre des métiers, et de préférence celui de maçon.

Humiliés par la pauvreté et les malheurs, ils étaient devenus plus vertueux, et la prodigalité fut abandonnée.

Ce fut alors, nous dit le chroniqueur, que « les jeunes gens, éclairés par le ciel, prirent unanimement la résolution de ne pas se marier jusqu'au retour d'années plus prospères, et *quatorze ans* s'écoulèrent pendant lesquels on n'enregistra aucun mariage dans le pays. »

Les années où ils se vouèrent au célibat furent celles-ci : 1653, 1654, 1655, 1658, 1660, 1663, 1664, 1665, 1669, 1676, 1678, 1680, 1681, 1682. Ce fut à partir de cette époque que l'on vit renaître de meilleurs temps. Le siècle de 1650 à 1750 fut l'âge d'or de la vallée. L'agriculture s'améliora, le commerce se développa, la fabrication des draps de laine grossière prit de l'extension, et trouva un écoulement facile dans les contrées limitrophes de l'Italie, où ce genre d'étoffe devint très recherché.

Ces circonstances favorables permirent non seulement d'embellir les églises, mais d'en construire de nouvelles, d'instituer des bénéfices pour les prêtres, de faire des fondations pieuses, comme aussi d'acheter des orgues et des vêtements sacerdotaux, toutes choses pour lesquelles aujourd'hui on garde encore beaucoup de reconnaissance aux hommes de ce temps-là.

La bénédiction du bétail.

Si l'usage de faire bénir le bétail lorsqu'il est malade est l'un des plus anciens, il est aussi le plus tenace dans les montagnes du Valais. Le peuple y a toujours eu une grande foi. Le même chroniqueur de Saas rapporte à ce propos le fait suivant :

« En 1821, à la suite d'un printemps très froid, une épidémie meurtrière, que l'on attribua à l'empoisonnement de l'herbe par la gelée, se déclara sur le bétail. On eut recours aux vétérinaires, mais aussi à la prière. L'ordre fut donné de rassembler tous les troupeaux pour les faire bénir par les prêtres. Puis l'on fit des processions, et l'épidémie cessa. »

Dans les hauts pâturages du Bas Valais, les pâtres ont l'habitude d'orner la tête des vaches de toute sorte de fanfreluches, rubans, fleurs et miroirs, le jour où elles descendent de la montagne. Mais si pendant le temps que dure l'*inalpation*, une ou plusieurs vaches ont péri, les autres, en devoir de porter le deuil, ne sont pas enguirlandées.

Un charivari.

Quiconque acquiert la bourgeoisie d'une commune valaisanne est tenu, le jour de sa réception officielle, de payer à ses nouveaux combourgeois, en surplus de la somme convenue, « *un charivari* », autrement dit en patois « *une marenda* », dont la durée est fixée à six heures, et a lieu ordinairement de midi à six heures du soir.

Le charivari consiste à offrir à manger et à boire dans la maison communale à tous les bourgeois présents, à raison d'une livre de pain et d'une demi-livre de fromage par tête. Le vin, ainsi qu'il convient, coule à discrétion.

Les accords de la fanfare accueillent le récipiendaire qui vient se placer en face des conseillers. Mais rien ne se fait avant que, selon le vieil usage, la cloche de l'église ait tinté. Alors la séance est ouverte, et l'on passe le vin qui, avant toute chose, doit être soumis à l'appréciation des assistants.

Sa bonne qualité ainsi constatée, le Président, après lecture des pièces justificatives déposées sur le bureau, adresse à son nouveau subordonné un discours où il énumère les devoirs qui lui incombent, et lui fait

solennellement la remise de l'acte par lequel il est incorporé à la bourgeoisie.

Si l'élu est un homme disert, à son tour de répondre par un discours de circonstance. Puis un joyeux morceau de la fanfare, les acclamations, les vivats, lui souhaitent la bienvenue de toute l'assemblée.

Le vin, servi dans les traditionnels gobelets de bois de la commune, circule de main en main. On trinque, on boit, on braille, on fume ; et tout le monde parlant à la fois, l'affaire devient bien réellement un charivari. Les femmes, car il y en a aussi, celles qui comme filles ou veuves occupent la position de chef de famille, et ont droit par là de prendre part à la fête, vont s'asseoir à une table dressée à leur intention dans une salle voisine.

Les discours, d'autant plus nombreux que tous les membres de l'assistance peuvent prendre la parole, alternent avec la musique et les vivats. Toutefois, pour mettre un frein à la verve de certains orateurs que les vapeurs du vin prédisposent aux répétitions, il est interdit « de parler plus de trois fois sur le même sujet ».

Discours et péroraisons.

Au reste, ce n'est pas seulement au charivari que les Démosthènes ruraux donnent cours à leur faconde. Le Valaisan, par nature, est *discoureur*, et de tout temps, à la ville comme à la campagne, le discours tenu en honneur a été l'accessoire obligé de tous les actes de la vie publique.

À la montagne, il n'est guère de fête patronale qui ne se passe sans le discours du président de la commune, ou à défaut du chef de la milice, l'usage existant toujours dans plusieurs endroits d'endosser l'uniforme pour mieux honorer le saint patron. Et comme la rhétorique n'a rien à faire là, que les phrases, émaillées d'entorses à la grammaire, s'alignent comme elles peuvent, les idées comme elles arrivent, courtes, ébréchées, sans souci de la forme ou de la méthode, les mots tels qu'on les forge, l'inspiration marchant comme il lui plaît, – l'orateur toujours bien maître de soi arrive au bout de sa péroration comme il a débuté, avec une sincérité à tout rompre.

Dans la vallée d'Anniviers, le président, le vice-président et l'huissier sont réélus tous les quatre ans. Belle occasion de pérorer, aussi ne s'en fait-on pas faute. En remettant le sceau de la commune à son successeur, le président sortant lui adresse un discours auquel celui-ci répond, de même le vice-président et l'huissier. En tout six discours.

Les conseillers à manteaux.

Dans quelques paroisses élevées des montagnes, l'usage, pour les conseillers de commune, de porter aux fêtes solennelles un long manteau noir, paraît remonter très loin, puisque, comme nous l'avons déjà dit, les plus anciennes traditions touchant les villages prospères qui jadis existèrent sur les hauteurs que recouvrent aujourd'hui les glaces et les névés parlent de leurs conseillers à manteaux, qui descendaient en cortège dans la plaine le jour de la Fête-Dieu pour assister aux offices.

À Vissoie, à Kippel et ailleurs, les jours de grandes fêtes, les conseillers se réunissent à la maison de commune où sont déposés leurs manteaux, et s'en revêtent pour se rendre en corps à l'église, escortés de l'huissier.

La peste.

Si l'on en excepte la vallée de Saas, il est peu de localités en Valais qui n'aient été, au XVII^e siècle, durement éprouvées par la peste, et qui n'en conservent sinon des traces, du moins le souvenir.

De ces années reculées datent plusieurs fondations pieuses, nées des vœux individuels ou collectifs qui jaillirent spontanément des âmes en détresse, sous l'impression terrifiante du redoutable fléau.

Dans l'histoire du pays, le XIV^e et le XVII^e siècle, tous deux de lugubre mémoire par les ravages affreux que fit la peste, nous fournissent de nombreux épisodes, dramatiques ou touchants, sur sa marche et les victimes qui tombèrent sous sa faux.

D'avril en août 1349, elle décima la population à tel point qu'il en est né le dicton : « De cent, il n'en reste que neuf. » On vit alors des villages entièrement dépeuplés de leurs habitants, et les gens du dehors venir s'y établir. Ce fut l'origine de la richesse de quelques familles qui héritèrent en un seul coup de tous les biens et possessions de leurs parents et aboutissants.

La vallée de Bagnes est pleine de ces souvenirs. Au XIV^e siècle, pendant que la *mort noire* sévissait avec le plus de violence à Sarreyer, dit la tradition, un père et une mère effrayés emportèrent leurs deux enfants dans un mayen et les y laissèrent avec quelques provisions.

Tous les habitants du village périrent, sauf les deux enfants dont le nom de famille était Besse. Seuls au pays qui désormais leur appartenait, quand ils eurent atteint l'âge de raison, ils firent des largesses, œuvres pies et autres. Ce fut eux, dit-on, qui dotèrent l'église du Châble de sa « grosse cloche », la plus grande de tout le canton, ce dont les autres villages sont jaloux, et prétendent que c'est une légende. Ils bâtirent la chapelle de Sarreyer, où l'on a le privilège de conserver le très saint sacrement, et où l'on dit la messe chaque mois, et de plus donnèrent à la cure de Bagnes et à celle de Sembrancher diverses propriétés.

C'est aussi à la dévotion des habitants de Sarreyer, survivants de l'épidémie qui éclata au XVII^e siècle, que l'église de Bagnes est redevable de la grille du chœur, qui est encore aujourd'hui ce qu'elle présente de plus intéressant. La grille porte la date de 1684.

La peste éclata en Valais vers la fin de 1611 dans le Val d'Illeiez, et ne cessa qu'en janvier 1614. Elle enleva presque partout le quart de la population, et reparut encore en 1628, où dans l'espace de quelques mois elle emporta cinq cents personnes à Sion.

Le chroniqueur Gaspard Bérody nous apprend que cette même année, le peuple valaisan se plaça sous la protection de saint Sébastien, dont l'intercession est implorée contre la peste. De là une confrérie qui existe encore maintenant, et dont le même Bérody fut nommé prieur.

À Chermignon, village de la paroisse de Lens, voici cinq siècles qu'ensuite du vœu d'un pestiféré, chaque année le jour de Pâques, on procède à une distribution générale de pain bénit sur le lieu où, pendant la terrible épidémie du XIV^e siècle, on enfouissait les victimes de la peste, soit

sur l'immense tumulus surmonté d'une croix que l'on voit au midi du village, ou, pour le désigner par son nom, *la Tombire*, vieille expression du temps jadis qui signifie gouffre ou tombeau.

L'histoire de cette fondation est assez curieuse pour être racontée.

Au plus fort de la peste, un jeune homme dont le nom nous est parvenu, – il s'appelait Ointzo – ayant été saisi par la maladie comme il fauchait un pré à quelque distance du village, et, comprenant qu'il était perdu, se cramponna à un dernier moyen, celui des désespérés. Il fit un vœu, s'engageant si le ciel lui était favorable à fonder une distribution annuelle de pain bénit, à perpétuité, sur la fosse commune où l'on ensevelissait pêle-mêle tous ceux qui étaient moissonnés par le fléau.

Ce cri de détresse fut entendu. Tandis que *soixante personnes*, nous dit la tradition, périrent ce même jour, Ointzo se releva de cette attaque. Rendu à la santé, il assura par une donation spéciale l'observation de son vœu. Et c'est ainsi que depuis cette époque, chaque année, le jour de Pâques, tous les habitants du village se rendent sur la Tombire pour avoir leur part de pain bénit.

La répartition achevée, avant de se séparer, chacun s'agenouille, et l'on prie pour le repos de ceux qui sont couchés sous ce tertre gazonné.

Avec le temps, d'autres dons sont venus grossir le fond placé par Ointzo à cette pieuse intention, ce qui permet de faire encore une seconde distribution générale le jour de la fête patronale, le 23 avril, non plus à la Tombire, mais en pleine campagne, devant la croix de Girette, qui est, à ce que l'on assure, l'endroit où Ointzo fut pris par la peste.

*

* *

Une autre tradition rapporte qu'un jour quelques hommes de Lens étaient assis sur un banc circulaire autour du grand tilleul, vers l'église. Tout à coup, l'un d'eux, frappé par la mort noire, pencha la tête de côté.

Ses compagnons, l'un après l'autre, en firent autant « comme des épis de seigle courbés par l'orage. » À distance, on crut, à les voir ainsi

immobiles, qu'ils dormaient. Quand on voulut les réveiller, ils étaient morts.

*
* *

On disait que le moyen le plus sûr d'échapper à la contagion, était de s'enfermer avec un bouc, et la foi en ce préservatif se retrouvait un peu partout. Comme preuve à l'appui, on cite le nom de différentes personnes qui ont été préservées de la mort par ce moyen-là.

Le seigneur de Brie, un Nemrod du temps jadis, ayant eu, un jour qu'il chassait dans les ravins de Grujat, une partie de la mâchoire emportée par un ours, avait en suite de cet événement fait le vœu de partir pour la Palestine. On était alors en pleines croisades. Il eut à subir le sort de bon nombre de ses compagnons d'armes. Fait captif par les infidèles, et retenu par eux en esclavage, ce ne fut qu'après de longues années de servitude qu'il parvint à regagner sa patrie. Pendant son absence la mort noire avait décimé la population. Ses parents et la plupart de ses contemporains avaient été emportés par cette terrible maladie. Il revenait vieux et infirme. Personne ne voulait le reconnaître. Ce ne fut qu'au dévouement d'une femme, une de ses anciennes vassales qui, durant l'épidémie, avait sauvé le dernier descendant de son seigneur, en l'abritant dans l'étable d'un bouc, qu'il dut de retrouver son petit-fils, et de rentrer avec lui en possession de ses domaines.

Plus tard, et probablement en 1628, au moment où la peste sévissait cruellement, la Dame de Platéa se trouvait dans sa maison de Cuchon à Sierre. Pour échapper à la contagion, elle prit un bouc, et le fit entrer dans une chambre où, s'enfermant elle-même avec lui et sa servante, elle poussa les verrous et se constitua prisonnière. Au bout de quelques semaines, la servante, intriguée de savoir si la maladie régnait encore, eut la fantaisie d'aller s'en informer. Curiosité fatale... À peine eut-elle dépassé le seuil de l'habitation qu'elle fut atteinte de la peste et tomba morte. Ce que voyant, sa maîtresse referma la porte, et se claquemura de plus belle, jusqu'à ce que tout danger fût passé.

Lorsqu'elle se hasarda à sortir, presque tous les membres de sa famille étaient morts. Par là elle se trouva si riche que depuis le pont du Rhône jusqu'aux sommets des montagnes, elle posait partout le pied sur l'une ou l'autre de ses propriétés.

IV

LES MYSTÈRES ET LE THÉÂTRE.

I

Le goût prononcé du peuple valaisan pour les représentations scéniques, est sans contredit un des traits les plus caractéristiques des besoins de l'esprit dans le pays. La comédie, fille candide, des *Mystères* a pris racine sur le sol de ce « Vieux pays », et le drame y a sa place marquée à côté de la légende, avec laquelle il a plus d'un lien de parenté, et dont pour l'ordinaire il porte la couleur.

Bien que ce genre de spectacle se présente un peu partout, il est néanmoins des localités qui en ont pour ainsi dire la spécialité, et, par une longue et persévérante pratique de cet art difficile, ont acquis sur toutes les autres une supériorité incontestable.

Sous ce rapport dans le Bas-Valais, on peut citer Monthey et Vouvry, où le carnaval ne se passe guère sans offrir le divertissement de quelque pièce historique à plusieurs tableaux, jouée en plein air comme autrefois les *Mystères*, sur la place publique du village. Puis en remontant le Rhône, et principalement à partir de Loèche-la-Ville, les vallées les plus reculées comme les villages les plus écartés, offrent de curieux exemples de l'entrain et des aptitudes réelles des alpicoles de langue allemande pour l'art dramatique.

Ces spectacles n'ont lieu qu'à une certaine époque de l'année, à la fin de l'hiver et dans les premières semaines du printemps, entre la neige qui recule et la végétation qui reprend ses droits. C'est le moment le plus favorable pour les figurants, que ne réclament encore ni les soins de l'alpage, ni les rudes travaux de la terre. Les préparatifs d'une représentation sont un puissant aliment aux racontars. On en parle plusieurs semaines à l'avance. Est-on tombé d'accord sur le choix de la pièce, drame ou comédie que l'on veut jouer, on se met à l'œuvre sans retard. Dans les longues et monotones soirées où la neige ferme les vallées, alors que nul

bruit du monde, nul souffle du dehors n'arrive dans ces coins perdus, – à côté du poêle qui ronfle et du chat qui ronronne, – entre les vieux qui fument la pipe et les femmes qui filent, sous la lampe qui clignote, les futurs acteurs étudient leur partie ou s'exercent à la déclamation. Suivent les répétitions, et au moment fixé tout est prêt. La bonhomie et le sérieux aidant, chacun est bien dans son rôle.

Presque toujours, l'emplacement choisi est une vaste prairie à proximité des habitations. Pour ce qui est du théâtre proprement dit, une estrade improvisée ornée de banderoles, des bancs pour les spectateurs, quelques planches, en font l'affaire. Le ciel en guise de toit, la nature pour décor... La foule des montagnards dans leurs habits des beaux dimanches, achève le tableau. Aucune disparate n'en altère l'harmonie. Le spectacle et le paysage sont faits l'un pour l'autre.

Qu'on ne s'y trompe point. Le théâtre en Valais est école de vertus. Qu'il s'agisse de vertus civiques ou privées, il s'inspire aux bonnes sources, et par là devient un enseignement, en évoquant le souvenir des fastes nationaux qui, mieux que lui, perpétue le respect des ancêtres et tient en honneur la mémoire des hommes qui, jadis, ont illustré le pays et versé leur sang pour son indépendance, seigneurs tout bardés de fer ou simples pâtres comme eux ?

Dans ces exemples d'héroïsme, de piété et d'abnégation, n'y a-t-il pas pour les acteurs comme pour les auditeurs une grande leçon ? Ne répond-elle pas à ce besoin inconscient d'idéal, si profond chez les habitants des hautes régions, que l'existence au milieu des spectacles farouches ou grandioses de la nature, prédispose à l'action autant qu'à la rêverie ?

Ceci donné, et sur cette terre primitive, l'action moralisatrice du théâtre étant indéniable, il importe aussi de jeter un coup d'œil sur ses origines, ainsi que sur les modifications qu'avec le cours des siècles le développement de l'esprit apporta à son répertoire.

II

L'habitude de donner des représentations dramatiques à ciel ouvert, est très ancienne. Quand, au moyen âge, les *Mystères* eurent été implantés sur le sol valaisan, ils n'en délogèrent plus. Le terrain était propice, et l'isolement du pays, le défaut de communications faciles avec le dehors, leur garantissaient la durée. Mais il est intéressant toutefois de constater que le XVII^e siècle fut leur âge d'or. Ils avaient alors si bien passé dans les mœurs, que les événements petits ou grands de la vie publique comme de la vie privée, donnaient lieu à ces pieux spectacles ; et les hommes en charges, prêtres, magistrats, et jusqu'aux grands dignitaires de l'église ne dédaignaient pas d'y tenir des rôles. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir la curieuse chronique latine manuscrite, qui se conserve dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Maurice, et qui a pour titre : *Memorabilium rerum quædam monumenta, ab anno 1610 ad 1642*, dont l'auteur est Gaspard Bérody, d'abord notaire et recteur du collège de Saint-Maurice, puis prêtre, chanoine de l'Abbaye, et auteur d'une *Vie de saint Maurice et de ses compagnons*, en vers français, imprimée à Fribourg en 1618.

Le chroniqueur se présente comme le dramaturge le plus fécond de son époque, et nous donne la nomenclature des principales pièces de sa composition.

On ignore la date de sa naissance, le registre des baptêmes ayant été détruit dans le terrible incendie de 1693. Mais en 1612 il avait composé deux pièces qu'il faisait représenter en plein air : *Annibal*, et la *Guerre entre Mars et Apollon*.

Au mois de février 1613, il épousa Amélie Oddet, de Saint-Maurice. Pour donner à ses concitoyens un souvenir de son mariage, le jour même de

la bénédiction nuptiale, il fit jouer sur la place de l'Abbaye les *Noces de Cana*, qu'il avait écrites pour la circonstance.

Les années qui suivirent son mariage furent troublées par la peste qui régnait à Saint-Maurice et dans le mandement d'Aigle depuis 1613. La famille Bérody perdit de cette manière plusieurs de ses membres.

En 1619, pour défendre le pays contre les ravages de l'hérésie, le clergé et le peuple de Saint-Maurice, étant à Vérolliez, promirent par un vœu solennel à Dieu et à leur médiateur et patron saint Maurice, de faire représenter publiquement le martyr de la légion Thébaine. Gaspard Bérody fut chargé de la composition et de l'organisation de cette représentation.

L'année suivante, en 1620, de nouveau sur le champ des martyrs, le clergé et le peuple renouvelèrent leur vœu.

Le jour de saint Théodule, les préparatifs étant achevés, la pièce fut jouée sous les rochers de *Notre-Dame-du-Scex*, dans le verger de l'Abbaye au Chabloz. Le nombre des acteurs s'élevait à cent quatre-vingt-huit, parmi lesquels on voyait figurer le seigneur Abbé *George de Quartéry*, remplissant le rôle de saint Maurice, six prêtres et un sous-diacre, ainsi que seize notaires de Saint-Maurice ou y habitant.

La représentation, commencée à dix heures du matin, ne finit qu'à quatre heures. Le succès, un triomphe pour Bérody, fut immense. Parmi les spectateurs on remarquait le chancelier de la République du Valais, les gouverneurs de Saint-Maurice et de Monthey. Les protestants y vinrent aussi du pays de Vaud. Le magnifique, noble et puissant seigneur *Pierre de Haller*, bourgeois de Berne et gouverneur d'Aigle, accompagné de son châtelain, l'honora de sa présence.

En 1623, on joua à Monthey une comédie « de la façon » du notaire Gabriel Gerrati, qui avait pour titre : *Histoire de plusieurs qui se laissent conduire et gouverner par fol espoir et tromperie*.

En 1626, le 6 janvier, les habitants de Vouvry jouèrent la pièce des *Trois Rois*.

La même année, le 3 mai, Guillaume Bérody, curé de Saint-Maurice, et frère de Gaspard, fit jouer en plein air une pièce de sa composition : *Le saint sacrement*.

1630. Un capucin fait jouer sur le théâtre de Saint-Maurice une pièce intitulée : *Dispute de l'âme et du corps*.

1631. *La glorification de sainte Claire* (auteur inconnu) fut représentée dans l'église paroissiale de Saint-Maurice devant trois mille personnes.

En 1632, le jour du patron, Gaspard Bérody, de retour de Rome où il s'était rendu pour recevoir le sacerdoce, fit jouer la *Vie de saint Sigismond, roi de Bourgogne, et de ses fils*, dans le verger qui s'étend de l'hôpital à la chapelle de Saint-Laurent. Les premières dames de la ville y tinrent les rôles de femmes.

À la même époque, la meilleure compagnie de Monthey donna une pièce à trente acteurs, dont le titre était *Chacun*.

Gaspard Bérody avait préparé une autre pièce : *La Passion de Notre Seigneur*, qui fut jouée sur la place de l'Abbaye, le Vendredi saint, jour anniversaire de la Passion.

1640. On joua à Martigny la *Vie de saint Bernard*, composée par J. - L. Liabot, prieur de cette ville. En septembre suivant, Jean Wagner, régent du collège de Saint-Maurice, fit représenter l'*Écolier perversi*, pièce de sa composition.

Dans le courant de la même année, il forma ses écoliers à jouer deux pièces également de sa façon : *L'enfant prodigue*, *les sept péchés mortels* et *Les sept vertus contraires*.

Comme on le voit par ces citations, à cette époque on ne se faisait pas faute de spectacles. Il n'y a pas à s'étonner si les braves gens des campagnes, illettrés comme ils l'étaient alors, y trouvaient matière à édification. Curiosité, dévotion, désir de s'instruire, dans l'empressement des masses à s'y rendre, il y avait de tout un peu. Les siècles ont passé, mais de génération en génération, la vogue pour ces représentations en plein vent n'a pas cessé. Le pli en est pris et n'est pas près de disparaître.

Mais si le théâtre a la vie dure, il le doit avant tout à son côté sérieux, car si jadis ni *farces*, ni *soties* n'entrèrent dans son répertoire, de même aujourd'hui toute pièce qui n'est pas d'une moralité absolue ne pourrait y trouver place. Il est demeuré ce qu'il était à son origine, un divertissement honnête, qui instruit la foule en l'amusant.

Passons à ses modifications.

Abandonnant le caractère purement religieux qu'il avait au début, il a pris peu à peu une couleur patriotique bien marquée. Maintenant, la pièce jouée est ordinairement un drame légendaire ou historique tiré de quelque épisode des gloires nationales, ou bien une création d'un ordre différent, idylle ou fabliau, accommodée aux besoins du temps et des lieux, parfois aussi une histoire tirée des récits du chanoine Schmid, *Geneviève de Brabant*, *Rose de Tannenbourg*, etc., etc., dont le nom seul affirme la candeur. Et si anormal que cela puisse paraître, il arrive même qu'on pousse l'audace jusqu'à donner, et non sans succès, une tragédie de Schiller, ou de quelque autre classique.

Il y a trois ou quatre ans, à Feschel, hameau perdu sur le prolongement des hauteurs de Loèche-la-Ville, on a pu voir de simples montagnards interpréter *Marie Stuart* avec une étonnante *maestria*. Un an après, à Venthône, un autre village haut perché, on ne reculait pas à jouer le *Cid*, de Corneille, de même que plus tard, à Champsec, dans le Val de Bagnes, le *Guillaume Tell*, de Schiller, était représenté en plein été avec le même entrain, et à la plus grande gloire des acteurs.

On se souvient de la foule immense de spectateurs qu'attira à Mœrell dans le Bas Conches, en 1885, la « première » de *Thomas in der Bienen*, drame historique en cinq actes, œuvre d'un prêtre valaisan, le curé Bortis de Grengiols.

Certes, le courageux berger d'Ulrichen, héros de cette fête, a dû tressaillir d'orgueil dans sa tombe de tout le bruit qui s'est fait à cette occasion autour de son nom. Quatre-vingts acteurs, tous les rôles sans exception, bien sus et bien tenus, l'originalité, la décence de la mise en scène, la fraîcheur de ce site alpestre, l'attrait des souvenirs patriotiques si vivants dans le pays de Conches, tout concordait à faire de ce spectacle l'un des plus intéressants que puisse offrir le Valais.

Il n'en faudrait néanmoins pas conclure qu'il ne reste plus vestige des *Mystères* qui, au moyen âge comme au XVII^e siècle, firent les délices du peuple valaisan. Le 6 janvier 1891, Savièze en a donné une preuve par sa curieuse représentation de la *Fuite en Égypte*. Pas « fin de siècle » à coup sûr, le retour à la vieille fête. Partout ailleurs qu'en Valais, elle eût paru ridicule et hors de place ; mais elle était dans son cadre, et en dépit du flot montant des lumières et du progrès, du gaz, de la lumière électrique, et de tout ce qui a porté balafre à la physionomie du « Vieux pays », elle

s'imposait à l'âme par la candeur de ses trivialités, ses proportions courtes et le respect de la routine, qui nous faisait entrer de plain-pied dans les temps reculés que nous ne connaissons que par l'histoire ou la tradition.

Car il ne s'agissait rien moins que de faire revivre en tout semblable au programme antique, le grand cortège historique représentant la Sainte famille, les rois Mages et la cour d'Hérode, spécialité dont, pendant des siècles, Savièze avait eu toute la gloire et le monopole. Depuis vingt ans en arrière, soit par refus de l'autorité ecclésiastique, soit pour d'autres motifs, on n'en avait eu le spectacle. Mais on s'était pris à le regretter, et comme toujours quand la passion populaire est en jeu, tout avait été mis en œuvre pour en venir à son but. Les Saviézans sont entreprenants, et ont de plus « la tête près du bonnet ». Bien que l'autorisation requise pour la mise en scène d'un sujet biblique ne fût pas aisée à obtenir, ils y ont mis tant d'ardeur qu'ils sont arrivés à leurs fins.

L'annonce, aussitôt lancée, a circulé de bouche en bouche, et c'est par centaines et par milliers qu'on a pu compter les spectateurs des deux sexes accourus pour une représentation dont le glas funèbre semblait avoir sonné, et qu'on croyait enterrée à tout jamais.

Un mot donne la mesure de l'engouement des villageois pour ce genre de spectacle : « On n'aurait qu'une jambe qu'on y viendrait » disait gaiement à ce propos une jeune et jolie Saviézane, en condition à la ville, venue elle aussi pour assister à la fête.

Pour ne pas se départir de l'antique ordonnance, la veille de l'Épiphanie, le cortège s'était rendu en grand appareil de village en village dans tous ceux de la commune, sauf dans celui d'Ormona, car à celui-ci revient l'honneur de la grande représentation du lendemain par le fait que, sa chapelle étant dédiée aux Trois Rois, c'est le jour de sa fête patronale.

Bien que le défilé ne dût avoir lieu qu'après les vêpres de l'église paroissiale, déjà dans la matinée on pouvait voir des bandes de curieux, tant Sédunois que campagnards, converger de plusieurs côtés vers Savièze. Mais à partir de midi, ce fut un flot, toujours grossissant, car tandis que l'affluence des étrangers allait en augmentant, les villages de la paroisse déversaient leurs habitants, jeunes et vieux, sur Saint-Germain, où les figurants réunis formaient leurs groupes. Le gros des spectateurs se portait

aussi de ce côté-là, couvrant le chemin qui par Rouma conduit d'Ormona à l'église.

Au milieu de ce fourmillement de têtes, on vit apparaître le premier groupe simulant la fuite en Égypte, la Sainte Famille prenant, sous la protection des rois Mages et de leurs gardes, le chemin de l'exil pour échapper à la fureur d'Hérode. À ce groupe étaient attachés les chantres et les musiciens, le chapeau enguirlandé de lierre et de fleurs aux vives couleurs.

Devant la chapelle des Trois-Rois, la sainte Vierge descendit précipitamment de cheval, et saint Joseph prenant l'enfant dans ses bras, on les vit fendre la foule et disparaître. Ainsi le veut le programme. Se voyant sur le point de tomber entre les mains de son farouche persécuteur, la Sainte Famille continue sa route à pied, en cherchant à se dissimuler derrière les buissons et les arbres.

Cette diversion sert à deux fins : à faire perdre la piste des fuyards au roi Hérode et à ses malandrins ; à laisser aux Rois Mages et aux chantres le temps de chanter les vêpres devant la chapelle trop exigüe pour les contenir tous.

Et tandis que ce groupe si naïvement pittoresque de têtes couronnées, d'esclaves noirs et de bergers de Savièze se livre à ses dévotions, voici qu'on signale au loin la venue de la troupe d'Hérode arrivant au grand galop, remise sur la piste par ses éclaireurs qui, sabre au clair, parcourent la campagne.

C'était le *clou* de la fête, et le groupe le mieux réussi. Il était d'un effet heureux et charmant.

Hérode dévorant l'espace, suivi de ses dix cavaliers, les manteaux flottants, l'éclat des costumes qui n'étaient pas sans une certaine conformité avec ceux des Orientaux, rendaient à distance l'illusion possible. On aurait pensé être témoin d'une fugue exécutée en pleine Judée par une bande de Bédouins.

Ils passent comme un ouragan. Mais qu'on remarque la coïncidence, au moment où les vêpres prenaient fin, la Sainte Famille, forcée de revenir sur ses pas, se trouve à point nommé à la porte de la chapelle. La Vierge remonte à cheval et, de nouveau escortée des Rois Mages, des gens de leur suite et des bergers, s'enfuit dans la direction de Saint-Germain. Mais

Hérode, qui n'a cessé de battre les environs, ne tarde pas à se montrer dans l'éloignement. À cette alerte, nouvelle évolution en arrière, et les fuyards poursuivis par l'ennemi qui, tantôt en pleine lumière, tantôt caché par quelque pli du terrain, continue à chevaucher sur leurs traces, reprennent à la hâte et à travers les prairies cette fois, leur course vers Ormona. Ce chassé-croisé se prolonge jusqu'au soir. On en sait le dernier mot, et comment Hérode rentre bredouille dans ses foyers.

Ce lambeau des vieux « mystères, » remis au jour sur la fin du XIX^e siècle, n'est-il pas typique, en tant qu'il donne un nouvel exemple de la ténacité des traditions campagnardes, et ouvre une échappée sur les âges disparus ?

*

* *

Dans la vallée d'Anniviers, les gens âgés parlent encore du temps où, sur la place de Vissoie, on donnait annuellement une représentation de la Passion, dont certains rôles étaient très appréciés. Pour les obtenir, et entre autres pour celui du Christ, de Pilate, etc., etc., il fallait payer « le pot-de-vin ».

V

SUPERSTITIONS, TRAITS DE MŒURS ET FAITS DIVERS.

« Mèges » et magie.

La sorcellerie, cette hideuse épidémie sociale, qui au XVI^e et au XVII^e siècle fit le tour de l'Europe, et donna lieu dans les cantons voisins à tant de procès de lugubre mémoire, ne paraît pas avoir exercé beaucoup de ravages en Valais. On n'y éleva pas de bûchers, les prisons ne regorgèrent pas de sorciers ; et ni les annales du temps, ni les traditions populaires, ne parlent de condamnations à mort pour ce motif.

Ceci ne veut point dire que la foi aux sorciers n'existât pas. On y croyait tout comme ailleurs, et leur métier consistait principalement à jeter des sorts, à mener la « synagogue » et à troubler le repos des honnêtes gens. Mais se faisaient-ils trop importuns ? Pour se débarrasser d'eux, on avait recours aux exorcismes qui tôt ou tard finissaient par en avoir raison ; et la preuve que les sorciers du terroir ne jouissaient pas d'un grand crédit, c'est que lorsque la possibilité s'en présentait on avait pour habitude de consulter ceux du pays de Vaud, notoirement dans l'Entremont ; quand une maladie attaquait le bétail des montagnes, on allait chercher le devin d'Ollon pour conjurer le maléfice, et celui-ci devait faire la montée de l'alpage assis à rebours sur un mulet, et redescendre de la même manière.

Il y eut cependant la vallée d'Hérens, de nos jours encore surnommée « la vallée du diable », où les pratiques de sorcellerie s'y trouvant sur leur domaine se localisèrent et se perpétuèrent jusque vers le milieu de notre siècle. Plusieurs se souviennent de l'effroi qu'inspiraient deux vieilles femmes réputées sorcières, mortes il n'y a pas si longtemps, la Beate d'Hérémente, et Anne-Marie de Vex. Trois ou quatre fois l'an, elles sortaient de leur vallée pour venir mendier dans la plaine. Si on ne leur donnait pas ce qu'elles demandaient, le mal suivait de près, soit qu'elles jetassent le sort sur les gens ou sur les bêtes. Malheur à l'enfant que l'une

ou l'autre caressait... Atteint subitement d'une crise étrange et inguérissable, il ne tardait pas à être emporté par ce mal mystérieux.

À propos des gens d'Hérens, on raconte qu'un curé d'Hérémence, voyant que ses exhortations n'arrivaient pas à corriger les jeunes gens de sa paroisse de leur passion pour la danse, un jour, de guerre las, se rendit chez un certain *mège* doté, à ce qu'on prétendait, de pouvoirs diaboliques, et lui conta sa peine. Le sorcier, en homme complaisant, s'engagea à guérir radicalement garçons et filles de ce goût effréné de sauterie.

En effet, quelques jours après, pendant que la jeunesse, réunie dans une maison écartée, se livrait à son divertissement favori, soudain on vit apparaître sur le poêle un énorme chat vert aux yeux flamboyants. À cette vue, danseurs et danseuses s'arrêtèrent de tourner, et plus morts que vifs, s'enfuirent aussi vite que le tremblement de leurs jambes le leur permettait.

À partir de là, M. le curé n'eut plus à tonner contre les danses clandestines.

*
* *

Si la croyance aux incantations magiques a peu à peu disparu, on n'en peut pas dire autant de la crainte qu'inspirent toujours certains endroits, maisons ou clairières, tenus pour hantés.

Sur ce chapitre on entend des histoires à donner la chair de poule, car bien qu'on soit unanime à reconnaître que de notre temps les « morts » se font moins nombreux qu'autrefois, dans l'intimité on ne se fait pas faute de parler des trépassés dont l'âme inquiète revient, à certains jours de l'année, errer au milieu des murs qui leur furent familiers.

Sans rire, tel ou telle vous dira la frayeur mortelle de quelqu'un des siens, à l'ouïe de l'effroyable vacarme de la *synagogue*, sarabande infernale, à grand renfort de casseroles et de chaudrons, qui remplissait l'air de sataniques bramées, en déroulant ses anneaux sur quelque place écartée, ou le long d'une « Monderèche⁽²⁴⁾ ».

Au lecteur d'en juger par le fait suivant, que nous donnons ici tel qu'il nous a été raconté :

À quelque distance de Sierre, mais sur le territoire de Loc, et jouxtant le sentier qui conduit à Lens, se trouve un parc aux chèvres, enclos d'un mur de pierres sèches.

On l'appelle le parc de Tovachire.

Or un soir, il y a de cela quelques années, le président de Montana, en compagnie de quelques conseillers, revenait de Corin où ils avaient tenu assemblée au sujet des réparations à faire à la chapelle de ce dernier endroit, question sur laquelle ils n'étaient pas tombés d'accord. La discussion avait été vive, et même elle continuait chemin faisant, si bien que, l'Angélus sonnant à tous les clochers d'alentour, dans le feu de leur dispute, ils négligèrent de faire leur prière.

Sur ces entrefaites, la nuit tomba. Sans cesser de se quereller, ils arrivèrent à Tovachire, mais à ce moment un rempart se dressa devant eux et leur barra le passage, en même temps qu'une musique délicieuse se faisait entendre dans le parc.

– Que c'est beau ! fit l'un d'eux, c'est comme le concert des anges.

Il avait à peine achevé que la mélodie fit place à un vacarme diabolique.

– Le sabbat... dirent-ils tous, effrayés.

Alors ahuris et tremblants, ils cherchèrent à rompre le charme en priant et blasphémant tour à tour, comme ils avaient entendu dire que c'était un moyen de détourner le maléfice.

Mais au lieu de diminuer, le vacarme se faisait plus assourdissant.

L'un d'eux avait un fusil.

– Il faut tirer, dit-il, mais je n'ai pas de poudre bénite...

– J'ai des débris de foin bénit, fit aussitôt un autre, il faut le mélanger avec ta poudre.

Aussitôt fait. On tire. Immédiatement le sabbat cesse et le chemin se trouve libre.

En cherchant bien, on trouvera aussi par ci, par là, quelque vieille habitation où, selon la rumeur publique se trouve un esprit *muré* par la vertu

de quelque exorcisme, esprit taquin ou malfaisant, condamné jadis pour ses menées ténébreuses, à être retenu à jamais dans l'épaisseur des murs.

*
* *

Dans le Bas-Valais, on voit toujours une croix de bois fixée sur les fours à chaux. Les montagnards affirment que la fournée ne vient pas à bien sans cette précaution.

Et à leur dire, si par aventure un clou se détache des souliers de ceux qui s'occupent de cette fabrication, il devient impossible qu'elle réussisse.

*
* *

Condamnés par l'église, les livres de magie ne s'en faufilent pas moins dans le pays. Quelques-uns, comme le *Grand Albert*, circulent toujours sous main. Quelque vieille femme aime encore à y mettre son nez dans l'espoir d'y trouver une recette pour faire recroître les cheveux, ou pour guérir de l'épilepsie. Le chercheur de trésors pense y découvrir les paroles cabalistiques qui ouvrent les cavernes où dorment les lingots, tout comme le *mège*, avide de sonder les sciences occultes, vient y chercher le secret de remèdes magiques.

Et ces crasseux bouquins, dont nul n'oserait se vanter publiquement, passent en sourdine comme fruit défendu, d'une main à l'autre, trouvant toujours, en raison de leur grimoire, des lecteurs parmi les naïfs et les fourbes, tant il est vrai qu'en dépit de l'instruction croissante et des progrès de la civilisation, la foi à la magie est loin d'être éteinte.

Les sépultures.

Appropriées aux exigences d'un sol rocheux, qui mesure avec parcimonie à ses propres enfants les quelques pieds de terre nécessaires à leur dernier repos, les sépultures ont eu de tout temps en Valais, et notamment dans les hautes vallées, un cachet bien local.

Dans le Val d'Anniviers, à l'approche des grands froids et avant que les gelées aient durci trop profondément le terrain, il est d'usage, en prévision des décès, de creuser quelques fosses au cimetière, qui, recouvertes de planches, attendent leurs hôtes funèbres.

Il peut résulter de cette précaution le fait anormal, au premier abord, d'un fossoyeur ayant creusé sa propre tombe.

Il n'y a guère plus d'une trentaine d'années, avant qu'une route à chars eût relié Vissoie à la plaine ; lorsqu'un Anniviard mourait à Sierre, pour le plus souvent, on le sépultulait dans la montagne. Son corps, à califourchon, solidement assujetti sur le mulet qui l'avait porté de son vivant, s'en allait au balancement de la bête, par le sentier précipiteux du ravin, dormir dans le petit cimetière auprès de ses pères.

Ce transport se faisait à nuit close, le mort escorté de sa famille et de quelques hommes en habits de pénitents, qui, tout en cheminant, psalmodiaient l'office des morts. Le corps était porté dans la maison du défunt où, pendant toute la journée, parents et amis se relayaient autour de sa couche.

À Évolène, ceux qui meurent dans les hameaux éloignés de l'église, ficelés sur un brancard et couverts d'un linceul, le chapelet dans leurs doigts raidis, sont apportés à épaules d'hommes sur le cimetière paroissial, où seulement alors on procède à la mise en bière.

Vingt-cinq années en arrière, et malgré la distance, il en était de même au Trient qui ne possédait qu'une chapelle et n'avait pas de cimetière. Hiver comme été, les morts du Litroz, des Jeurs, et de tout ce qui compose aujourd'hui la paroisse, étaient ensevelis à Martigny. Les corps, transportés de nuit, étaient déposés dans l'un des mazots du vignoble jusqu'au lendemain matin, où avaient lieu les cérémonies de l'église. Pour les porteurs, le métier était rude et demandait du réconfort. On leur versait largement à boire et, par ce fait, en maintes occasions, leurs libations prolongées donnèrent matière à scandale.

À Salvan comme à Fins-Hauts, pas n'est besoin d'être âgé pour se souvenir du temps où le même cercueil, celui de la commune, était employé pour tous les défunts. Tour à tour, jeunes ou vieux devaient y prendre place. Survenait-il un décès : le mort y était déposé et porté à l'église, mais, sur le cimetière, au moment des dernières prières, il en était retiré, et placé tel quel au fond de la fosse, sous les pelletées de terre qui le cachaient bientôt à tous les yeux.

Cet usage, d'une révoltante simplicité, a entièrement disparu.

Les feux de Saint-Jean.

Étroit et hérissé comme il est, le Valais, par sa pittoresque configuration, semble avoir été créé pour les feux de réjouissance, aussi chaque année voit-il, dans toute son étendue, se renouveler la gracieuse illumination de la Saint-Jean.

La veille de la bonne fête, les jeunes gens çà et là amassent le bois mort, entassent les fagots, voire des arbres entiers ; et, aussitôt la nuit tombée, de la plaine aux sommets, près des hameaux comme sur les alpages, partout inégalement semés, on voit briller les feux. À toutes les hauteurs des points rouges naissent, tressaillent, grossissent, flamboient, sur le fond sombre des versants, immobiles ou se tordant sous le vent du soir.

Les enfants courent tout autour, passent et repassent pour les attiser, et des gerbes d'étincelles jaillissent, pétillent et meurent dans la nuit, avec des cris de joie et les dernières *yolées*.

Les Brandons.

Moins nombreux et localisés sur les confins du Bas-Valais, les traditionnels feux des « Brandons » prennent selon les endroits des noms différents. À Fins-Hauts comme au Litroz, sur la rive opposée du Trient, le premier dimanche de carême, est pour cette raison communément appelé le *Jour des failles*, tandis qu'à Salvan on le désigne sous le nom bizarre de

dimanche de Carlavé, et à Bagnes par celui de *dimanche des beignets*, à cause de l'usage immémorial de manger ce jour-là ce genre de friture.

La danse à Münster.

À Münster, le village le plus important du Haut Conches, une vieille coutume veut qu'on n'y danse que deux seuls jours dans l'année, soit les deux derniers du carnaval.

Le lundi après la messe, dans la grande salle de la maison communale, mise à la disposition de la jeunesse – les couples s'organisent, – et sans perdre de temps l'on se met à danser.

Une table est dressée dans la même salle, avec du vin, de la viande salée, bœuf, mouton et jambon ; elle ne présente que des mets froids. Après chaque danse, il est d'usage de se réconforter, et la danseuse, prenant place sur les genoux de son cavalier, comme jadis, ils boivent dans le même verre.

Dans l'après-midi, chaque jeune fille emmène le jeune homme qui l'a invitée chez elle pour le café, seul repas chaud de la journée.

Cela fait, on retourne au bal qui se prolonge jusqu'à minuit.

Le lendemain, Mardi gras, aussitôt après la messe, le bal recommence dans les mêmes conditions que la veille. Les jeunes filles dansent invariablement avec le chapeau valaisan sur la tête, en cravate ou fichu de soie, et tablier de couleur claire.

Sont invités pour assister à la fête le curé, le vicaire, le président et les autorités de la commune, ainsi que le médecin et sa femme.

Le premier dimanche de carême, il incombe à chaque danseuse d'inviter son cavalier pour le goûter qui consiste en café, crème, riz au lait, beignets et fritures de toutes sortes. Le jeune homme ne fournit que le vin, mais en revanche il doit offrir à la jeune personne un objet de parure à son goût. Celle-ci, de son côté, est tenue aussi à lui faire un cadeau.

Il est de rigueur que les filles ne se parent de ces objets que le lundi de Pentecôte où cette exhibition provoque la curiosité générale.

Les gens mariés ne peuvent plus participer aux danses.

Un détail à noter, c'est que dans ces bals tout se passe décemment, et qu'aucun des danseurs n'est ivre, ni même ne paraît avoir trop bu.

Les fêtes supprimées.

Pas *nouvellistes*, expression qui dans le langage du pays signifie novateurs, les gens des montagnes sont aussi tenaces dans leur attachement aux vieilles coutumes que dans leurs rancunes.

En 1870, un décret du gouvernement ayant supprimé plusieurs fêtes religieuses qui tombaient sur jours d'œuvre, les montagnards, loin de profiter de la liberté ainsi octroyée de vaquer à leurs travaux, n'en ont pas moins continué à observer ces fêtes comme auparavant, soit par leur assiduité aux offices, soit par le chômage, témoignant par là de la volonté bien arrêtée de rester, même au détriment de leurs biens temporels, les fidèles imitateurs de la dévotion des ancêtres. Aussi dans plusieurs endroits les anciennes fêtes sont-elles célébrées par eux comme autrefois, à la seule différence qu'à l'époque des foins et de la moisson, si le temps menace, à partir de midi ils prennent le râteau et la fourche pour aller mettre le foin en meules, ou rentrer leurs seigles.

Préparatifs funèbres.

Dans les montagnes, il n'est pas rare non plus de voir des gens, en pleine santé physique et morale, faire eux-mêmes d'avance les préparatifs de leurs propres funérailles, natures simples et fortes, en paix avec Dieu, en paix avec les hommes, que la perspective du gouffre qu'il nous faut tous franchir ne fait pas trembler. De sang-froid, deux sœurs, si elles sont célibataires et sans proches parents, commanderont ensemble chacune leur cercueil, – car on est pratique en ce pays d'Anniviers, – et puisque tôt ou tard la chose doit se faire, mieux vaut d'une pierre faire deux coups, une façon comme une autre d'économiser du temps. *Time is money.*

Les accessoires, cierges, fleurs, linceuls, sont placés dans les cercueils, et ceux-ci, remisés dans un galetas ou dans un *raccard*⁽²⁵⁾, attendent la dépouille mortelle de ceux ou de celles qui doivent un jour les occuper.

D'autres vont plus loin encore, faisant sans ostentation vie commune avec leur cercueil, tant pour se familiariser avec la pensée du trépas, que par esprit de mortification. On nous a cité le cas d'un particulier de Bagnes qui, ayant fait faire son cercueil, avait pour habitude d'y passer la nuit à Vigiles et aux Quatre-temps, en manière de pénitence. Sa femme agissait de même à tour de rôle. Le cercueil, tenu dans la chambre, était ordinairement recouvert d'une planche, et les deux vieillards l'utilisaient comme table à manger.

La Mort, la grande Faucheuse, qui déjà les guettait, ne troublait pas la sérénité de leurs repas. Encore un peu, et de la main ils lui auraient fait signe d'approcher.

Un autre cas donnera la mesure de ce stoïcisme chrétien :

Un homme de Sarreyer atteint d'une forte pleurésie demanda à être administré.

Aussitôt ce devoir accompli, le prêtre lui dit :

– Maintenant que vous avez mis en paix votre esprit, il s'agit de soigner votre corps. Faites sans tarder appeler le médecin, car il ne faut pas vous y tromper, c'est une pleurésie que vous avez.

– N'en vaut pas la peine, répondit sans hésiter le patient. Quelques jours de plus ou de moins ne font rien... N'en vaut pas la peine. Je suis vieux, j'ai assez vécu... et puisqu'il faut mourir une fois, le médecin ne pourrait me faire qu'un replâtrage qui ne durerait pas longtemps...

Et le brave homme se laissa mourir ainsi, rassasié de jours, et confiant dans la miséricorde du Seigneur.

Ainsi meurent nos gens, simplement, stoïquement. Leur foi, qui ne connut pas les combats, n'en est que plus ferme à mesure que s'approche le soir.

Un Brutus valaisan.

Au château d'Anchette, sur Sierre, habitation de la famille de Preux, l'une de celles qui, au temps de la Réforme, quittèrent le Pays de Vaud, pour demeurer fidèles à la foi de leurs pères, il y a une salle remarquable par sa riche boiserie de chêne sculpté et par les ferrures ouvragées de ses deux portes, chef-d'œuvre de serrurerie. Une galerie de tableaux de famille complète son aspect antique, et dès l'abord attire les regards. Dans le nombre se trouve le portrait du seigneur de Platéa, possesseur du château à l'époque de la Réforme. Il avait un fils unique qui, bravant la défense paternelle, allait au prêche. Un jour, impuissant à modérer le chagrin que lui causait cette infraction à ses ordres, le noble seigneur suivit le jeune homme à Consor, près Mollens, où il le surprit écoutant la prédication d'un réformé, et l'étendit raide mort.

Les sept anciens dixains du Haut-Valais.

Au Bourg Saint-Pierre (*ad sancti Petri Burgum*), le dernier village de l'Entremont sur la route du Saint-Bernard, il y avait jadis pour la commodité des voyageurs une maison hospitalière où, selon la tradition, l'apôtre saint Pierre aurait logé après avoir franchi le Saint-Bernard.

Une autre tradition veut également que Barnabas, disciple des apôtres, ait prêché l'Évangile dans la vallée du Rhône, et que parmi les Vibériens et les Sédunois, les Conchards aient été les premiers à recevoir le baptême. À l'appui de cette assertion, l'historien Schinner alléguait qu'à l'entrée du dixain de Conches, près du village de Lax, il y avait un endroit appelé : *Le Mont de Dieu (Mons Dei)*, en allemand *Deisch*, c'est-à-dire divin, et que, dans la contrée, on désignait comme le lieu où Barnabas avait commencé à prêcher la religion du Dieu vivant. Au reste, ce monticule est mentionné dans une infinité d'actes anciens par ces mots : *A monte Dei superius*, c'est-à-dire depuis le Mont de Dieu en sus.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que la vallée de Conches fut la première à embrasser le christianisme, d'où lui est venu le surnom dont elle se glorifie : Conches la catholique, *Gomesia catholica*.

Les sept dixains du Haut-Valais avaient leur adjectif, ou surnom, en rapport avec le trait le plus frappant de leurs mœurs, de leur politique ou de

leur territoire. Celui de Sion était appelé la *Tête* ou chef-lieu, *Sedunum Caput*. Sierre, en raison de sa situation privilégiée dans les vigiles et les vergers, était surnommée l'Agréable, *Sirrum Amœnum*. La vieille cité de Loèche, fière de ses châteaux forts et de la vaillance de ses ressortissants, n'avait pas usurpé sa devise : *Leuca Fortis*, Loèche la forte. Quant à Rarogne, on lui avait donné le surnom de Prudente, *Raronia Prudens*, pour avoir donné naissance à plusieurs hommes habiles et prudents dans l'art de gouverner. Viège, berceau d'antique noblesse, avait reçu celui de Noble, *Vespia Nobilis* ; tandis que plus bourgeoisement la contrée de Brigue prenait celui de Riche, *Briga Dives*, à cause de ses mines d'or et d'argent.

Le costume.

Dans quelques communes, comme dans la plupart des vallées reculées du canton, il existe en matière de vêtements des traditions aussi impérieuses que les anciennes lois somptuaires. Hommes et femmes ne peuvent s'habiller à leur guise, sans déroger à ce qu'ils doivent au lien de solidarité locale qui fut celle des ancêtres. Ces traditions, dont certains pasteurs se constituent volontiers les gardiens, ont leur utilité. Ainsi que l'a dit avec raison un écrivain valaisan bien connu :

« Elles contribuent au maintien des bonnes mœurs, préviennent l'appauvrissement des familles et du pays. On leur doit le cachet d'originalité sous lequel apparaissent encore diverses peuplades du Valais. Uniformité et perpétuité, telles sont les deux bases du système. »

Ayent, Savièze, les vallées d'Anniviers, d'Hérens, de Lœtschen, de Saas, de Conches et de Binn en sont toujours des exemples probants.

Mais, sans parler du côté pratique et économique de ce système, on peut, pour ce qui concerne les femmes, affirmer hardiment que si dans cette question le bon sens a prévalu, la coquetterie n'y a rien perdu, le costume national – pour ne pas dire officiel – celui des grands jours de fête étant toujours sans conteste ce qui leur sied le mieux. Il porte en soi un cachet de solidarité et d'aristocratie campagnarde, auquel n'atteindront jamais les innovations modernes dont les villageoises de la plaine aiment tant à faire parade.

Respect du passé, respect de la famille, respect de sa propre dignité, – le costume national nous parle de tout cela à la fois. Encore un peu et on le prendrait volontiers pour le symbole de la modestie féminine.

Le droit d'aînesse.

Le droit d'aînesse est généralement reconnu en ce sens qu'au décès du père de famille, l'aîné des fils, s'il est parvenu à l'âge d'adulte, devient par ce fait le représentant de l'autorité dans la maison.

Autrefois, dans la vallée d'Anniviers, cette investiture se faisait avec un cérémonial tout patriarcal.

Dès le premier repas après les funérailles, la mère, prenant à table la place habituelle de son mari, se levait à l'entrée de son fils aîné, en lui indiquant le siège qu'elle venait de quitter.

– Ne faites pas attention, ma mère, répondait celui-ci, cette place vous appartient.

– Non, mon fils, c'est à toi maintenant que nous devons obéir.

Et la mère et les enfants défilaient devant le nouveau chef de famille, en s'inclinant au passage, et allaient s'asseoir à table au-dessous de lui.

Combat d'Émousson.

À une époque reculée⁽²⁶⁾, les gens de Fins-Hauts étant en contestations avec leurs voisins les Savoyards au sujet de la limite des biens communaux dans les alpages, l'Abbé de Saint-Maurice, à la tête de ses ouailles de Salvan, arriva avec bannières déployées jusqu'à Émousson où survint l'ennemi. Il tomba quatre-vingts hommes dans cette échauffourée. Elle eut lieu à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'oratoire. Les Savoyards furent battus, et, ensuite de cette défaite, condamnés à payer à l'abbé vingt-cinq livres mauriçaises, ainsi qu'un certain nombre de « livres de poivre. »

Les chèvres de Fins-Hauts.

Personne ne l'ignore. Les anciennes rivalités de commune à commune, comme de village à village, sont aussi vivaces que l'hydre aux sept têtes. Il suffit souvent d'une simple étincelle pour les rallumer.

L'épisode suivant en fait foi. Il arriva en 1872.

Fins-Hauts et Salvan, pour n'avoir été jadis qu'une seule commune et même paroisse n'en sont pas moins aujourd'hui deux localités rivales, et se considèrent mutuellement d'un œil tors.

Depuis leur séparation, cet antagonisme s'est manifesté à différentes reprises. En voici un exemple.

Fins-Hauts possède une centaine de chèvres, pour lesquelles, à un quart de lieue du village, on a construit une sorte de campement ou d'abri, connu sous le nom par trop pompeux de *Ville des chèvres*. Cette ville, pour la désigner ainsi que le veut la coutume, se compose d'une seule rue grossièrement pavée et bordée de chaque côté d'étables que surmonte une façon de grenier ou de soliveau. C'est là que chaque matin le berger va prendre les paisibles animaux confiés à ses soins, et les ramène à la nuit tombante. La tâche des propriétaires consiste à venir à l'heure du retour pour traire les chèvres, et leur distribuer quelque peu de sel.

En 1872, la délimitation des territoires respectifs de Salvan et Fins-Hauts n'étant encore fixée que d'une manière provisoire, un jour il advint que le berger de Fins-Hauts qui, par malchance, était bourgeois de Salvan, conduisit son troupeau sur les confins de sa commune d'origine, en un lieu élevé d'où il pouvait promener ses regards sur le clocher et les toits de Salvan.

Que lui arriva-t-il ? Nul ne l'a pu dire... Mais toujours est-il que de cette contemplation il passa, pour une cause ou pour une autre, au pays des songes, et que durant son sommeil, les chèvres... attirées ou non dans une embuscade par les pasteurs de Salvan, franchirent la frontière.

Mal leur en prit !... Le garde champêtre de la commune-mère se présenta aussitôt devant elles, et, les prenant en flagrant délit, sans coup férir, les emmena à Salvan, où il leur dressa son procès-verbal.

Les sons de l'Angélus du soir tirèrent l'imprudent berger de son assoupissement. Grand fut son émoi en voyant que de son troupeau il ne restait plus trace.

Il eut beau siffler, héler... Ni clochettes, ni bêlements ne répondirent à ses appels. Tout penaud, il s'en fut hâtivement au village, où le récit de l'aventure mit le branle-bas. On organisa immédiatement une battue, on fouilla les ravins, la forêt, les escarpements... Peine perdue ! Toutes les recherches n'ayant pas abouti, on eut alors l'idée de pousser jusqu'à Salvan. Quelques habitants des Marécottes, interrogés sur cette disparition, assurèrent n'avoir pas même vu l'ombre d'une chèvre.

Ce qui n'empêcha pas que le lendemain, le Président de la commune de Fins-Hauts fût informé par celui de Salvan qu'un troupeau de chèvres appartenant à ses combourgeois avait été capturé, sur le territoire de cette dernière commune, où il serait gardé en otage jusqu'au paiement de l'indemnité qu'on verrait à fixer.

De part et d'autre on parla. Le conseil de Salvan convoqué en séance extraordinaire, et siégeant dès le matin, reçut avec hauteur les délégués de Fins-Hauts. Les préliminaires du traité qui rendait les chèvres à leurs propriétaires furent même assez longs, car, tandis que celles-ci, prisonnières, gémissaient dans les cachots de Salvan, Fins-Hauts pendant cinq jours fut privé de lait et de fromage.

Enfin, moyennant une assez forte somme payée à titre de dommages-intérêts, et les frais du procès-verbal, le jour de la signature du traité, à midi, le troupeau, chargé de toutes les malédictions de ses détenteurs, était rendu à sa commune.

Le berger, cause involontaire de cette aventure, jura, – mais un peu tard, – qu'on ne l'y reprendrait plus.

Le fait est consigné dans les annales des communes respectives.

Procédés primitifs d'architecture.

Dans la vallée d'Anniviers, on rencontre fréquemment des oratoires ou chapelles rustiques, propriétés de quelques familles, qui ont charge de leur

entretien. Sous la chapelle il n'est pas rare de voir aussi une cave. Économie de temps et d'argent comme les alpcoles en sont coutumiers.

Il n'y a pas longtemps, à Pfang, petit hameau sur la route de Sierre à Vissoie, un riche Anniviard a fait élever de ses propres deniers un oratoire sur un four à pain, pour éviter les frais de deux bâtisses.

Grands partisans du système d'*échafauder*, à coup sûr pour ce qui est de la célérité et de l'audace, les Anniviards, pour peu qu'on le leur eût demandé, en auraient remontré aux anciens constructeurs de la tour de Babel. Sans autre souci que celui d'épargner de la place et du temps, ils entassent et enchevêtrent les constructions de la façon la plus baroque. Si le bon goût n'y entre pour rien, l'originalité y prend ses franches coudées.

Pensez, cet inimitable composé d'architecture aérienne, avec ses chalets étagés où les chèvres cabriolent sur les toits, et où un trou dans la paroi sert de cheminée, en est sinon le chef-d'œuvre, du moins un spécimen significatif. Peut-être hérité des Huns, dont quelques-uns veulent faire leurs ancêtres, ce système de bâtisse qui sent la barbarie des temps primitifs ? *Chi lo sa ?...*

*
* *

Ces constructions hâtives et sans confort sont la conséquence naturelle des allures nomades des Anniviards. Pour avoir des maisons partout, on n'est jamais casé ; pour avoir trop de pied-à-terre, on n'a de foyer nulle part. C'est le cas pour eux. Toujours en marche, toujours campés, on dirait une tribu condamnée à l'égal du Juif Errant, à une marche forcée jusqu'à la fin des siècles.

La première émigration en masse a lieu en février. Pendant le carême, ils sont à Sierre et dans sa banlieue, autant pour les travaux de la vigne que pour nourrir leur bétail du fourrage amassé dans leurs raccards. Comme ils sont arrivés ils repartent, en foule. Ainsi qu'un peuple pasteur qui, le matin venu, replie ses tentes, d'un commun accord, pour les dévotions de la semaine sainte, ils rentrent dans leur vallée et Pâques, la fête solennelle, les retrouve invariablement chez eux.

Plus tard les effeuilles, les foins, les *refoins* nécessitent encore d'autres descentes, partielles celles-ci, car les familles se divisent, et tandis que quelques-uns de leurs membres restent dans la vallée pour vaquer aux soins des troupeaux sur les alpages, les autres descendent dans la plaine.

Aux vendanges, la vallée se vide de tout ce qu'elle contient de valide, et gens et bêtes débordent comme un torrent sur le vignoble. Le clergé et les maîtres d'école suivent le mouvement, et sauf les impotents, quelques vieillesses qui s'achèvent au soleil, l'émigration est complète. Alors on peut voir dans leurs quartiers respectifs, matin et soir, autour des étables et des fontaines, les femmes de la montagne soignant leur bétail, enveloppées de longs sarraus de toile bise, vêtement primitif qui leur donne un faux air de Bédouines.

Cela dure ainsi jusqu'à la fin de novembre. Après la Sainte-Catherine, fête patronale de Sierre, les Anniviards, pour se servir de l'expression consacrée, rentrent ». Quelques centaines d'entre eux, en particulier les ressortissants d'Ayer, de Mission et de Grimentz, se rendent au pied du glacier dans leurs chalets de Zinal, pour y faire consommer aux troupeaux le foin récolté pendant la courte saison d'été. C'est dans cette austère solitude qu'ils passent décembre, le mois noir. Ainsi le veut un usage plusieurs fois séculaire, fondé sur les nécessités de l'existence et la rudesse du sort. Mais tant est la force de l'habitude qu'on y est fait, et nul ne songe à s'en plaindre.

Le vieil esprit.

Certaines ordonnances communales de date récente, et aussi draconiennes de forme que de fond, témoignent que le vieil esprit conservateur, qui régna si longtemps dans les conseils ruraux du canton, n'est pas aussi près de disparaître que quelques-uns veulent le dire.

Trois ou quatre ans passés, Évolène en a donné une preuve. Dans ce grand village qui, à son honneur, ne compte pas un seul cabaret, une ordonnance du conseil municipal a interdit sous peine d'amende à tout particulier la vente du vin en détail, à partir du 30 septembre au 1^{er} juin, autant pour le maintien de l'ordre que pour le bien public.

Il n'y a d'exception à cette règle que pour le curé qui conserve le droit d'en vendre, selon qu'il le juge à propos, aux malades et aux passants.

Un autre trait du même esprit et non moins frappant :

Par une tradition immémoriale, il existe dans la vallée d'Anniviers un Code sévère en vertu duquel ceux qui ne veulent pas travailler ou qui commettent des délits sont frappés de bannissement. Pour leur épargner la honte de la prison, la famille ainsi que les plus proches parents, réunis en conseil, leur fournissent les moyens de s'expatrier. Mesure sans appel, devant laquelle le coupable n'a qu'à s'incliner, attendu que la vallée rejette de son sein quiconque la déshonore.

Conduit au Havre par l'un des siens, ou à défaut par un des conseillers de la commune, il est embarqué sur un transatlantique à destination de New-York.

Ainsi le veut l'honneur montagnard.

Les noces.

Dans la plupart des villages, les noces, ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, ne comportent ni réjouissance, ni festin, et se font sans tambour ni trompette. On se marie si simplement que le plus souvent un mariage passe inaperçu, même pour les plus proches voisins.

De grand matin, si ce n'est déjà avant jour, l'époux et l'épouse se présentent à l'église avec les deux hommes qui leur servent de témoins. Aussitôt après la bénédiction nuptiale et le « verre de vin » que l'on doit aux témoins, mari et femme se remettent simultanément au travail. Passer dans l'oisiveté le jour de son mariage serait de mauvais augure pour l'avenir de la famille.

Dans la vallée d'Hérens par contre, les noces sont d'un effet très pittoresque. Loin de se cacher, on s'y marie en habits de gala et en plein jour, ordinairement le dimanche ou un jour de fête, avec tout le cérémonial obligé en cette occasion et l'inévitable branche de romarin que portent non seulement les fiancés mais tous les gens de la noce.

L'épouse est coiffée du *chapelet*, expression par laquelle on désigne non un bouquet, non une couronne, mais une sorte de boule en fleurs artificielles, toute piquée de brillants, qui, placée au-dessus du front, est retenue par un large ruban antique dont les bouts flottants croisent sur la nuque et retombent sur les épaules.

Au Val d'Illiez, le jour de la noce présente cette particularité que ce n'est pas celui où l'on se met en ménage. Au sortir de l'église, les deux époux rentrent chacun de leur côté au foyer paternel pour y faire « les trois jours de Tobie » et, le quatrième seulement, on pend la crémaillère.

Fondations pieuses.

Au nombre des fondations pieuses attachées à certains bénéfices comme à diverses localités, il en est dont la candeur nous fait rétrograder les siècles en évoquant ces hommes du vieux temps dont l'action plane encore sur nous, farouches au-dehors, humbles au-dedans, soucieux de l'ire divine, chrétiens à leur manière, et tout d'une pièce. Ils ont fait ce qu'ils ont pu, comme ils l'ont voulu, avec la fermeté d'une main qui ne tremble point et d'un esprit qui voit loin devant lui, c'est pourquoi leurs œuvres les suivent.

On sait par l'historien Schinner que son aïeul, le Grand Baillif Jean-Fabien Schinner, fit à l'église paroissiale d'Ernen, une fondation pour que tous les jeudis de l'année, à l'exception du jeudi saint, « on sonnât la grande cloche en commémoration de l'angoisse de Notre Seigneur. »

Si, par suite du vœu d'un pestiféré, Chermignon a sa distribution de pain bénit à Pâques et au saint patron, Sembrancher, également en raison d'une donation de défunts, a sa *passade*, soit une large répartition de pain et de vin qui a lieu le jour de Pâques entre messe et vêpres, avec une grande solennité, toute la paroisse défilant processionnellement dans les rues, avec les haltes d'usage aux carrefours où les distributeurs d'office s'acquittent de leur tâche.

À Sembrancher aussi, une autre donation de défunts permet de faire aux ayants droit, une distribution de sel le premier jour de l'an.

Le partage de l'eau.

N'en dispose pas qui veut, comme de loin on pourrait se l'imaginer, et le partage de l'eau, une question capitale pour la fertilité du pays, a fait naître souvent de sérieux dissentiments, soit entre simples particuliers, soit de commune à commune.

La coutume date du temps où les mécréants, les fils d'Allah, occupaient le pays. Les premiers à établir des canaux d'irrigation sur les flancs arides des montagnes, ils y introduisirent, ainsi qu'ils le firent en Espagne, le partage des eaux. Là-bas comme ici, l'usage en est resté. Encore aujourd'hui, à Valence comme au temps des Maures, les jurés viennent chaque semaine s'asseoir sur un banc de marbre adossé à l'*Iglesia del Sol* pour régler les différends que soulève le partage des eaux. En Valais, durant le cours des siècles, on vit maintes fois dans ces questions de litige les magistrats, et même des évêques, tenir tribunal au point de jonction de deux bisses.

Ces arbitrages en plein air ont fait place de nos jours à une administration régulière du partage de l'eau entre les propriétaires riverains. Chaque cours d'eau a son *mignoud* ou tuteur, chargé d'en surveiller jour et nuit l'application. Sans ce système d'arrosage perpétuel pendant la saison chaude, le Valais, brûlé par le soleil, serait inexorablement voué à la stérilité dans les régions où le simple passage des ruisseaux ne suffit pas à l'alimentation des prairies et du vignoble.

Un pour tous, tous pour un.

La charité envers les pauvres, cette vieille vertu des peuples primitifs, à laquelle la mythologie alpestre doit le sujet de ses plus touchantes légendes, comme le thym, comme le rhododendron, est ici fille du terroir. Pauvre, le Valaisan trouve toujours moyen de donner, et y met son plaisir. Que vienne une catastrophe, si le numéraire lui fait défaut, il est ingénieux à y remédier par des secours en denrées, ou d'autres procédés non moins effectifs, pour venir en aide à des concitoyens dans la peine.

Pas n'est besoin de chercher bien loin pour trouver des exemples de cette solidarité fraternelle.

En 1890, immédiatement après le terrible incendie qui, dans la nuit du 16 au 17 mars, en moins d'une heure, anéantit les deux tiers du village de Gampel, de tous les alentours les secours abondèrent avec une chaleureuse spontanéité, et les sinistrés virent tout aussitôt arriver des chars de victuailles destinés aux besoins les plus pressants. Quelques jours plus tard, le gouvernement ordonnait une quête générale dans toutes les communes du canton. Comme il était aisé de s'y attendre, elle fut fructueuse.

Sous le premier coup de la catastrophe, une grosse perplexité achevait d'accabler ceux dont le feu avait dévoré les foyers. Tout le fourrage avait été consumé, et dans les prairies, à cette saison de l'année, l'herbe n'avait pas encore verdi. Les propriétaires des têtes de bétail qui n'avaient pas péri dans les flammes se voyaient dans l'impossibilité de les conserver. Dure et poignante nécessité que celle de les vendre. Les vendre... c'était se défaire du pain quotidien, le lait, le beurre, le fromage, les denrées qui constituent avec l'élevage des bestiaux les seules ressources du pays.

Mais ce que dans leur détresse ils n'osaient espérer, Dieu l'avait déjà mis au cœur de leurs concitoyens. Les montagnards de Lœtschen, la pittoresque et sauvage vallée dont l'entrée, pareille à un gouffre, entre deux parois de roches nues, s'ouvre au-dessus de Gampel, firent preuve d'un désintéressement admirable en se chargeant de nourrir, sans aucune rétribution, une quarantaine de génisses. Pour qui sait combien pour eux la vie est rude et les ressources restreintes, ceci en dit long sur leur bon vouloir à l'égard de leurs malheureux voisins.

Ce n'est pas tout, et le fait mérite d'être raconté en mémoire d'eux comme le fut l'obole de la veuve dans le récit de l'Évangile, ils apportaient encore « vingt pains de seigle ». Cela peut faire sourire ceux qui ne sont pas au courant de leurs habitudes ; mais si l'on songe qu'eux-mêmes viennent acheter le seigle à la plaine, et que manger du pain à Lœtschen, ne serait-ce que du plus grossier, n'arrive pas tous les jours tant il y est considéré comme une rareté, on ne peut qu'être attendri par cette générosité, car c'en est une.

Les gens de Lœtschen se chargèrent en outre de l'entretien de quelques orphelins. À Brigue et à Viège on en fit autant, et le bétail, recueilli à droite

et à gauche, fut nourri sans frais jusqu'au moment où une nouvelle récolte de fourrage permit aux anciens propriétaires de reprendre leur bien.⁽²⁷⁾

Le langage.

Placé par sa situation géographique au confluent de trois races différentes, le Valais tient tout ensemble des trois, et a, par cela même, un langage qui lui est propre. Des trois idiomes qui se heurtent à ses frontières⁽²⁸⁾, l'un d'eux, produit exotique, n'est pas allé au-delà de ses avant-postes. Les deux autres ont pénétré sur son territoire, et l'ont divisé en deux parties égales comme les influences qu'ils représentent. De la rencontre de ces trois courants opposés, il est résulté un langage à part, tout semé d'idiotismes et d'expressions qu'on n'entend pas ailleurs. Le français, resté à l'état rudimentaire dans la campagne surtout, n'a pas d'accent qui le caractérise. Pour le fond, ce n'est guère qu'une traduction plus ou moins littérale de l'allemand et de l'italien, avec un certain nombre de formules et de locutions françaises hors d'usage depuis longtemps ; en tout un parler coloré et naïf qui n'est pas dépourvu de grâce, et dont les expressions vieilles rappellent le style plein de bonhomie de saint François de Sales.

Ainsi, *souventefois*, le vieil adverbe démodé, si fréquemment employé par le saint évêque dans ses écrits, et que nous ne pouvons pas entendre sans sourire, revient encore se placer sur les lèvres valaisannes avec toute la naïveté du vieux temps.

Dans l'Entremont on entendra dire : *Une vieille jeune poux* désigner une fille d'âge mûr demeurée célibataire.

On dit aussi : *Douze heures*, de préférence à midi, et une chose *voyelle* pour une chose visible.

Dans les montagnes d'Anniviers, par *filer la colognette*, on entend filer la quenouille.

Faire joli, très usité, signifie être aimable vis-à-vis de quelqu'un, comme *faire vilain* s'emploie dans le sens opposé.

Journellement on entendra aussi dans la conversation des exclamations telles que celles-ci : *Pauvre moi ! Pauvre vous !* le *Povero me* et le *Povera*

Lei des Italiens, expressions méridionales égarées dans la vallée du Rhône, comme les bouffées intermittentes de cette chaude haleine que lui apporte le vent du Midi.

Un Valaisan campagnard pur sang préférera toujours dire : la *cavagna* plutôt qu'une hotte, et *ubriacco* pour désigner une personne d'esprit changeant et sur laquelle on doit faire peu de compte.

On n'en finirait pas si l'on voulait citer toutes les incohérences d'un français qui en prend à ses aises, emprunte où il trouve, invente quand il lui plaît, et en tout temps donne hardiment ce qu'il a, sans souci du qu'en dirait-on.

L'allemand valaisan, dialecte aussi dur de forme que de fond, ne s'adoucit que dans la seule vallée de Lœtschen où, chose singulière, la prononciation non seulement n'a plus la même rudesse, mais se rapproche d'une manière étonnante de l'accent berlinois.

Sierre étant le point de jonction du Haut et du Bas Valais, les deux langues y sont aux prises. Dans le village même, de porte à porte, de maison à maison, elles se coudoient. Mais – signe des temps, – depuis une vingtaine d'années, un changement sensible va s'accroissant de plus en plus. Après avoir eu pendant des siècles la prépondérance, le dialecte allemand, battu en brèche par l'influence romande, perd journellement du terrain. Il recule, et l'on peut déjà prévoir le moment où le français, devenu la langue officielle, comme celle de toute la nouvelle génération, régnera en maître dans le district.

*

* *

Pas rimailleur, le montagnard valaisan ne chante pas, et siffle encore moins. Pour avoir l'âme ouverte à la poésie, sa voix n'en reste pas moins muette. Ni chants de bravoure, ni chants d'armaillis n'égaient les monotonies de sa marche. La chansonnette lui est inconnue. Se prend-il par aventure à donner de la voix ? D'un seul jet, à pleins poumons, il lance une forte *volée*. Elle traverse l'air, frappe bruyamment les rochers, en passant réveille l'écho, et tous deux vont se perdre dans l'enfoncement des ravins et

le mugissement du torrent. Et l'homme reprend son silence, la nature sa voix. Que le vent se lamente dans les sapins ou hurle dans la tourmente, ou bien que l'avalanche roule comme un tonnerre, la montagne, toujours ou gracieuse ou farouche, domine tous les autres bruits.

Jamais non plus, les jours de fête, garçons et filles par bandes, ne s'en vont dans les chemins des prés, chantant les vieux refrains que jadis les ménestrels éparpillèrent dans les pays voisins, complaints naïves ou vieux noëls, dont les strophes modulées sur le même rythme plaintif et mélancolique, ne s'en gravent que mieux dans la mémoire :

Seigneurs et dames, plaisez-vous d'écouter,
Une complainte piteuse à raconter.

Ici, rien de tout cela. Ignorance ou fausse honte, la jeunesse ne fait entendre ni chansons, ni refrains. Pour seule musique, les Alpes ont les clochettes des troupeaux, agreste harmonie, à laquelle répondent parfois, de quelque vieux chalet haut perché, les sons de la cornemuse.

La poésie, si par là on entend mettre ses pensées en vers, n'est point de ces parages. On ne se creuse pas la tête à composer des sonnets ou des pièces de circonstance, et l'étincelle divine, si on l'a, reste toute en dedans. Cette poésie, pour être latente, n'en vaut peut-être que mieux.

Aussi arrive-t-il rarement au chercheur de mettre la main sur quelques essais poétiques. À peu près tous, candides ou mystiques, sont dictés par le même esprit qui, quelques siècles en arrière, inspira les Mystères. La rime y est boiteuse, et le vers tronqué.

Les strophes suivantes tirées d'une poésie anniviarde : *La chanson du couvent*, en donnent le ton et la couleur.

La jeune fille

Priez toutes pour moi, afin que je ne tombe,
À la tentation qu'il y a parmi le monde.
Grand Dieu, assiste-moi à bien garder ma foi !

Que cherches-tu ici, amant infidèle,
Pourquoi m'as-tu laissée dans la tristesse ?
Maintenant dans ce jour, va pleurer à ton tour.

Ne pense plus à moi. J'ai changé de vie.
Je suis au couvent pour toute ma vie ;
C'est pour mon salut que je suis en ce lieu.

N'est-elle pas candide et typique tout à la fois, cette dernière apostrophe jetée à celui qui a trahi sa confiance par la jeune Anniviarde résolue à l'oublier ? « Va pleurer à ton tour. » Son amour-propre est satisfait ; elle tourne le dos au monde, et entre au couvent avec tous les honneurs de la guerre.

Comme on le voit, si dans la poésie montagnarde l'art est absent, le réalisme ne fait pas défaut. L'énergie d'une race que n'atteignent pas les défaillances y met le dernier mot.

VI

CONCLUSION.

Avant de fermer ce volume, arrêtons-nous un instant, et pendant qu'il en est temps encore, accordons un dernier regard au Génie en train de disparaître. Déjà en maint endroit sur les sentiers de la montagne, le vent qui monte de la plaine a effacé l'empreinte de ses pas.

Peut-être nos neveux ne le verront plus ?...

Sachons ne pas mépriser ce qui est vieux. Ce Génie a droit à notre respect. Il fut lui, et non un autre. D'ailleurs n'emporte-t-il pas dans le pan de sa robe les dernières fleurs mystiques que fit éclore au fond de nos vallées le souffle d'un passé légendaire... et avec elles le parfum poétique qui se dégage des vieilles mœurs, de tout ce qui est simple et vrai ?

Lui disparu, on n'entendra plus dans les nuits de tourmente la plainte des pauvres âmes sur les glaciers ; les nains et les *follatons* ne peupleront plus les chalets ; et le soir au clair de lune, les fées ne viendront plus effleurer de leurs pieds nus la nappe argentée des lacs solitaires au pied des grands monts sourcilleux, et rien de tout cela ne reviendra jamais...

Il a eu pourtant la vie dure, le vieux Génie, ayant survécu jusqu'à nos jours au branle-bas que chaque siècle amène, et résisté aux troubles comme aux guerres intestines qui tour à tour désolèrent le pays. Dans toutes leurs vicissitudes il a soutenu et fortifié les générations disparues, en leur parlant d'une vie qui ne s'éteint point et de biens à venir au-delà de la tombe. Il avait sa place partout, au foyer des familles, à la veillée des fileuses, comme dans les conseils et les combats. Il promenait de village en village la face attristée de la *Mazze* ; il animait les bergers et les armait pour la lutte. Brave jusqu'à l'héroïsme, plusieurs fois sous son bras l'ours de Berne et les fils de l'étranger ont mordu la poussière. Il élevait des sanctuaires dans les lieux déserts et les clairières des forêts et jetait sur les abîmes des ponts d'une audace à faire trembler. Puis, comme en dépit de sa physionomie austère il était d'humeur gaie, il avait des récits pour les jeunes et les vieux, contes fantastiques, visions dorées, histoires lugubres, toutes choses, semblait-il, vieilles comme le monde, que dans les soirées d'hiver on se racontait à côté de l'âtre, et dont la plupart maintenant sont perdues.

Mais aujourd'hui que les jeunes, débarrassés des langes de la superstition, s'élancent plus hardis à la conquête de l'avenir, ils ne prennent plus goût à ces histoires qu'ils trouvent trop anciennes. On ne prise plus que ce qui est neuf.

Parmi eux, quelques-uns, à mesure que le Génie s'éloigne, se gaussent de lui, lui trouvant l'air suranné et des façons d'ours mal léché.

Car aujourd'hui, dans la plaine surtout, on se vante de marcher avec le progrès...

Le progrès... un grand mot... et impénétrable comme le sphinx... Encore si ce progrès tant vanté contribuait à rendre humbles et prudents ceux qui s'en font gloire, mais hum... hum...

Mépriser ce que ceux qui ont vécu avant nous ont respecté n'est pas toujours faire preuve de savoir. La présomption est une grande pierre d'achoppement.

Progrédons, oui, – mais dans le vrai sens de ce mot. Progrédons en instruction, en savoir-faire, en bonnes mœurs, en droiture, en piété... progressons dans le respect de nous-mêmes et dans celui que l'on doit aux autres. Faisons œuvre qui dure. Loin de berner le vieux Génie, retenons ce qu'il a eu de bon.

Car il s'en va, pourchassé par le flot toujours montant des envahissements modernes, et cet élan vertigineux qui pousse les hommes de cette fin de siècle à lutter contre les puissances de la nature. Il s'en va, devant les pas de géant de la force brutale qui éventre les montagnes, ébranle et fait sauter les rochers, les concasse et les émiette, place des rails où bon lui semble, nivelle, élève ou renverse à son gré, effaçant ou éparpillant comme feuilles mortes tous les vieux souvenirs. Il s'en va devant les éclats de la dynamite, devant la force conquérante de la vapeur qui, toute haletante, toute bouffante, toute soufflante, escalade les pitons de nos Alpes ; devant la fièvre mercantile qui rêve d'installer restaurant et buvette sur les plus hautes cimes, placarde les rochers de réclames de savonniers et d'affiches de tirages à gros lots, et, à la place de l'oratoire devant lequel le montagnard ne passait pas sans se signer, plante effrontément la guérite d'un garde-voie.

Il s'en va devant le torrent d'étrangers que chaque été déverse dans nos vallées, foule cosmopolite, bigarrée, grouillante et banale de touristes et de désœuvrés, de Tartarins au petit pied, de voyageurs de tout type et de toute race, ménagerie humaine qui s'aligne à grand frou-frou autour des tables d'hôte, et demande à voir des levers de soleil.

Et comme tous ces gens apportent de l'or, et que cela éblouit les simples, qu'ils apportent le luxe et le goût des besoins factices, un souffle de modernisme pénètre avec eux dans les vertes retraites où, jusqu'il y a peu d'années, hommes et femmes ne rougissaient pas d'être vêtus de milaine.

Et déjà... que cela sonne mal à l'oreille... les montagnards baragouinent l'anglais dont, à grande fatigue dans les veillées des précédents hivers, ils ont étudié la grammaire : *Yes sir*. Pour un guide de montagne, connaître l'anglais est maintenant affaire de chic.

Bonté divine !... De ce train-là, où en serons-nous au XX^e siècle ? À l'égal des boulevards parisiens, forêts et glaciers seront-ils tirés au cordeau, et la plaine déserte qui vit couler les pleurs du Juif Errant, est-elle peut-être destinée à voir s'élever un Kursaal ?

Aujourd'hui plus rien n'est à l'abri du courant de transformation qui pousse jeunes et vieux dans la mêlée. C'est à coups de pioche et de batteran, à l'aide de la mine et de la dynamite qu'on travaille à l'effondrement du passé. Il n'est pas jusqu'à la noble tête du roi des montagnes, le Cervin, qui ne doive aussi en subir l'outrage. Déjà il a été toisé, jalonné, mis à l'enchère, concédé, adjugé au plus offrant. Quelques années encore, et son front portera les stigmates de la civilisation... il aura buffet et marmitons.

Dépaysé, hors de place, le vieux Génie ne trouvera bientôt plus où poser le pied, et comme lui, l'aigle troublé dans son sommeil cherchera en vain sur l'épaule du colosse de nos Alpes une retraite où aller dormir loin des hommes. Ahuri par le sifflet strident de la locomotive, il désertera les sommets.

Alors, du passé tout sera dit. Son glas aura sonné... autres temps, autres mœurs.

Pour être marqué au coin d'une ère nouvelle, l'avenir vaudra-t-il mieux ?

Et maintenant, saluons le Génie au manteau usé par les siècles. Il a sa place marquée dans l'histoire du « Vieux pays ». On ne pourrait l'en séparer. Il en fut l'esprit comme celui-ci fut sa chair.

Mais il a fait son temps...

Puissent au moins les échos vibrer à jamais de ses dernières paroles et, après lui, dans le même esprit de ralliement, toutes les générations de l'une à l'autre se redire : *Sursum corda !*

Ce livre numérique :

a été édité par :

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en septembre 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise, Francis.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après *Le génie des Alpes valaisannes* par Mario ***, éd. Attinger, Neuchâtel, 1893. La photo de première page est tirée de Wikimedia. Intitulée *Lever de soleil sur le Cervin depuis Zermatt*, elle a été prise le 5.9.2007 par Habu69. Celui a protégé son œuvre par une licence **GNU Free Documentation License**, Version 1.2 or version ultérieure publiée par la Free Software Foundation. La première page dérivée de cette photo fait donc l'objet d'une licence identique.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles (voir ci-dessus les restrictions au sujet de la première page). Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Remerciements :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (<http://www.ebooksgratuits.com/>) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendu possible la réalisation de ce livre numérique.

-
- [1](#) Servants du foyer.
- [2](#) Chalets [situés sur des pâturages utilisés en mai et en automne, à mi-hauteur des alpages dans la transhumance, *ajout des éd. de la BNR*]
- [3](#) Ch.-L. de Bons.
- [4](#) Esprits de la montagne, malfaisants.
- [5](#) Vallée de Conches.
- [6](#) Paysant.
- [7](#) *Gazette de Lausanne*, 28 septembre 1891
- [8](#) Imp. à Sion, 1857
- [9](#) Produit des troupeaux, beurre, fromage, etc.
- [10](#) Réponse ordinaire des morts au salut qu'on leur adresse.
- [11](#) Faire du fromage.
- [12](#) Village voisin de Brigue, sur la rive droite du Rhône.
- [13](#) Aujourd'hui [*en 1893*], grâce à un subside de la Confédération accordé au Valais pour la correction du lac de Merjelen, ses irrptions n'ont plus le même caractère désastreux. Un canal d'écoulement construit dans le cours de ces dernières années, réduit à fort peu de chose le débordement du bassin, soit à l'irrigation partielle des alpages situés au pied du glacier.
- [14](#) Traduite par « Le rocher du Diable » dans la réédition par les éd. Slatkine, Genève 2005 (note des éd. de la BNR)
- [15](#) Un maire. (note des éd. de la BNR)
- [16](#) Dans le Bas-Valais, *la Vouivra*.
- [17](#) Ne montrerait plus de terrain.
- [18](#) Passage qui conduit dans le canton de Berne.
- [19](#) Riouta signifie liane, et aussi fronde.
- [20](#) Aqueduc pour l'irrigation des pâturages.
- [21](#) Nous tenons ce détail du propriétaire du mulet, l'homme dont il est question ci-dessus... Pierre-Joseph Mittaz, de Lens.
- [22](#) La montée des troupeaux (du verbe *inalper*, son opposé est *désalper*).
- [23](#) La dévotion envers saint Théodule a des fortes racines en Valais, et en dernier lieu on a pu constater que les diverses maladies qui menacent le vignoble, lui ont donné une recrudescence de ferveur.
- [24](#) Ruisseau.
- [25](#) Fenil.
- [26](#) Archives de Fins-Hauts.
- [27](#) Cette solidarité s'est affirmée une fois de plus, d'une manière bien touchante à l'occasion du désastre plus récent de Chalais (11 avril 1892) Isérables et Gampel se souvenant de ce qui avait été fait pour eux dans leurs jours de dénûment, ont dans la limite de leurs ressources présentes, généreusement apporté leur offrande à leurs frères dans l'affliction.

[28](#) L'italien au sud, l'allemand au nord-est et le français à l'ouest. (note des éd. de la BNR).